3 1761 03643 5410

BERLIN

305c

Copyright Paris 1922
BY LES ÉDITIONS DE LA SIRÈNE
TOUS DROITS DE REPRODUCTION
ET DE TRADUCTION
RÉSERVÉS POUR
TOUS PAYS

III

JULES LAFORGUE

BERLIN

LA COUR ET LA VILLE

INTRODUCTION

DE G. JEAN-AUBRY

PARIS

ÉDITIONS DE LA SIRÈNE

BOULEVARD MALESHERBES, 29

MCMXXII

DD
878
L3

LIBRARY
FEB 26 1964
UNIVERSITY OF TORONTO

883947

A

LA MÉMOIRE DE

TEODOR DE WYZEWA

ET DE

THÉOPHILE YSAŸE

QU'IL CONNUT A BERLIN

ET QUI FURENT SES AMIS

INTRODUCTION

Jules Laforgue fut une âme exquise et un génie charmant. Il est mort trop jeune, à vingt-sept ans, pour qu'on puisse le juger; on l'aime. (Remy de Gourmont.)

IL s'est fait, ces temps derniers, autour du nom de Jules Laforgue, un commerce singulier : on a vu paraître coup sur coup plusieurs volumes où l'on se flattait d'avoir réuni des inédits de cet écrivain, et qui n'offraient, à vrai dire, presque rien qui n'eût été publié, — chroniques, essais, fragments ou lettres, — dans des revues, petites ou grandes, soit par Laforgue lui-même, soit par ces amis éprouvés et pieux qui ont assuré, dès après sa mort, la survie de ses œuvres [1]. On ne trouvera donc pas superflu de voir indiquer ici tout d'abord que le terme *inédit* doit s'appliquer à cet ouvrage avec toute sa force.

Bien qu'il ait été écrit par Jules Laforgue voilà trente-cinq ans, et bien que quatre de ses chapitres aient paru à la même époque dans un journal fort répandu, la plus grande partie de ce livre, *Berlin, la cour et la ville*, était demeurée manuscrite et n'était

1. Il est vrai que ces récents éditeurs d'*inédits* se sont fort soigneusement gardés d'indiquer dans leurs recueils les revues d'où ils avaient tiré ces écrits et qu'ils n'ont pas craint de massacrer, de mêler à tort et à travers la plupart des fragments, et de démarquer, — non sans y ajouter des erreurs et des bévues, — les notes que les premiers fidèles y avaient utilement attachées. Je fais ici allusion aux volumes dernièrement édités par la *Connaissance*.

venue sous les yeux que de bien peu de personnes. On en connaissait l'existence et l'on s'était habitué, pour d'obscures raisons, à n'en plus attendre la publication : certains même le croyaient perdu.

Faute d'éclairer quelques circonstances antérieures, je pourrais aujourd'hui être également repris par les uns pour laisser paraître un ouvrage dont ils s'accordaient à juger la publication impossible; par les autres, pour avoir montré peu de diligence à mettre au jour un volume, important par son étendue et quelques-unes de ses pensées, surtout si l'on considère à la fois le petit nombre des œuvres de Laforgue et l'empressement renouvelé avec lequel les jeunes générations se portent continuellement vers elles.

Il m'a donc fallu prendre le parti de répondre aux uns et aux autres en retraçant la suite des faits et des sentiments qui m'ont amené à rendre aujourd'hui à la lumière un livre qui n'en avait été tenu éloigné qu'à la suite d'un malentendu.

J'ai cru devoir, auparavant, rappeler — à l'intention de ceux qui peuvent n'en être pas pleinement instruits — les événements de la vie de Laforgue, une vie si courte et si singulièrement riche d'impressions et d'idées.

Sans vouloir considérer ici l'œuvre même de Laforgue, et n'ayant souhaité d'être en cette occasion qu'un biographe, je me suis tenu au point où je pouvais éclairer le livre par son auteur, et recréer — dans la mesure du possible — l'atmosphère où vécut l'écrivain, lorsqu'il ne faisait encore que recueillir la matière du présent ouvrage aussi bien que lorsqu'il en rédigea le texte tel qu'on le pourra lire désormais.

Peut-être me pardonnera-t-on d'avoir apporté à l'exposé des faits une minutie que certains jugeront

extrême, en faveur de plusieurs documents nouveaux qui ne manquent point de prix, et parce que, visiblement, je n'ai été conduit en tout ceci que par une longue et constante ferveur pour la mémoire de Jules Laforgue.

I.

LE mardi 29 novembre 1881, à la gare de l'Est, à Paris, un jeune homme en deuil auquel sa mise sobre et soignée, son visage rasé et son allure donnaient un peu l'apparence d'un clergyman, prenait à huit heures du matin l'express de Cologne, pour se rendre à Coblentz où l'appelaient assez précipitamment les soins d'une charge, fort inattendue pour lui un mois auparavant, et dont la perspective, agréable par ses avantages matériels, n'était pas sans le remplir, à d'autres égards, de quelque inquiétude et même d'un peu d'épouvante. Ce jeune homme venait d'avoir vingt et un ans : il se nommait Jules Laforgue et se rendait à la cour de l'impératrice Augusta, femme de Guillaume Ier, empereur d'Allemagne, pour y remplir l'emploi de lecteur français.

Bien qu'il n'eût alors à peu près rien publié, qu'il ne se fût mêlé qu'avec beaucoup de discrétion à d'assez obscurs cénacles littéraires et qu'il ne comptât à Paris — où il vivait depuis cinq ans environ — que des relations peu nombreuses, il avait dû la faveur de cette nomination à l'influence de deux personnes, connues du monde des lettres et des arts, qui n'étaient pas restées insensibles à ses dons artistiques dejà surprenants non plus qu'à la charmante réserve de ses manières. C'était M. Charles Ephrussi, alors directeur de la *Gazette des Beaux-Arts*[1], et M. Paul Bourget, qui n'était qu'à l'aurore de sa renommée,

1. « La politesse exigeait que je vous écrivisse cette lettre, vous à qui je dois tant, vous par qui je suis ici. » (Lettre du 30 novembre 1881 à Ch. Ephrussi. *Mélanges posthumes*, p. 222, Merc. de Fr., éd.)

qui n'avait encore donné ni *l'Irréparable*, ni *Cruelle Enigme*, ni *Mensonges*, mais qui commençait à publier les *Essais de Psychologie contemporaine*, et comptait déjà bon nombre d'admirateurs parmi les jeunes gens pour ses articles du *Parlement* et surtout pour les poèmes d'*Edel* et de *la Vie Inquiète*.

Le précédent lecteur *impérial*, M. Amédée Pigeon [1], venait de renoncer à sa charge. Un petit héritage le mettant à même de reprendre à Paris ses travaux de littérature et de critique d'art, il s'était adressé à M. Paul Bourget pour le prier de lui recommander un successeur. Si les qualités intellectuelles de Laforgue ne furent pas précisément un obstacle au choix qu'on pouvait faire de lui en cette circonstance, il est certain que ses qualités morales et son allure même y contribuèrent davantage. Comme l'a dit très justement M. Gustave Kahn :

« Il fallait un jeune homme aimable et doux, capable de ne point s'occuper de politique. M. Bourget pensa avec raison que la pitié universelle de Laforgue pourrait être assez forte pour s'exercer au moins quelques années, au profit des pauvres puissants de ce monde ; et, connaissant l'urbanité exquise de Laforgue, il le fit choisir [2]. »

Ni ceux qui purent rencontrer Jules Laforgue à cette époque, ni ceux qui le fréquentèrent par la suite,

---

1. Amédée Pigeon, né à Paris en 1851, a collaboré à la *Gazette des Beaux-Arts* où il a donné des articles sur l'art allemand et sur l'art anglais, et au *Figaro*. Il a publié un volume de poèmes, *les Deux Amours* (1876), deux romans, *la Confession de Madame de Weyre* (1886), *Une Femme jalouse* (1888) ; un ouvrage sur l'Allemagne, *l'Allemagne de M. de Bismarck* (1885), etc...

2. Gustave Kahn, *les Origines du symbolisme. Revue Blanche*, 1er nov. 1901. Cet article a été réimprimé dans le volume *Symbolistes et Décadents*, p. 47. (Léon Vanier, éd., Paris 1902.)

n'eurent jamais beaucoup de clartés sur les circonstances de sa vie avant ce départ pour l'Allemagne.

Jules Laforgue est né le 16 août 1860[1], à Montevideo[2], d'une famille peut-être bretonne, comme il l'a dit, mais assurément gasconne et normande. Dès le jeune âge, s'il faut l'en croire, Laforgue était déjà doué d'une sensibilité délicate et sujette à des rêveries nostalgiques. Il a dit, en effet, plus tard :

« Je m'ennuie prodigieusement. Depuis que j'ai traversé l'Atlantique (six ans, couchants sur la mer) je n'avais eu d'aussi noires crises de spleen[3]. »

---

1. Cette date nous est donnée par un extrait de baptême en ma possession, où on lit ce qui suit :

El dia veinte y ocho de Agosto de mil ochocientos sesenta, yo el infrascrito Cura Rector de esta parroquia de San Francisco de Asis en Montevideo bauticè solemnemente a un parvulo que le puse por nombre Julio, que nació el dia diez y seis del presente, hijo legitimo de don Carlos Laforgue y de doña Paulina Lacolley, naturales de Francia. (*Libro* 4° *de Bautismos, folio* 138, *numero* 273)

2. « Tout enfant, il avait vécu à Montevideo, — les Pyrénéens vont souvent dans ces Amériques-là !... — Il revivait volontiers des impressions puériles de là-bas, il en voyait toujours des tableaux agrandis par le lointain et son imagination à lui. » (Lettre de M. Lindenlaub, du 26 juin 1921, cf. plus loin). On a retrouvé dans les notes de Laforgue un fragment relatif à Montevideo : « A Montevideo les semaines de grand vent à silhouettes bousculées reprenaient. Le dimanche, on allait loin avec la grand-mère, endimanchés, effilochant une banane, manger une galette chez de lointains parents boulangers. Il y avait des rats derrière les sacs. Le dimanche suivant, c'était chez un oncle qui avait une usine, ça paraissait riche, les cousins adolescents étaient toujours partis à cheval. Deux cousines étaient là. Que d'autres souvenirs, ou dans un beau magasin appartenant au grand-père maternel. Des matins on allait se baigner à la mer. » (Publié dans les *Entretiens politiques et littéraires.*)

3. Lettre à Charles Henry, Berlin, fin 1881 ou début 1882.

Il était le second d'une famille qui devait compter onze enfants.

Le père était allé fort jeune, à l'âge de huit ans, avec ses parents à Montevideo, y avait fait ses études, puis y avait ouvert une petite institution libre ; il donnait, en outre, des leçons particulières de français, de grec et de latin. Il eut parmi ses élèves la fille d'un commerçant français établi là-bas, et il l'épousa, elle, âgée de dix-huit ans, lui, de vingt-quatre.

Peu après son mariage, le jeune professeur abandonna l'enseignement où il se voyait peu d'avenir et entra comme caissier à la banque Duplessis. Quelques années plus tard il devint associé dans la maison. En 1886, Jules Laforgue avait six ans ; son frère aîné, Emile, sept : il fallait songer à leur éducation. La famille comptait déjà cinq enfants. Le grand-père et la grand-mère souhaitaient de rentrer en France et de mourir dans leur pays. Les grands-parents, la mère et les cinq enfants s'embarquèrent pour la France. Le père s'attarderait à Montevideo, le temps de liquider ses affaires. Il constatait alors que sa très modeste fortune ne lui permettrait pas d'élever convenablement cinq enfants, et, au bout d'un an, il revenait en France, non pas rejoindre sa famille, mais la chercher, — à l'exception toutefois des deux aînés, Emile et Jules, âgés de huit et sept ans, qu'on laissa pensionnaires au lycée de Tarbes. Originaire de cette ville, le père y avait des cousins qui seraient les correspondants de ses fils et chez lesquels ils passeraient leurs vacances.

Jules Laforgue resta ainsi sept ans au lycée de Tarbes, où il se montra un élève à la fois docile et

distrait[1]. Soit qu'il se laissât volontiers attirer par les séductions d'une fantaisie dont il allait donner par la suite des témoignages littéraires, soit qu'il se trouvât, au débarqué de l'Amérique espagnole, un peu dépaysé dans cette ville montagnarde, il ne semble pas que, même à la faveur des vacances qu'il y passait dans la petite villa que possédaient, rue Massey, ses cousins, Tarbes ait exercé beaucoup d'influence ni un attrait particulier sur lui (quoiqu'elle eût donné naissance un demi-siècle avant, à un autre grand poète, Théophile Gautier); on n'en trouve guère de reflet dans ses œuvres ni dans ses lettres[2]. Les seules allusions qu'on y peut trouver sont un passage des *Derniers Vers* :

Un couvent dans ma ville natale
Douce de vingt mille âmes à peine

---

1. « D'une nature fantaisiste, peu travailleur, mais remarquablement intelligent, le jeune Laforgue n'était pas ce qu'on appelle au lycée un bon élève, relève sur les registres d'alors M. le proviseur du lycée Théophile Gautier à Tarbes, qui me communique en outre les curieux documents suivants : « Ses succès au lycée ont été plutôt médiocres. En voici le relevé . 1869-1870, classe élémentaire, *premier accessit d'écriture* ; — 1870-1871, *rien* ; — 1872-1873, classe de cinquième, *deuxième accessit d'instruction religieuse* et *troisième accessit de composition française* ; — 1873-1874, classe de quatrième, *premier prix d'instruction religieuse*, *deuxième accessit de langue allemande* ; — 1874-1875, classe de troisième, *troisième accessit d'instruction religieuse* ; — 1875-1876, classe de seconde, *quatrième accessit de version latine*, *premier accessit d'histoire*, *premier accessit d'histoire naturelle*. » Rien en tout cela n'annonce le futur grand écrivain : les nominations en instruction religieuse confirment ce que j'avance plus loin au sujet des origines celtiques de Laforgue et cadrent avec ses curiosités bouddhiques et autres de plus tard. Il n'est pas sans intérêt non plus de voir qu'il possédait quelques rudiments de la langue allemande avant de se rendre à Berlin.

2. Il faut voir, partiellement du moins, un fragment d'autobiographie dans le morceau *Amour de la quinzième année*. Sur l'influence exercée par

et un passage d'une lettre à une amie, à laquelle il écrit de Tarbes pendant son congé, en septembre 1882 :

« Je suis ici en pleine province, dans la ville où j'ai vécu de huit à quinze ans, où j'ai fait ma première communion ! où j'ai eu mes premières souffrances de la vie au lycée ! où j'ai aimé enfin de la passion sublime qu'on a au collège et qui fait pleurer des larmes de la plus belle eau, sans littérature [1]. »

Il eut pourtant à Tarbes, comme maître d'études, un jeune homme qui nourrissait alors un goût très vif pour les lettres, qui, peu après, se rendit à Paris pour se lancer dans la vie littéraire, mais qui s'en laissa détourner par les attraits de la politique et du pouvoir, et qui n'était autre que M. Théophile Delcassé [2]. M. Delcassé appartint au lycée de Tarbes du 3 novembre 1870 au 13 décembre 1872.

---

l'Amérique sur Laforgue, cf. mon article, *la Nostalgie de Jules Laforgue* (Revue de l'Amérique latine, janvier 1922).

1. Lettre à Mme *** (*Mélanges posthumes*, p. 282).

2. Les relations de Laforgue avec M. Delcassé se poursuivirent à Paris, puis quand Laforgue fut en Allemagne, témoin ce passage d'une lettre à sa sœur (écrite de Paris, le 1er *novembre* 1883) : « T'ai-je dit que j'ai été voir Delcassé et que j'avais dîné avec lui... » (*Mélanges posthumes*, p. 310. L'indication « septembre » est erronée, le contexte de la lettre même l'indique.) Témoin aussi ce fragment d'une lettre inédite de Laforgue à son frère Emile : « Or voici une petite épopée. La scène est à Passy. Quatre jours avant l'élection, le candidat sortant, un radical, harangue ses électeurs dans une réunion. Quand il descend de la tribune, on entend une voix qui demande la parole ! la parole ! Accordée. Un petit monsieur monte à la tribune. C'est Delcassé (Théophile). Pendant une heure et demie il improvise : on l'applaudit, on braille, on l'acclame, on le porte candidat. Il ne lui reste plus que quatre jours, il fait une conférence, dépense 800 francs à couvrir son arrondissement de ses professions de foi (il m'en a donné). Arrive le jour du scrutin et Delcassé a 103 voix. Des félicitations lui arrivent d'Ariège, on lui propose la candidature à la députation pour l'an prochain. « Ce type-là est capable d'aller siéger à la Chambre un de ces quatre matins. » (Communiqué par Mme Labat, née Laforgue.)

Pendant ce temps, à Montevideo, la famille Laforgue s'accroissait de cinq autres enfants. En mai 1875, elle rentra définitivement en France, à Tarbes, où naquit, en novembre de la même année, le onzième enfant. Il fut décidé que les deux aînés achèveraient leurs études à Paris, et toute la famille partit s'y installer en octobre 1876. Jules Laforgue entra au lycée Fontanes (aujourd'hui Condorcet)[1] où il ne se montra pas plus assidu qu'à Tarbes, et ni les leçons de M. Delcassé, ni l'enseignement parisien ne firent jamais de Laforgue un bachelier.

La famille habitait alors 66, rue des Moines, aux Batignolles, une petite chartreuse avec un jardin où jouaient les enfants. Au début d'avril 1877, la mère y mourut en mettant au monde un douzième enfant, qui ne vécut pas. Elle avait trente-huit ans.

En 1879, le père et ses onze enfants se transportèrent des Batignolles dans un appartement au premier, 5, rue Berthollet, à cause d'Emile qui suivait des cours à l'école des Beaux-Arts, et de Jules qui passait une partie de son temps dans les bibliothèques.

Il est hors de doute que son goût pour la littérature était déjà éveillé et qu'une curiosité naturelle l'inclinait à l'étude des arts plastiques. A cette époque il écrivait des vers dont quelques-uns se retrouvent — posthumement publiés — dans *le Sanglot de la*

---

1. Indication qui m'a été donnée par Teodor de Wyzewa et que confirment la notice nécrologique publiée par M. E. Dujardin, en tête du numéro de septembre 1887 de la *Revue Indépendante*, et ce passage d'une lettre que m'adresse Mme Labat, sœur de l'écrivain : « Jules finit ses études au lycée Condorcet. Il se présente trois fois au baccalauréat : admissible une fois avec un bon écrit, paraît-il, mais d'une timidité qui lui enlevait tous ses moyens, au grand désespoir de notre père qui assistait à l'oral et souffrait de voir patauger son pauvre fils. »

Terre[1], et portent des traces de l'influence de Baudelaire et peut-être plus encore de Sully Prudhomme, de Richepin et du Bourget d'*Edel* et de *la Vie inquiète* qu'avec sa sœur Marie, la confidente de ses goûts, il lisait assidûment, comme il lisait aussi Henri Heine. Sans s'y être, à proprement dire, résolu, il sentait que la carrière littéraire était la seule à laquelle il fût vraiment propre et il s'y préparait obstinément, sans égard aux privations auxquelles elle expose.

Il n'ignora certes rien de ces privations et nous avons, tout au moins sur les deux années qui précédèrent son départ, des témoignages significatifs.

« Trois ou quatre individus (écrit-il en 1882, peu après son arrivée à Berlin) savent seuls un peu la vie que j'ai menée à Paris, il y a deux ans. Et encore non, je suis seul. Quand je relis mon journal de cette époque, je me demande avec des frissons comment je n'en suis pas mort[2]. »

Son père, qu'il aimait, mais dont la sévérité l'intimidait[3], avait dû voir d'un mauvais œil qu'il se consacrât à cette aléatoire carrière : sa défiance de soi-

1. *Poésies* (Merc. de France, éd.).

2. Lettres à Mme *** (*Mélanges posthumes*, p. 278.)

3. « Mon père (un dur par timidité) », écrit-il, dans l'*Avertissement* aux *Fleurs de bonne volonté*. « C'est un excellent père, va, bien qu'il ait trop lu J.-J. Rousseau. » (*Mélanges posthumes*. Lettres à sa sœur, p. 295). « Notre père était très bon, mais nous avons été élevés très sévèrement, victimes de son admiration pour Jean-Jacques Rousseau. C'est pour avoir lu l'*Emile* qu'il donna ce prénom à son premier-né. Notre père lisait beaucoup. C'était un classique. Il avait grande confiance en son fils Jules dont les premiers vers, corrects et purs, lui plaisaient. Je me demande ce qu'il eût dit des *Complaintes* : c'est loin de Lamartine, qu'il admirait. Je ne sais si Jules a jamais su qu'il devait son nom au culte qu'avait son père pour Jules César, le guerrier pacificateur romain. Pauvre Jules! si timide, si pacifique, si peu belliqueux. » (Lettre de Mme Labat, née Marie Laforgue, 26 mars 1922.)

même et son incapacité d'intrigue n'étaient pas pour l'aider à y réussir, — non plus que certain penchant aux formes religieuses, et même mystiques, de la pensée et du sentiment où il faut peut-être voir une conséquence de cette hérédité celtique[1] dont il se réclame et qui le faisait rêver de sacrifice et d'apostolat.

« Pendant cinq mois, j'ai joué à l'ascète, au petit Bouddha avec deux œufs et un verre d'eau par jour et cinq heures de bibliothèque. J'ai voulu aller pleurer sur le Saint-Sépulcre[2]. » Conséquences d'une nervosité naturelle exaspérée encore par un déplorable régime à une époque de croissance, et par un afflux excessif des connaissances les plus diverses.

Jules Laforgue n'avait plus alors la chaude atmosphère familiale : le père, malade, était reparti pour Tarbes avec tous ses enfants, sauf l'aîné (qui faisait son service) et Jules réduit à des appointements de 150 francs par mois comme secrétaire de Charles Ephrussi.

L'on trouve un reflet direct et touchant de sa vie d'alors dans la première des *Lettres à sa sœur*[3]. Sa sœur Marie, qui était a peu près de son âge, concentrait sur elle la plus grande part des affections familiales de Laforgue; même du vivant de son père, elle représentait vraiment, dans le fond de son cœur, sa famille : c'est surtout à elle qu'il pense après la mort du père, c'est son bonheur qu'il envisage quand il part pour l'Allemagne ; c'est surtout à cause d'elle que tous les

---

1. J'entends une inclination aux études religieuses ou aux aspects religieux, tels d'autres bretons : Chateaubriand, Renan, Villiers, Hello et même Leconte de Lisle.

2. Lettres à Mme *** (*Mélanges posthumes*, p. 279); cf. aussi le fragment intitulé *Mes livres* au début de *Mélanges posthumes*, p. 7, 8 et 9.

3. *Mélanges posthumes*, p. 287 et *sqq*.

ans, une fois lecteur de l'impératrice, il fera en septembre le voyage de Tarbes. Il faut lire cette lettre de septembre 1881, écrite peu après que sa sœur est partie de Paris, départ qui a fait plus pénible l'isolement de Laforgue :

« Comme ta lettre est triste, ma pauvre petite Marie ; mais il faut de temps en temps de ces séparations, de ces tristesses, pour entretenir la douceur d'enfance de son cœur. Tu ne crois pas, tu me trouves cruel peut-être... »

Sur deux cents francs qu'il vient de toucher et sur lesquels il lui a fallu s'acheter un costume pour quatre-vingts francs, il en prête quarante à un ami et veut en envoyer vingt à sa sœur, s'il est sûr qu'elle peut les recevoir : il avoue ensuite — qui s'en étonnerait ? — :

« ... Je me suis nourri très irrégulièrement, tantôt avec un franc par jour, tantôt douze sous. Une fois j'ai voulu, après bien des hésitations, entrer dans un petit restaurant à un franc. Je suis sorti de là les joues en feu, la tête lourde ; si tu savais ce que c'est que cette nourriture bon marché, dont la cuisson est bâclée à la diable ! et que de poivre ! Au moins à la maison, j'avais des bols de café au lait, d'énormes assiettes de ragoût, etc., si je n'avais que cela, et c'était sagement cuit[1]. »

Et pourtant, il ne voudrait pas retourner *à la maison :* il s'ennuie ou plutôt il porte avec lui ce qu'il appellera plus tard « mes petits accès de nausée universelle ». Il se sent souvent seul et privé de tendresse, mais il peut du moins dévorer avec avidité des livres et des livres, méditer, rêver, aller au Louvre :

---

1. *Mélanges posthumes*, pp. 289 et 290.

« Comme tu dois t'ennuyer, ma pauvre Marie! écrit-il dans la même lettre. Au moins moi, je passe des après-midi d'oubli à la Bibliothèque. » Oubli de tout ce qui lui manque, famille, amour, argent, *l'argent qui s'en va à manger*, comme il dit. Il se revanche de la vie sur les livres : poèmes, histoire, philosophie, théologie, critique d'art, biographies, ouvrages techniques, rien ne le rebute et tout le tente[1]; il en sort pour flâner un peu au long des quais, s'imprégner de ces paysages parisiens qu'il aime comme Baudelaire et Verlaine les ont aimés, eux aussi :

> Bon Breton né sous les tropiques, chaque soir
> J'allais le long d'un quai bien nommé *mon rêvoir*[2]...

A l'époque (septembre 1881) où il écrit à sa sœur la lettre dont on vient de citer un passage, la vocation littéraire de Laforgue ne fait plus aucun doute pour lui-même, mais il n'a encore publié que trois petits morceaux dans la *Vie Moderne*, la revue de Charpentier que dirige Émile Bergerat, et une ballade, assez banvillesque et d'ailleurs charmante, dans un journal de modes[3] ; le profit qu'il en peut tirer est des plus minces : on lui a donné vingt francs à la *Vie Moderne ;* au journal de modes, on lui en a promis vingt-cinq, mais il est vrai qu'on oubliera de les lui

---

1. Vos Rites, jalonnés de sales bibliothèques,
Ont voûté mes vingt ans, m'ont tari de chers goûts.
(*Complainte à Notre-Dame des Soirs*).

2. *Les Complaintes*. Préludes autobiographiques.

3. Ces morceaux étaient trois poèmes en prose : *les Fiancés de Noël*, *le Public du dimanche au Salon* et *Tristesse de réverbère* parus respectivement dans les numéros du 25 décembre 1880, des 4 juin et 3 septembre 1881 de la *Vie Moderne*; la *Ballade du retour* avait paru dans *l'Art et la Mode* de septembre 1881.

envoyer. Il vient heureusement, au début de l'année 1881, de trouver un emploi de secrétaire chez Charles Ephrussi, le directeur de la *Gazette des Beaux-Arts*, pour qui, moyennant la mensualité que nous avons dite, il travaille chaque matin à la mise au net d'un *Albert Dürer*, et l'après-midi, à des recherches dans les bibliothèques.

Depuis l'année précédente, il s'est fait apprécier de M. Paul Bourget et de quelques tout jeunes artistes, quatre ou cinq au plus : M. Charles Henry, qui donnait les premiers témoignages de son intelligence encyclopédique, et que ses goûts, inclinés à la fois vers les lettres et vers la technique de la peinture, rapprochaient naturellement de Laforgue ; M. Gustave Kahn, qui, à peine au sortir du lycée, avait montré une ardente curiosité littéraire, avait pu déjà s'entretenir avec Charles Cros et Stéphane Mallarmé, et s'ingéniait aux premiers essais de vers libres ; un peintre, Bellanger ; enfin une femme-poète, Mme Mullezer, qui signait du nom de Sanda Mahali des poèmes qui ne circulaient encore que parmi ses familiers, et dont le salon était pour Laforgue, le dimanche, sur la fin de l'après-midi, une oasis de raffinement, d'élégance littéraire et musicale, dont il ressentira la perte, même une fois à la cour de Berlin.

C'est dans une petite réunion littéraire de la rive gauche, assez étrangement composée, le club des *Hydropathes*, où l'on voyait (outre Charles Cros) Émile Goudeau, Alphonse Allais et Jules Jouy, où l'on mêlait non sans agrément l'humour et la littérature et qui fut, à certains égards, l'ancêtre du *Chat Noir*, qu'au début de l'année 1880 M. Gustave Kahn rencontra le futur auteur des *Moralités légendaires*. M. Gustave Kahn est le seul qui nous ait laissé de

Laforgue un portrait datant de cette époque; Laforgue avait déjà un « aspect un peu clergyman et correct un peu trop pour le milieu » :

« Je l'avais un peu remarqué à cause de sa tenue, et aussi pour cette particularité qu'il semblait ne pas venir là pour autre chose que pour écouter des vers; ses tranquilles yeux gris s'éclairaient et ses joues se rosaient quand les poèmes offraient le plus petit intérêt... Il m'apprit qu'il se voulait consacrer à l'histoire de l'art et il méditait aussi un drame sur Savonarole. Il fut convenu que nous nous reverrions ; nous nous montrâmes nos bagages littéraires, le sien consistait en une petite étude lyrique sur Watteau et quelques sonnets infiniment impeccables, et écrits sur des phénomènes de la rue, des enfants dont la chemise passe, et les points les plus élevés d'une sérieuse cosmogonie.

« ... C'est un de mes plus chers souvenirs que celui de ces après-midi de l'été 1880. Ce cerveau de jeune sage, d'une étonnante réceptivité, d'une extrême finesse à saisir les rapports, les analogies, m'intéressait infiniment. Au cours des promenades, où un livre à la main, quelque mauvais Taine d'art ou quelque bouquin de philosophie lui paraissait nécessaire à son maintien, nous échangeâmes des idées[1].»

Tel est tout ce que nous savons de ce jeune homme de vingt et un ans qui, dans sa chambre meublée de la rue Monsieur-le-Prince, rêvait d'art et de littérature et qui, le vendredi 18 novembre 1881, apprit

---

1. Gustave Kahn, *les Origines du symbolisme*, *Revue Blanche*, 1er nov. 1901, ou *Symbolistes et Décadents*. Vanier éd., Paris, 1902, cf. p 27 et 28. Au début de 1882, Laforgue écrit à Ch. Ephrussi : « Je vous parlerai prochainement d'un projet sur Watteau ». Rien de cela ne nous est parvenu.

avec satisfaction — car du moins ses inquiétudes matérielles allaient prendre fin — qu'on l'avait agréé comme lecteur de l'impératrice d'Allemagne.

Au même moment son père mourait, à quarante-huit ans, miné par le chagrin du veuvage[1]. Prévenu trop tard de cet événement et attendant d'un moment à l'autre des ordres pour rejoindre son poste, il ne lui fut pas loisible d'aller à Tarbes, et il écrit à sa sœur des lettres où le désespoir de n'être pas auprès d'elle en cette heure douloureuse, le dispute à la satisfaction de pouvoir du moins, désormais, alléger les charges de la famille et subvenir aux besoins de deux de ses jeunes frères[2]. On peut donc comprendre quels sentiments mélangés remplissaient ce jeune homme exquisement sensible, au moment d'aborder une vie nouvelle qui se montrait sous un aspect à la fois brillant et redoutable.

---

1. Cf. Lettre à Ch. Ephrussi, 20 nov. 1881. (*Revue Blanche*, 1er sept. 1896.) Cette lettre ne figure pas, on ne sait pourquoi, dans les *Mélanges posthumes*.

2. Cf. Lettres à sa sœur, II et III. (*Mélanges posthumes*, p. 296, 299.) Ces lettres, insuffisamment datées, sont des 20 et 22 novembre 1881. Jules Laforgue fit abandon, en faveur de ses frères et sœurs, de la part qui lui revenait dans la succession de son père.

2.

Il a à peine le temps de se ressaisir : parti le matin de Paris, il est à Coblentz à onze heures du soir ; dès le lendemain matin, il est présenté à l'impératrice ; il fait sa première lecture le soir même à huit heures, et le jour suivant à neuf heures du matin, l'impératrice et sa suite partaient pour Berlin où elles arrivaient le soir.

Il n'attend pas d'avoir atteint Berlin pour noter ses impressions : dès sa seconde soirée de Coblentz, à minuit, il écrit coup sur coup trois lettres, à sa sœur Marie, à Charles Ephrussi, à M. Charles Henry. La seconde est une lettre qu'ont dictée les égards et la reconnaissance, mais où l'on sent l'obligation et la réserve, la troisième est un billet en style télégraphique; mais la lettre à sa sœur est exquise de sincérité, de fraîcheur, de jeunesse, on voudrait pouvoir la citer tout entière ; quelques extraits du moins en donneront le ton et nous révèleront ses impressions premières :

« J'arrive à Coblentz à onze heures de la nuit. A la gare m'attendait une sorte de carrosse antique au cocher grave. Un valet de pied s'incline devant moi et m'ouvre la portière. Je monte : on entre au château. Des allées interminables, avec, çà et là, des sentinelles au casque pointu et d'innombrables réverbères, on arrive à un perron. Je descends devant une porte, un grand diable galonné s'incline et m'ouvre. C'est mon appartement ; mon domestique et sa femme m'attendaient, allumant un grand feu, disposant mon dîner.

«... Je me chauffe, je dîne mélancoliquement, le cœur

gros et du bout des dents ; puis ces dîners somptueux sont si fades à mon estomac qui a déjà broyé pas mal de vache enragée !

« Tout dort. Je n'entends que le tic-tac de la pendule. Je me demande si tout ça n'est pas un rêve.

« ... A huit heures, je m'éveille, la femme de chambre m'apporte sur un plateau tout l'appareil qui accompagne un café au lait, avec plusieurs sortes de petits pains minuscules. Je fais ma toilette, je mets mon habit, ma cravate blanche, mes bottines vernies, mon claque, etc...

« Un valet à mollets superbes, m'apporte sur un plateau une lettre. C'est une visite pour dix heures. En attendant je regarde dans la cour du château les gardes faire l'exercice à cheval.

« A dix heures, visite du secrétaire de la maison de la reine. On va me présenter à Sa Majesté vers onze heures.

« Comme le cœur me bat ! Représente-toi ton pauvre Jules !

« A onze heures, je monte. Je traverse des corridors pleins de portraits, de glaces, avec des rangées de sentinelles en armes. J'arrive dans une antichambre qui est un véritable jardin de plantes exotiques. On me présente à la comtesse Hacke, une bonne et maternelle dame (la première dame d'honneur). Elle a su la mort de papa, etc..., elle me parle très affectueusement, elle me montre par la fenêtre le Rhin qui coule dans le brouillard, elle me dit de ne pas m'intimider.

« Deux valets s'avancent, on m'introduit !

« Ç'a été comme un éblouissement. Ah! mon Dieu, l'Impératrice était là ! elle s'est levée, m'a souhaité la bienvenue, m'a questionné sur ma carrière, m'a plaint

longuement de la mort de notre père, m'a demandé qui soignerait mes jeunes frères et sœurs, que je lui en donne des nouvelles, et cela si sincère! j'étais confondu. Je m'en suis bien tiré en répondant très simplement.

«... Enfin! je suis redescendu chez moi. On m'a apporté à déjeuner, — des choses innombrables et fines —, mais je n'ai faim qu'en France. J'aurai tâté de bien des cuisines!

« ... A huit heures et demie, un valet vient me chercher. Je suis en habit. Je traverse d'innombrables corridors, entre des sentinelles, et j'entre! Je ne suis pas tombé à la renverse.

« Autour d'une table, deux princes, quatre jeunes princesses, la comtesse Hacke, l'impératrice en toilette. Les princes feuillettent des albums, les demoiselles brodent. L'Impératrice fait de l'aquarelle. Une place est vide, l'Impératrice me fait asseoir. Je suis entre la comtesse Hacke et l'une des princesses.

« Je lis comme dans un rêve, tâchant d'assurer ma voix. Peu à peu, je reprends ma présence d'esprit, je songe à bien lire; et bien m'en a pris!!!!!

« J'arrive à un passage un peu leste!! la comtesse Hacke me regardait inquiète, ou du moins je le devinais; sans faire semblant de rien, j'ai sauté habilement le passage! Sauvé, mon Dieu! la comtesse seule a dû s'en apercevoir, j'ai deviné un regard de reconnaissance. J'en aurai vu de belles dans ma bizarre vie[1]! »

---

1. *Mélanges posthumes.* Lettre à sa sœur, p. 302 et *sqq.* Remarquons, en passant, que cette lettre datée *Coblentz, décembre* 1881, *mercredi, minuit* est écrite à minuit le *mercredi* 30 *novembre* 1881. On croit rêver quand on relit le *passage leste* en question. Laforgue indique précisément dans la lettre

Dès cette journée à Coblentz, il a fait connaissance avec plusieurs personnes de l'entourage de l'Impératrice : le docteur Velten, son médecin, qui témoigne tout de suite à Laforgue de l'intérêt ; le secrétaire, M. de Knesebeck, qui va loger porte à porte avec lui à Berlin ; le comte de Nesselrode, le grand maître du palais ; une dame d'honneur, la comtesse de Brandebourg, à laquelle il trouve « un sourire divin », et cette comtesse Hacke, la plus vieille dame du palais de l'Impératrice, qui va continuer à « jouer à la maman » avec lui [1].

Le lendemain soir, il arrive à Berlin et prend possession de son logement. Il habite non pas au palais impérial même, mais à quelques pas de là, au *Prinzessinen-Palais*, au palais des Princesses, situé également sur la promenade berlinoise *Unter den Linden*. Il y loge au rez-de-chaussée, dans un appartement de trois pièces qui comprend un fort vaste cabinet de travail, une antichambre et une chambre à coucher, et quand il regarde à l'une de ses cinq fenêtres, il voit la caserne, l'Université, le palais du

---

à Ephrussi du 30 nov. 1881. (*Mél. posth.*, p. 222) où il se trouve : « *Vous le trouverez au numéro du* 15 *novembre*, p. 332. » L'endroit indiqué est, dans une étude sur *Mazeppa, la légende et l'histoire*, par le vicomte Melchior de Vogüé, un passage où l'auteur indique, avec une décence parfaitement académique, que l'intérêt trop vif que Mazeppa prit à la femme de Falbovsky fut la cause qui entraîna celui-ci à le faire proprement ficeler « sur un fougueux cheval nourri d'herbes marines » comme chacun sait. Remarquons encore que ce même numéro de la *Revue des Deux-Mondes*, (15 novembre 1881) ne contenait pas moins de trois articles plus que *périlleux* pour le jeune lecteur : *la Première lutte de Frédéric II et de Marie-Thérèse*, par le duc de Broglie ; une nouvelle se passant en Allemagne *Gian et Hans*, de Marc Monnier, et *l'Affaire du Luxembourg*, par G. Rothan.

1. Cf. à l'*Appendice* pour ces divers personnages les portraits peu flattés qu'on en peut lire dans la *Société à Berlin* par le comte Paul Vasili.

Roi, le musée, l'Opéra, le palais de l'Impératrice et les arbres de l'avenue, et les passants sur la promenade, parmi lesquels dominent les uniformes des officiers.

C'est là qu'il habitera désormais chaque année, du 1er décembre jusque vers la fin d'avril ou le début de mai, époque à laquelle l'impératrice accomplit un cycle assez régulier de villégiatures. Tous les soirs, à sept heures et demie, il se rend du palais des Princesses au palais impérial dans l'appartement de la comtesse Hacke; il cause avec celle-ci qui le prie « de rectifier son français qu'elle orthographie, dit-elle, *comme un cochon* (*sic*) » ; à huit heures précises, l'impératrice arrive et le lecteur exerce ses fonctions une heure durant ou plus. Quelquefois, selon ses occupations, son degré de fatigue ou son humeur, l'impératrice réclame une lecture à onze heures le matin, chez elle, dans un cabinet intime et orné de gravures; cette heure est alors consacrée à des extraits des trois journaux que suit régulièrement Sa Majesté : le *Figaro*, les *Débats* et l'*Indépendance belge*[1]. De neuf à dix heures, Laforgue en a fait le dépouillement, notant ce qu'il croit pouvoir intéresser cette vieille dame de soixante et onze ans, hautaine et peu accommodante.

L'Impératrice s'accoutuma assez promptement à

---

1. Les habitudes ne changeaient guère à la Cour : six ans plus tôt Francis Ayme, professeur de français des princes Guillaume (plus tard Guillaume II) et Henri de Prusse, faisant, par intérim, fonction de lecteur de l'impératrice à Coblentz en août 1875, note : « Le secrétaire m'initia promptement aux habitudes de la maison. En ce qui me concernait, j'avais à lire certains articles du *Figaro*, du *Journal des Débats*, de l'*Indépendance belge* et de la *Revue des Deux Mondes*. » (Francis Ayme, *Une éducation impériale, Guillaume II*, p. 176. Henry May, éd., Paris.)

Laforgue : le goût très vif que cette princesse, élevée à Weimar dans les traditions du siècle passé, nourrissait pour les idées et les manières françaises, l'affectation qu'elle mettait à ne presque parler que le français même à ses sujets, lui eussent fait témoigner naturellement plus de complaisance à Laforgue qu'elle n'en montrait à beaucoup d'Allemands, fussent-ils de sa famille; mais il n'en était point besoin, Laforgue avait tout pour lui plaire : des manières exquises, une réserve parfaite, une vive intelligence, une ponctualité qui ne se démentit jamais et qui lui faisait préparer ses lectures avec beaucoup de conscience, si ennuyeux que pussent lui en être la plupart du temps les sujets. Laforgue a tout de suite senti que, de tout ce milieu mesquin et assez plat de la cour impériale d'alors, seule l'impératrice possède une personnalité marquante, personnalité artificielle, voulue, étudiée, et comme embaumée, mais Laforgue, si jeune qu'il soit, n'est pas dénué de sympathie littéraire pour les artifices ; et non pas seulement parce qu'elle est impératrice et par politesse de cour, mais humainement, il ressent pour elle de l'intérêt et une sorte d'admiration. Certes, ce que le personnage a de cassant, de froid et de sec ne lui plaît guère, et, en dépit de tout, son sentiment n'ira jamais jusqu'à l'affection véritable ; mais il l'admire de vouloir et de savoir faire figure de grande dame, de maintenir, par une disposition naturelle, un sentiment et des habitudes aristocratiques dans cette cour de parvenus. Il en éprouve pour elle une certaine sympathie, il l'admire pour son allure et sa vivacité de septuagénaire « en acier ». Il l'admire et elle l'intéresse.

L'impératrice était trop fine pour ne pas le sentir ; dès les premiers jours, elle lui marqua de la bien-

opulence que dans sa misérable condition de Paris. Il s'ennuie ces premiers jours, d'un ennui plat, sans révolte, sans spleen, sans littérature, d'un ennui quelconque auquel il ne se sent pas la force de mettre fin, auquel il ne prévoit même pas une fin. Que ne donnerait-il pas pour rencontrer un compatriote, un être vivant avec qui causer sans contrainte, quelqu'un de jeune comme lui-même, mais quel espoir d'en rencontrer un? Les Français sont rares à Berlin vers 1881, et comment les atteindre quand on ne sait rien d'une ville, de ses usages, de ses commodités.

Il n'était pourtant pas depuis une semaine à Berlin qu'un Français, par hasard, vint frapper à sa porte.

Ce Français n'était autre que M. Th. Lindenlaub, aujourd'hui rédacteur au *Temps* et qui représentait à Berlin, à cette époque, depuis quelque temps déjà, un journal parisien. M. Lindenlaub a bien voulu me faire part de quelques-uns de ses souvenirs et impressions d'alors, au cours de plusieurs lettres dont je ne saurais mieux faire que de citer des extraits importants, qui sont de nature à jeter un jour authentique et nouveau sur les circonstances de la vie de Laforgue à Berlin :

« C'est tout à fait par hasard que j'ai connu Laforgue à Berlin. J'allai un jour sonner au Prinzessinen-Palais où étaient les appartements du secrétaire des commandements et du lecteur de la vieille impératrice Augusta. J'avais connu deux de ces lecteurs (toujours Français) et je pensais retrouver, au même lieu où je l'avais vu précédemment, le romancier et poète Amédée Pigeon qui s'était laissé exiler là... Un peu après mon coup de sonnette, je me trouvais en face d'un visage inconnu, extrêmement curieux, tout

en nuances, comme j'eus le loisir de m'en assurer ce jour-là pendant la longue conversation que nous eûmes ensemble.

« Serré dans une redingote noire, rasé, le visage presque enfantin, mais si sérieux, et (par instants fugitifs) avec des plis si âgés, les yeux bretons, couleur de mer, et un regard au delà ou intérieur ; je ne savais qui j'avais devant moi.

« Mon impression de la première seconde, — la plus nette de toutes, de beaucoup, — fut celle-ci : « La vieille impératrice, avec son goût pour les catholiques, aurait-elle fini par prendre pour lecteur un *petit prêtre rhénan*? Mais non, c'est impossible avec ces yeux-là ! »

« Un instant après, j'étais au fait. Laforgue était arrivé à Berlin depuis quatre ou cinq jours environ, et je le trouvai dans cet état presque somnambulique qu'il a si admirablement marqué dans sa longue lettre à sa sœur... Je n'ai jamais rencontré un être qui fût plus absolument dépaysé que Laforgue en ces premiers jours de là-bas, ni dominé par une plus intense phobie des êtres et des choses. Il n'osait pas entrer seul dans un magasin et faire les petites emplettes nécessitées par un départ impromptu, quelques jours à peine après la mort de son père.

« Ce masque impénétrable, cette voix uniforme et calme recouvraient un état de timidité, d'incertitude presque morbide. Je suis encore à me demander par quel effort extraordinaire de volonté il put, du jour au lendemain, assurer le fonctionnement régulier et les dehors indispensables de sa « vie de cour » : simplement s'habiller, ne pas oublier les heures, entrer, saluer, parler, c'est-à-dire répondre, sans qu'on remarquât rien de cette détresse d'oiseau effarouché.

« Dès les premières paroles, nous nous étions trouvé des connaissances ou amis communs : Paul Bourget (qui devait le suivre avec affection jusqu'à son dernier soupir), Charles Henry, que j'avais déjà entrevu, d'autres encore. A chaque nom, Laforgue ponctuait d'un : « C'est curieux! c'est singulier! » comme s'il y avait une harmonie préétablie ou je ne sais quel dessein commandant que je fusse venu justement à ce moment-là.

« Nous causâmes bien longtemps, et dès ce premier jour, il me dit presque tout de sa famille, de ses ascendances; jamais il ne se confia davantage; un besoin irrésistible de s'accrocher à quelqu'un de Paris et de son ancien milieu.

« Les futiles petits services, précieux pour lui à cette heure-là et dans l'état où il était, ces petits services une fois rendus, toutes mes relations furent les siennes, et je le vis constamment. Mais c'est cette première journée qui m'a laissé l'empreinte et le souvenir auxquels presque plus rien d'essentiel ne s'est ajouté[1]. »

Séduit par l'attrait singulier de ce nouveau lecteur, M. Lindenlaub s'empressa de faire part de sa découverte aux amis les plus intimes qu'il avait alors à Berlin, deux jeunes musiciens belges qui allaient, peu après, commencer à rendre fameux leur nom : Ysaÿe; c'était en effet Eugène et Théophile Ysaÿe venus en Allemagne pour travailler l'un le violon, l'autre le piano. M. Lindenlaub parla chaleureusement de Laforgue[2]; on prit rendez-vous au plus tôt, et il

1. Lettre de M. Lindenlaub, 26 juin 1921.

1. De son côté, Laforgue, parlant de Th. Lindenlaub, écrivait à Charles

s'établit presque du premier moment un commerce amical qui ne se démentit plus durant le temps où les uns et les autres séjournèrent à Berlin. C'est surtout avec Théophile Ysaÿe que Laforgue se lia, cela pour des raisons que M. Lindenlaub a fort bien précisées :

« Plusieurs fois déjà j'ai voulu, pour moi-même, faire l'inventaire, rappeler des faits précis, des mots, des conversations. Bien peu de chose me revient. C'est une étrange et mélancolique chose d'avoir une impression très forte, au point qu'elle dominerait presque les autres impressions de ma vie à Berlin, d'avoir des images très nettes, toutes visuelles, puis, sur l'essentiel, sur l'intime de l'être que nous sentions bien être rare, unique, presque rien. C'était tout différent, je crois bien, pour Théo Ysaÿe avec qui Laforgue avait des heures de vie quotidienne. Tout ce qu'il pouvait arracher de la journée à son service de lecteur de l'impératrice Augusta, il venait le vivre dans les vagues chambres garnies habitées successivement par les frères Ysaÿe dans les quatre coins de Berlin. Comme moi-même, il était attiré là par ces délicieux musiciens; plus fraternellement uni à Théophile avec qui il se sentait des affinités plus profondes de sensibilité, de rêverie, d'ironie et — n'oublions pas ce trait — d'enfance prolongée. Théo Ysaÿe, en cette première année-là, n'avait pas beaucoup plus de seize ans : Liège, où il avait fait ses études, était alors, avant Berlin, la seule ville qu'il connût. Laforgue, dont la jeunesse avait été pauvre,

---

Henry, au début de 1882 : « C'est un charmant garçon, une intelligence curieuse de tout et qui sait tout. »

peu répandue, qui avait presque une phobie de la société, s'était gardé adolescent quasiment lunaire, et il n'y avait d'égal à son audace spirituelle cachée que sa timidité, sa gaucherie et son étonnement devant les choses les plus simples et les faits de la vie courante. Ces deux enfants attardés devaient se comprendre absolument en amitié et dans leur manière de goûter ensemble le charme (indiscernable pour tout autre que pour eux), ou le curieux ou le comique, d'un être, d'une forme, d'un milieu, de ce menu « quotidien » sur lequel Laforgue a soupiré en vers, mais qui, dans le réel, paraissait bien l'occuper avec entrain[1]. »

J'ai eu moi-même le bonheur de connaître Théo Ysaÿe quelques années avant sa mort et nous avons souvent causé de Laforgue ; une fois même, j'ai pu prendre des notes, tandis qu'il évoquait pour moi ses souvenirs de trente-cinq ans en arrière : c'est à ces notes que j'emprunte les détails qui suivent[2].

Laforgue, en dehors de ses heures de lectures au palais, était très libre : il rentrait généralement coucher au Prinzessinen-Palais, mais passait une bonne partie de ses journées dans le petit appartement qu'Ysaÿe avait loué dans la Kanonierstrasse, heureux de ne plus sentir s'appesantir sur ses épaules la froideur compassée de la cour; quelquefois même la soirée se prolongeait quand Laforgue venait retrouver Théo Ysaÿe après la lecture du soir, et il passait alors la nuit chez son ami.

---

1. Même lettre de M. Lindenlaub.

2. Conversation avec Théo Ysaÿe, le 25 juin 1917, 29 Buckland Crescent, Hampstead, Londres.

La plupart du temps, Laforgue arrivait vers neuf heures du matin, toujours habillé avec soin, toujours avec ce même petit air ecclésiastique, toujours réservé et un peu réticent, toujours d'une politesse extrême, et tandis que Théo Ysaÿe travaillait son piano, Laforgue lisait et écrivait. Pendant des mois entiers, il lisait et écrivait ainsi, ne sortant guère dans la journée. Il lisait formidablement, m'a dit Théo Ysaÿe, et faisait de grandes dépenses de livres : une bonne partie de son traitement y passait. A chaque début de mois, une somme importante servait à solder la note du libraire Lipmansohn, chez lequel il achetait livres français, anglais, livres à gravures, etc... Le soir, une fois débarrassé de la « corvée impériale », ils allaient, Théo Ysaÿe et lui, au cirque Renz pendant des successions de jours et tant que l'argent du trimestre durait[1]; après quoi ils montaient lire les journaux au premier étage du café Bauer où l'on trouvait les journaux de toutes les langues et même beaucoup de revues. « Ce devait être assez singulier, m'a dit Théo Ysaÿe, de voir, des soirées de suite, à la même place ou à peu près, ces deux jeunes gens dont l'un, Laforgue, toujours paisible et souriant attentivement. »

---

1. Une note d'un agenda de Laforgue récemment publié, confirme la chose : « Vendredi 23 mars 1883. — Plus un radis, fait avancer mon trimestre... Samedi 24 mars. — Au cirque. » (Notes d'un agenda, *Nouvelle Revue Française*, octobre 1920.) Et par ailleurs ceci encore : « Adorez-vous le cirque? je viens d'y passer cinq soirées consécutives. Les clowns me paraissent arrivés à la vraie sagesse. Je devrais être clown, j'ai manqué ma destinée; c'est irrévocablement fini. N'est-ce pas qu'il est trop tard pour que je m'y mette? Je suis forcé d'interrompre mes bonnes soirées au cirque; on se figure tout de suite qu'une écuyère est l'objet de vos platoniques assiduités, et l'on vous propose de gros bouquets à lui lancer. (*Mél. post.*, Lettres à Mme ***, p. 275.)

Quand les quatre jeunes gens étaient ensemble, c'était de préférence chez les Ysaÿe qu'avaient lieu les réunions, et c'étaient des conversations sans fin parmi la fumée des cigarettes et des pipes : conversations à propos de toutes choses et certes pas seulement littéraires. On y faisait bien quelquefois des lectures en commun; on y avait même lu la *Vie de Bohême*, m'a rapporté Théo Ysaÿe, et pendant quelque temps, le surnom de Coline était resté attaché à la personne de Laforgue ; mais ces jeunes gens étaient des jeunes gens, et Laforgue tout autant que les autres.

« N'allez pas vous imaginer qu'on agitait les grands problèmes quand on était ensemble à trois ou quatre, m'écrit M. Lindenlaub. Sans doute Laforgue parlait de ses admirations d'alors : le Bourget des *Aveux* qu'il nommait tout d'un trait avec Gustave Kahn et Rimbaud, sans qu'il eût pensé à approfondir *avec nous* ce qui touchait à cette évolution poétique dans laquelle il vivait profondément. Mais cette deuxième existence ésotérique, ces méditations sous la lampe dans son cabinet du Prinzessinen-Palais, cette élaboration des *Complaintes*, toute cette petite alchimie et seconde vie, — qui devait l'user insensiblement sans qu'il s'en aperçût, ni lui, ni personne, — nous ne faisions guère que la soupçonner et je crois bien que Théo lui-même n'avait pas lu un vers de Laforgue avant le jour où celui-ci apporta la petite plaquette bleue de la première édition. Le jour, nous avions devant nous l'autre Laforgue, amusé d'un rien, prêtant l'oreille jusqu'à la dernière minute dont il disposait, soit à une histoire, soit à une charge quelconque de l'un de nous, soit aux

exécutions pianistiques laissées et reprises à bâtons rompus entre deux conversations[1]. »

La fréquentation des Ysaÿe communiqua à Laforgue un goût nouveau pour la musique; il était prêt à la sentir, sa sensibilité y était préparée, mais n'ayant pu recevoir, à cet égard, aucune éducation première, cette inclination sommeillait. Il accompagna dès lors Théo Ysaÿe assez fréquemment au concert quand celui-ci recevait des billets, ou bien ils allaient ensemble à l'Opéra quand — ce qui arrivait plus fréquemment — l'intendant envoyait des places au lecteur de l'impératrice[2] : et puis il entendait le matin, le plus souvent sans paraître y prendre garde, le piano de Théo Ysaÿe : « Je ne passe pas de jour sans entendre de la musique », écrit-il à M. Ch. Henry peu après son arrivée à Berlin ; et l'année suivante, il lui écrit encore : « Ma vie est toujours la même. J'entends beaucoup de musique. Que faire à Berlin sinon entendre de la musique[3] ? »

Laforgue eut ainsi constamment, pendant tout le temps de son séjour en Allemagne, trois existences entre lesquelles semblaient être disposées des cloisons étanches : son *existence de cour*, ponctuelle, monotone, devenue au bout d'un certain temps presque mécanique, quoiqu'il y apportât constamment la même attention, le même soin; son *existence berlinoise* avec ces jeunes gens, avec quelques personnes, parmi lesquelles un autre belge, le den-

1. Lettre du 26 juin 1921.

2. L'agenda de 1883 (*Nouvelle Revue Française*, oct. 1920) contient ainsi l'indication d'un assez grand nombre d'opéras.

3. On peut voir à ce sujet l'étude sur *Jules Laforgue et la musique* que j'ai donnée à la *Revue de Genève* (octobre 1921).

tiste de l'impératrice nommé Dumont, les Maywald, de bons bourgeois de ce Passy berlinois qu'est Charlottenbourg, qui raffolaient des Ysaÿe et, avec beaucoup de gentillesse, les invitaient souvent, ainsi que Laforgue, pour leur donner le plaisir d'un « beau manger » (*Schœnes Essen!*), quelques jeunes gens encore, amis des Ysaÿe plutôt que les siens propres, entre autres un garçon charmant et simple, Lewinsky, employé de commerce féru de musique, et Huster, le fils d'un grand restaurateur de Berlin, qui, chanteur amateur, était en outre entiché d'art et d'artistes[1]; enfin son *existence littéraire*, la plus secrète, vraiment mystérieuse, sans lien apparent avec l'extérieur, sans communication directe avec les êtres.

Entre ses deux premières existences, il était parvenu à trouver des passages : Théo Ysaÿe m'a assuré que Laforgue avait fini par s'introduire, avec un tact et une mesure exquises, dans les bonnes grâces de l'impératrice au point de lui raconter même la vie qu'il menait à Berlin avec Ysaÿe et ses amis[2]; mais son existence littéraire, celle qu'il menait silencieusement, un peu le matin dans la chambre de Théo Ysaÿe, et le plus souvent dans son cabinet de travail du Prinzessinen-Palais, cette existence n'avait pas d'ouvertures par où l'on pût plonger en elle et elle semble ne s'être ressentie en aucune façon de ses amitiés. M. Lindenlaub lui-même le note fort bien :

« Des deux vies de Laforgue, — ou pour mieux dire des trois, car il y avait celle de la cour qui

---

1. Lettre de M. Lindenlaub, du 28 juillet 1921.
2. Conversation du 25 juin 1917.

comptait bien tout de même, — la plus secrète, celle des œuvres, prime tout le reste pour le public et les esprits qui vibrent à sa vision et à sa chanson si nouvelles. Mais la vie des petites choses et des grandes amitiés ne fut pas moins sincère; elle était mieux qu'une habitude divertissante et propre à exercer l'esprit d'humour si vif chez Laforgue. Elle ne joue pourtant aucun rôle dans ce qu'il écrivit. S'il y a eu des influences des camarades et même du plus intime et cher ami, cela n'apparaît pas expressément. Et on peut faire la même observation sur les milieux où Laforgue a le plus vécu pendant ces années-là, Berlin, Coblentz, Bade; pas un coin de paysage berlinois ou brandebourgeois ou rhénan dans ses vers, comme il y a des coins de Paris (surtout des atmosphères étonnantes) et aussi quelques coins de Belgique[1].

« ... Chez Laforgue, les êtres, les choses, les lieux, les ciels, ne sont que des motifs initiaux, exactement des *points de départ* vers une réalité qu'il élève tout de suite à un plan supérieur. Il opère constamment sur la moindre particularité de sa vie et de celle des autres cette transposition poétique à la fois très réelle et très inventée. S'il avait mis au point notre vie quotidienne avec lui, telle qu'on en retrouve, dans ses carnets, des traces devenues tout à fait énigmatiques, on aurait eu quelque chose de délicieux d'ironie et de sensibilité.

« ... Sans être cachottier, Laforgue était mystérieux. Nous savions qu'il écrivait, qu'il préparait alors les

1. Cela est vrai pour les poèmes, encore qu'il y ait des traces de Coblentz dans *Complainte d'un certain dimanche* et de Bade dans celle *des grands pins*, mais il ne faut pas oublier que Bade apparaît très visiblement décrite dans *le Miracle des roses* (*Moralités légendaires*).

Complaintes, mais je répète qu'il réservait ses incantations et ses alchimies pour la nuit, comme s'il eût craint de faire dissoudre ces éléments précieux et rares en les manipulant au grand jour, en les essayant en conversations...

« Avec nous, il laissait voir, par moments, des hérédités qui parfois se réveillaient et s'agitaient terriblement. Il leur donnait de l'air alors, à grand renfort de jurons et d'argot. Cela nous amusait beaucoup, et nous l'appelions « la brute ». Vous pouvez penser avec quels rires ! Puis, en un rien de temps, cette meute déchaînée se couchait, se rendormait et laissait tranquille l'autre Laforgue, le petit « enfant sublime » délicat, subtil, sensible à tout, émerveillé, *et tout l'temps là à s'extasier*, comme il a dit lui-même [1]. »

Loin des juvéniles gaietés de ses amis aussi bien que de la contrainte de la cour, retiré dans son cabinet du palais des princesses, Laforgue rentrait en contact avec lui-même, s'écoutait vivre, se regardait sentir, confrontait ses sentiments, ses idées avec ses expériences, notait des impressions, cherchait avec acharnement les voies d'une poétique nouvelle, refaisait inlassablement ses poèmes, annotait des livres, méditait sur *l'Esthétique* de Fechner et sur *l'Inconscient* de Hartmann... et s'ennuyait.

Son oisiveté, son dépaysement du début dura peu. Quelques jours après son arrivée, il écrit à un ami :

« Dès que la machine de mes habitudes fonction-

---

1. Même lettre. Une trace de ces éclats passagers de Laforgue paraît dans le *sacré nom de Dieu* du fragment « Dans un bal blanc ». (*Mél. posth.*, p. 72.)

nera automatiquement, je me remettrai dans l'atmosphère de Paris et je tramerai plus serré mon volume de vers, et je m'attellerai à mon roman et je rêverai à mes bouquins d'art. Que de livres me hantent ![1] »

Et il fait comme il dit : dès avant la fin du premier mois, il s'est mis à travailler l'allemand, à refaire les poèmes du *Sanglot de la Terre*, à écrire pour lui-même un article sur le musée de Berlin.

Mais si son oisiveté dura peu, on peut dire que son ennui ne connut pas de fin pendant tout le temps qu'il vécut en Allemagne. Pendant les quelques heures qu'il passe chaque jour à la cour, il n'a à peu près pas le loisir de penser ; avec ses amis, il oublie son ennui ; mais seul avec lui-même, il est en proie à un spleen dont le travail même ne le délivre pas. Il ne faut rendre l'Allemagne ni Berlin entièrement responsables de cet état d'esprit : les sources en étaient dans la sensibilité même, particulière et extrêmement aiguë, de Laforgue. Ailleurs, il en eût souffert peut-être presque autant ; il l'a dit lui-même : « Quand je me replie sur moi-même, je trouve mon éternel cœur pourri de tristesse », et

> Un spleen me tenait exilé
> Et ce spleen me venait de tout[2].

mais il faut bien reconnaître que le pays où il avait été appelé à vivre n'était aucunement celui qui eût convenu, par choix, à sa nature : il n'y trouvait ni le raffinement, ni la délicatesse de manières et d'esprit auxquels il était plus qu'un autre sensible ; la vul-

---

1. Lettre à M. Ch. Henry, Berlin, lundi 5 décembre 1881. [Indiquée par erreur 6 déc.]

2. *Arabesques de malheur*, dans *les Fleurs de bonne volonté*.

garité des êtres et des choses, et une vulgarité sans pittoresque, le choquait, jusque dans la cour même[1]. Si du moins il avait trouvé là de riches aliments pour son appétit artistique, il s'en fût senti apaisé, mais comme me l'a très justement dit Théo Ysaÿe :

« Le milieu extérieur ne l'intéressait pas extrêmement, si ce n'est en fonction de sa littérature et de sa pensée. L'Allemagne ne l'intéressait pas. Curieux de littérature et d'art, il étudia avec une vive attention et une soigneuse patience ce qui se présentait en Allemagne, mais on sentait toujours que c'était le pis-aller d'autre chose, de Paris dont il avait soif, de Paris dont il voulait retrouver les joies intellectuelles, en dépit des douloureux séjours qu'il y avait faits à demi mourant de faim dans les bibliothèques[2]. »

Avec sa pénétration étonnante en un âge si jeune, il eut bien vite évalué les artistes et les œuvres : qu'était-ce que toute cette peinture académique, par exemple, quand à Paris on livrait bataille autour des expositions des impressionnistes, ces impressionnistes dont chaque matin, quand il travaillait chez Ephrussi, il pouvait admirer longuement, examiner soigneusement plusieurs des meilleures œuvres. Le seul artiste auquel il ait pu s'attacher en cinq ans de Berlin, il l'avait découvert après trois semaines et rencontré ensuite chez un amateur berlinois, ami d'Ephrussi : « Un aquafortiste de génie, Max Klinger,

---

1. « J'adore la *race* et quand, dans ce monde où je suis un peu fourré, je la rencontre, j'ai des jouissances uniques. Sincèrement, ici, il y en a peu. La plupart de ces piliers de cour sont assez vulgaires. » (*Mél. posth.*, *Lettre à Ch. Ephrussi*, p. 251.)

2. Notes d'une conversation, 25 juin 1917. Londres.

encore est-ce un sauvage insaisissable ». Il a bientôt reconnu que, la musique exceptée (et encore arrive-t-il à Berlin au moment même où la grande production musicale allemande est terminée), l'Allemagne n'est pas un pays artistique. Il pense déjà comme il le dira moins de deux ans plus tard :

« Ce sont tous des ours et des tartigrades. J'ai passé deux ans à acquérir la conviction que c'est le peuple le plus activement anti-artistique des peuples connus. Ah ! si j'avais écrit mon Salon berlinois dans une boîte moins timorée que la *Gazette* [1]... »

Mais il y a pis encore pour lui, il craint que cette atmosphère de médiocrité ne le gagne, et cette crainte accroît encore son penchant naturel à la réserve, il fait davantage le vide autour de son existence littéraire, ne voulant pas la laisser contaminer ; sa poétique y trouve un nouvel aiguillon.

« La placidité berlinoise m'exaspère et j'en ai peur, aussi je n'écris pas une phrase, un vers sans vouloir du suraigu, pour me prouver que je ne m'en vais pas. Mais sans doute, l'alcool à Berlin est tisane à Paris [2]. »

Les mois, les années passeront, certaines irritations

---

1. Lettre à Ch. Henry. Coblentz, vendredi 27 juillet 1883. A la même époque, le prédécesseur de Laforgue, Amédée Pigeon, notait : « Ce qui saute aux yeux quand on a habité Berlin six mois, c'est combien l'art tient peu de place dans les préoccupations de cette ville toute administrative et militaire. C'est que l'amour du beau tableau ne va guère avec l'amour du ministère et de la caserne. Les Berlinois sincères avouent que l'art se meurt d'anémie à Berlin. Ils disent : nous ne sommes pas riches, il n'y a pas chez nous, comme à Paris, cinq cents amateurs capables d'avoir une galerie. Ils ne veulent pas dire : nous ne sommes pas artistes. Qui consent à dire cela ? Ils disent : nous sommes pauvres. En tout cas, c'est vraisemblable. » (*L'Allemagne de M. de Bismarck*, p. 279.)

2. Lettre à M. Ch. Henry. Berlin, janvier 1882.

deviendront pour lui moins vives; le milieu lui sera peu à peu plus indifférent, sans pourtant qu'il cesse de le voir, de le traverser, avec ce génie visuel qu'il possédait, mais cette impression des premiers mois de son séjour ne fera que se confirmer, au point que, du volume sur Berlin, ce qui peut-être est le plus touchant, quand on y réfléchit, c'est la dignité parfaite dont il ne s'est en aucun endroit départi, l'impartialité avec laquelle il parle d'un pays dont presque aucune impression ne lui avait été agréable.

Quatre semaines après son arrivée à Berlin, il s'ennuie et au mois de janvier rêve déjà de revoir Paris en avril, « quand les arbres du Luxembourg ont des feuilles tendres et transparentes au soleil ». Le dimanche soir surtout, après sa lecture qui ce jour-là a lieu à sept heures, il se sent pris d'un spleen plus harcelant encore, en se rappelant les moments passés chez Sanda Mahali, les bonnes heures vécues avec son ami Charles Henry, ses allées et venues dans ce qu'il appelle « notre quartier » qui va de la rue Monsieur-le-Prince à la rue Denfert; il regrette « les galeries de l'Odéon, les ciels malades que l'on voit du pont de la Concorde, les belles flaques de la place de ce nom, les enterrements à la Madeleine et à Saint-Augustin, et les rosses résignées et somnolentes des fiacres [1]. » Il ne cesse d'exhaler son ennui, aussi bien dans les lettres cordiales et confiantes à Ch. Henry, que dans celles mêlées de sentiment et d'esprit gavroche qu'il adresse à Sanda Mahali, ou

---

1. Lettres à Sanda Mahali du 23 janvier 1882. (*Exil, Poésie, Spleen.* La Connaissance, p. 19) et à Charles Ephrussi, 9 janvier 1882. (*Mélanges posthumes*, p. 241.)

celles d'un ton plus grave qu'il envoie à Charles Ephrussi [1].

Malgré tout, il écrit beaucoup de vers, une dissertation sur l'amour, il travaille à un roman *Un Raté* [2]; il dessine, fait un peu d'eau-forte, se livre à des études scientifiques sur les couleurs, à l'instar de son ami Ch. Henry, et revient à « ses vieilles amours, le mouvement chez les végétaux »; il vise à devenir un érudit d'art, commence une étude sur l'œuvre d'aquafortiste de Max Klinger, et corrige entre temps les vers de Sanda Mahali, avec la crainte perpétuelle d'irriter la poétesse en lui proposant des remaniements. Ce faisant, il observe ce qu'il aperçoit de la cour, « de vieux gâteux chamarrés de ferblanteries dorées. Et les femmes ! » Il va promener sa mélancolie dans les endroits tristes de Berlin, « derrière les Zelten, le Kronprinz Ufer, et de l'autre côté de Berlin, le Luisen Ufer » : il se divertit aux con-

---

1. Sa correspondance en est émaillée : *Je m'ennuie, je m'ennuie* (lettre à Ch. Henry, Berlin, début 1882). *Et je m'ennuie : et comme dit Bourget je déchiquette la fougère amère du spleen* (lettre à Ch. Ephrussi, Berlin, 13 mars 1882, *Revue Blanche*, n° 79, p. 276). *Je m'ennuie toujours et la ville de Berlin est de plus en plus assommante : heureusement que dans quinze jours, nous irons dans une autre* (lettre à Ch. Ephrussi, Berlin, 31 mars 1882, *Mél. posth.*, p. 256). *Je m'ennuie, voilà tout. Je sens le vide de tout, de l'amour, de la gloire, de l'art, de la métaphysique* (lettre à Ch. Henry, Wiesbaden, 22 avril 1882). *Je suis à Wiesbaden depuis bientôt une semaine. Et je m'y ennuie, je m'y ennuie* (lettre à Ephrussi, 27 avril 1882, *Mél. post.*, p. 259). *Spleen, spleen. Comme la vie est vide, surtout ici* (lettre à Ch. Henry, Bade, mai 1882). *Et je m'embête, voilà!* (lettre au même, Bade, mai 1882). *Sachez que je m'ennuie horriblement* (lettre à Ch. Henry, Bade, 5 juin 1882). *Je ne vous confierai pas que je m'ennuie prodigieusement ici comme partout. Cela va de soi... Je m'ennuie, je m'ennuie...* (lettre à Sanda Mahali, Coblentz, juin 1882, *Exil, Poésie, Spleen*, La Connaissance, p. 21). Voilà pour les premiers six mois et, par la suite, ce n'est guère différent.

2. Cf. *Mélanges posthumes*, au début de la page 9.

trastes de sa vie d'à présent et d'autrefois, « ancien locataire — payant — d'un garni rue Monsieur-le-Prince ». Ses nouvelles grandeurs sont loin de lui tourner la tête ; ce jeune sage de vingt et un ans a déjà fait le tour des vanités humaines, et il promène à travers la ville et les palais son allure de « mélancolique errant ».

Ce calme extérieur risque pourtant d'être troublé soudain par un incident assez fâcheux qui se produit deux mois après son arrivée. En février 1882, Amédée Pigeon, l'ancien lecteur de l'impératrice, commence la publication d'une série d'articles consacrés à l'Allemagne, à ses mœurs et à ses figures et qui, réunis par la suite, devaient former le volume intitulé *l'Allemagne de M. de Bismarck*. Encore que les remarques qu'il y devait faire sur l'impératrice ne fussent aucunement irrespectueuses, la cour et l'impératrice elle-même ne pouvaient lire avec beaucoup de satisfaction des passages de ce genre, quelque vrais qu'ils pussent être :

« De près, l'Allemagne, c'est un gros bâtiment rongé par des rats : et les rats sont toujours les plus forts. L'Allemagne, c'est la France avant 1789, c'est presque le pays des dîmes et des corvées. Le roi y est servi à genoux, l'ouvrier est pauvre et malheureux, le bourgeois et l'étudiant haïssent le noble éperonné qui les méprise; ce n'est un mystère pour personne qu'une crise est proche; l'Allemagne, c'est une Angleterre sans débouchés, sans les Indes, sans le Cap, une Angleterre plus triste, plus hypocritement protestante, plus mortellement ennuyeuse, une Angleterre inconfortable, sans « season », sans Patti, sans Nillson qui viennent y chanter.

« De près, l'Allemagne, c'est la bête noire de l'Eu-

rope, bête qu'on craint et qu'on déteste, l'Allemagne, c'est Berlin, une ville de pierre, sans eau, sans verdure, presque sans soleil, une ville sans peintres, sans statuaires.

« De près, l'Allemagne, ce sont des gloires surfaites, des réputations exagérées, une agglomération de gens sans société, une noblesse ennuyée et ennuyeuse, des artistes qui se cachent ou qui s'expatrient. »

Des témoins de ce genre devaient paraître plutôt importuns : et l'on était assez naturellement tenté, dans ce milieu dénué de subtilité, de rejeter sur l'actuel lecteur les rancunes que soulevait le précédent. Aux yeux de certains, la réserve même et les réticences de Laforgue pouvaient prendre l'air d'hypocrisie. Laforgue le sentit et pour y parer coupa au court :

« Il [le premier article de Pigeon] a fait ici un triste effet. La nouvelle s'en est répandue au milieu d'un bal à la cour et a fait du bruit. Un peu de cette petite trahison est retombée sur moi. Mais j'ai pris mes mesures et j'ai eu avec le secrétaire de l'Impératrice, une petite conversation qui arrêtera net toutes les méfiances à mon égard[1]. »

Toute méfiance cessa bientôt devant la ponctualité de Laforgue et peut-être plus encore devant son visible désir de demeurer le plus possible entre ses quatre murs, de ne se pousser nulle part et de n'être mêlé à rien. Cependant, il ne pense vraiment qu'à l'art et qu'à réaliser les livres qu'il a en tête, qu'il sent confusément s'y agiter; ces six premiers mois d'Allemagne ne lui ont point fourni d'émotions, de sensations neuves, ne lui ont rien appris en fait de

1. Lettre à Ch. Ephrussi, 12 février 1882. (*Mél. posth.*, p. 252.)

technique, mais l'effort même qu'il soutient contre le milieu extérieur, pour ne pas se laisser gagner par lui, l'aide à dégager sa personnalité; il l'a noté lui-même d'amusante façon : « Ce changement d'atmosphère civilisée m'a retourné le cerveau comme on retourne une omelette [1]. »

---

1. Lettre à Ephrussi, Berlin, 9 avril 1882. (*Mélanges posthumes*, p. 258.)

3.

L'ESPOIR qu'il avait caressé un moment de revoir Paris en avril, dès cette première année d'Allemagne, ne s'est pas réalisé. Au milieu de ce mois, l'impératrice qui doit aller, contrairement à l'usage, passer quelques jours à Wiesbaden, lui a fait offrir un congé de quinze jours, mais Laforgue l'a refusé en prétextant qu'il ne veut pas changer les habitudes de l'impératrice, peut-être en vérité parce que son peu d'argent l'empêche de faire, pour un temps si court, la dépense d'un voyage en France[1], peut-être plus simplement encore parce que la perspective d'être n'importe où pourvu que ce ne soit pas à Berlin lui suffit à ce moment-là. A la fin d'avril, Laforgue inaugure ce cycle de villégiatures qu'à la suite de l'impératrice il va accomplir chaque année régulièrement dans le même ordre et presque aux mêmes dates. A cet égard l'impératrice avait, comme en beaucoup d'autres choses, des habitudes rigoureuses que son âge expliquait encore. Du 1er décembre à fin d'avril, elle réside constamment à Berlin ; fin avril, elle va passer environ six semaines à Bade, d'où elle rentre pour huit jours à Berlin au début de juin ; elle passe les mois de juin et juillet à Coblentz, vingt jours en août à Potsdam, au château

1. Laforgue avait, comme lecteur, 9 000 francs de traitement, mais il y prélevait une somme assez considérable pour son vestiaire, esclave comme il l'était de la correction, et une fois les dépenses nécessaires, les achats de livres faits, il ne restait pas grand'chose : cela explique les difficultés qu'il eut lorsqu'il fit éditer *les Complaintes* et *l'Imitation de Notre-Dame la Lune*, à ses frais, et plus encore celles qui se présentèrent dès qu'il eut quitté Berlin en 1886.

de Babelsberg, puis retourne à Bade vers le début de septembre, y réside jusque vers le milieu de novembre, et retourne passer une quinzaine à Coblentz avant de rentrer à Berlin ponctuellement le 1er décembre[1]. Laforgue, auquel sa charge donnait droit à deux grands mois de congé, quittait d'ordinaire la cour au milieu d'août, au moment où l'impératrice se rendait à Potsdam, et la rejoignait à Bade le 1er novembre.

Durant cette première année les villégiatures sont plus nombreuses, les congés de Laforgue plus courts : il pourra expérimenter tous les séjours impériaux. Entre le jeudi 20 avril, date à laquelle il quitta Berlin, et le 5 septembre, jour où il lui est enfin donné de revoir Paris après neuf mois d'exil, on aura pu le voir tour à tour à Wiesbaden, à Bade, à Berlin, à Coblentz, à Hambourg, au Babelsberg, ponctuel, silencieux, impénétrable, lecteur modèle, s'ennuyant partout, travaillant partout.

---

1. Cf. ce que dit à ce sujet Amédée Pigeon : « A l'époque des grandes pluies et des longues journées grises, quand la forêt de Bade s'emplit tous les matins d'un brouillard qui reste suspendu entre les sapins, lorsque les promenades sur la route de l'Ybourg sont impossibles, l'impératrice prend un express et rentre à Coblentz qui est la première étape du retour à Berlin. Le départ a lieu vers une heure de l'après-midi, et dans la soirée, vers huit heures, l'impératrice prend le thé dans le grand salon rouge du château, au-dessous du portrait de l'électeur Clément Wenceslas... L'impératrice arrive toujours dans les premiers jours de novembre; on hisse un drapeau sur le toit du château et alors commence la lente vie de l'automne au bord du Rhin plus trouble déjà et d'un aspect plus mélancolique. Autrefois, l'impératrice sortait beaucoup, aujourd'hui les promenades sont impossibles, l'impératrice passe la plupart des journées sur une chaise longue. Elle lit ou écoute lire. De temps en temps une petite fête; c'est un semblant de fête ; le régiment de l'impératrice, qui est en garnison à Coblentz, organise une représentation extraordinaire où la cour est invitée et où elle vient. (*L'Allemagne de M. de Bismarck*, p. 328.)

De Wiesbaden il ne nous dit rien : ce ne fut qu'un séjour occasionnel de l'impératrice, et peut-être Laforgue n'y est-il demeuré que cette seule fois durant ses cinq ans d'Allemagne. Comme il n'y est en outre que pour dix jours[1] il n'a pas la possibilité de s'installer à travailler ; il s'en va courir par les coteaux, les petits bois, il se grise de verdure, mais il a encore le temps de s'ennuyer :

« Avez-vous traversé cette crise, le spleen, écrit-il à Charles Henry. Je vous entends, mais quoi ! Je ne suis plus anémique. Je n'ai plus mes palpitations. Je n'ai pas de soucis matériels. Je n'ai rien à faire. Je respire un air qui n'a jamais circulé à la Nationale. Je ne désire rien, rien. Mais voilà, je m'ennuie, parce que je vois que tout est vide et mensonge et apparence et spleen[2]. »

De Bade, où il lui adviendra de séjourner à mainte reprise, il a davantage à nous dire, car *il abhorre Bade*; de toutes les résidences impériales, c'est celle qu'il hait le plus, cette atmosphère de médiocrité mondaine qu'on y respire, son paysage artificiel, l'absence d'isolement que crée pour lui l'installation précaire des souverains dans cette ville, tout l'irrite.

« Connaissez-vous Bade ? C'est d'une banalité comme décor de paysages et comme ville de plaisir !!! C'est à mourir !!! Je vais tous les jours à cette *Conversation* décorée par des peinturlureurs à quatre sous. Je vais au *cabinet de lecture* où je cherche les bons morceaux que l'on peut glaner dans une collection du *Graphic*. — *Le beau monde* se promène dans le jardin en écoutant la musique. Pas une toilette ! La civi-

1. Exactement du samedi 29 avril au mercredi 7 juin 1882.
2. Lettre à Ch. Henry. Wiesbaden, 22 avril 1882.

lisation y est à ce point avancée qu'on ne peut se promener dans les rues ou le jardin avec un chapeau haut, même correct, que tout le monde ne s'étonne, — à moins qu'on ne soit un très vieux vieillard[1]. »

Comme divertissement il n'a guère que les visites qu'il fait de temps à autre à Maxime Du Camp[2] qui, une partie de l'année, vit à Bade où il a une villa, qui est un familier de l'impératrice, et avec qui Laforgue peut causer un peu de littérature. Mais comment cet esprit fin, désintéressé, passionné d'art qu'est Laforgue sympathiserait-il d'âme et de cœur avec cet arriviste bonasse qui, après avoir exploité la pitié d'un public mondain pour se faire une entrée à l'Académie, mettait en pièces le cadavre encore chaud de Flaubert dans ses *Souvenirs littéraires*? L'ironie perce en maint endroit des lettres de Laforgue quand il parle « du Maxime », comme il dit.

Même en 1884, il n'aura pas encore pris son parti au décor de Bade et il écrit à sa sœur :

« Je vagabonde par la Forêt-Noire. Mais les paysages d'ici, bien qu'uniques au monde, m'écœurent, ils sont plus beaux que nature, ça a l'air fait d'après les tableaux de Gustave Doré. Vraiment[3]. »

Il s'en est vengé, de ces paysages, de cette atmosphère, des gens qu'on y rencontrait, il s'en est vengé

---

1. Lettre à Charles Ephrussi. Bade, mai 1882 (*Mél. posth.*, p. 264). Au sujet de l'étrange installation des souverains à Bade, cf. plus loin *Berlin* au chapitre de la cour.

2. Maxime Du Camp venait d'entrer à l'Académie en 1880 : ses six volumes sur *Paris, ses organes, ses fonctions, sa vie* (1869-75) et les *Convulsions de Paris* (1878-1879) y avaient contribué presque autant que son habileté mondaine. Les *Souvenirs littéraires* (1er vol.) parurent dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juin au 1er novembre 1881.

3. Lettre à sa sœur. Bade, 1884 (*Mél. posth.*, p. 314).

à sa manière en les choisissant pour former le décor et l'ambiance de son conte *le Miracle des roses* et y verser, comme au compte-goutte, l'acidité de son ironie. Il hait Bade surtout parce qu'il n'y peut pas travailler; une note dans un de ses agendas[1] nous le révèle clairement :

« A Bade, les journées passent ne sais comme, pas la force de m'atteler à une besogne, — on mange trop bien, — on fume trop, — on n'est pas assez seul, — voisins, voisines, il y a dans l'air trop de tentations de promenades. »

A tel point que là, Laforgue, d'ordinaire si peu soucieux de faire de nouvelles connaissances à moins de raisons d'art, si jaloux de sa solitude hors de ses amis et de ses obligations à la cour, accepte de se faire présenter à des étrangers, et va même jusqu'à rechercher les compatriotes qu'il sait y résider pour la saison. C'est ainsi que prononçant un jour le nom de Laforgue devant une dame qui n'avait point avec les milieux littéraires de relation particulière, non plus qu'avec le milieu de la cour, je ne fus pas peu surpris de l'entendre me dire qu'elle avait rencontré Laforgue à Bade et avait pu s'y entretenir avec lui ; c'est à cette circonstance que je dois la lettre suivante qui vient mettre une touche légère et charmante au portrait du personnage que je m'efforce d'évoquer :

« Cher Monsieur,

« J'aurais bien désiré vous être utile en vous donnant quelques détails sur Laforgue, mais malheureusement mes souvenirs datent de trente ans[2] ! En évoquant

---

1. Notes d'un agenda, mai 1883 (*Nouv. Revue Franç.*, oct. 1920, p. 518).
2. Cette lettre m'ayant été adressée le 22 mars 1916, elle se réfère pro-

par la pensée le beau mois de mai que j'ai passé au bord de l'Oos, je retrouve cependant très vivante la physionomie de Laforgue que l'on m'avait présenté comme un jeune poète, lecteur de l'impératrice Augusta et fort désireux de causer avec une compatriote. Laforgue était de taille plutôt petite, mais non chétive, sa pâleur contrastait avec la rondeur enfantine de ses joues, la douceur de sa voix m'avait frappée, et ses yeux d'un gris foncé s'accordaient à cette voix. Nous avons fait ensemble deux promenades dans la Forêt-Noire : quand je ferme les yeux, je l'aperçois marchant à mes côtés sous des sapins immenses. Laforgue penchait assez fortement la tête vers la gauche et de sa voix douce, un peu monotone, me contait l'ennui de ce qu'il appelait son exil : l'impératrice était aimable, affectait une sympathie pour tout ce qui était français, mais s'intéressait *surtout*, me disait-il, à la lecture du *Figaro* ! Tout, autour de lui, était froid et guindé et il décrivait si bien cette atmosphère étouffée que je ressens encore, à trente ans de distance, l'impression d'immense lassitude qu'il éprouvait.

« Pendant son séjour à Bade, l'impératrice faisait journellement dans la Lichtenthalerallee une promenade en voiture [1]; la foule d'étrangers et d'Allemands qui habitaient la ville d'eau se massait sur son passage et la saluait jusqu'à terre. Ma nature indépendante, et un peu frondeuse, et ma jeunesse intolérante m'avaient inspiré le désir de résister à cet aplatisse-

---

blablement au dernier séjour que Laforgue fit à Bade durant le printemps de 1886.

1. « A Bade, à midi on voyait régulièrement le coupé marron, attelé de deux chevaux, de l'impératrice passer sur le pont de l'Oos. » (Amédée Pigeon, *ouvr. cité*, p. 373.)

ment général dans la poussière : dès qu'apparaissait la voiture impériale je me cachais derrière un arbre afin de ne pas être obligée de plier les genoux. L'impératrice, qui devait avoir encore de bons yeux, s'aperçut que je ne suivais pas le mouvement et Laforgue me raconta qu'elle lui avait dit : « Qu'est-ce que c'est que cette petite française en robe rouge dont les sentiments républicains ne permettent pas la révérence ? » L'air discrètement mais profondément satisfait de Laforgue en racontant cette petite histoire en disait long sur son état d'âme.

« J'aurais voulu vous dire des choses plus intéressantes ; peut-être cependant cela pourra-t-il vous servir.

« Je vous envoie mon meilleur souvenir.

« J. K*** »

En arrivant à Bade cette première année 1882, il y trouve, en même temps qu'une impression fâcheuse dont il ne put plus se défaire, une lettre de Charles Ephrussi qui lui demande d'écrire pour la *Gazette des Beaux-Arts* un article au sujet du livre consacré à *Albert Dürer*, qu'il venait de publier. Ephrussi était assuré de trouver en Laforgue un critique naturellement porté à lui être agréable et qui, de surplus, ayant eu à collaborer à son achèvement, avait assurément lu l'ouvrage. En dépit des réserves et des hésitations qui paraissaient encore dans son style, ce premier morceau de critique d'art révèle de la part de ce jeune homme de vingt-deux ans des connaissances, une maturité de pensée, un effort de pénétration également remarquables [1]. Cet article, en tout cas, fut

1. Cet article, malgré son caractère occasionnel ne serait pas déplacé

pour lui à ce moment-là l'occasion, comme il le dit, de *se déspleeniser pour un mois*, car, dès alors, il a touché le fond même de l'existence qu'il mène :

« Je mène une vie stupide, je passe mon temps à châtrer des livres peu intéressants et à contempler des sapins en attendant la cinquième incarnation de Vishnou[1]. »

Les éloges décernés par Laforgue à son *Albert Dürer* et peut-être aussi les qualités qui se montraient dans cet article avaient assez touché Ephrussi pour qu'il songeât à faire de Laforgue, en quelque sorte, le correspondant de la *Gazette des Beaux-Arts* en Allemagne et à lui demander d'envoyer chaque mois une étude. Laforgue profita de la semaine qu'il passa à Berlin[2] en quittant Bade, et avant de gagner Coblentz, pour prendre des notes sur l'Exposition de l'Union artistique qui s'y tenait alors et en faire un premier article qui parut dans la *Chronique des Arts*, annexe de la *Gazette*, en juillet 1882 ; mais ce ne fut là qu'un début sans presque de suite : le cerveau de Laforgue est trop riche d'impressions et d'idées sur l'esthétique, son effervescence est trop vive, l'Allemagne est artistiquement trop pauvre, la direction de la *Gazette des Beaux-Arts* trop timide, et ses successifs rédacteurs en chef trop peu respectueux de la pensée de ce jeune collaborateur, pour que Laforgue consente à s'astreindre à cette besogne; un article en

---

dans une édition complète des œuvres de Laforgue, d'autant que là on semble bien se trouver devant le texte véritable, ce qui n'est pas le cas pour la plupart des autres contributions de Laforgue à la *Gazette des Beaux-Arts* et à la *Chronique des Arts* où des mains directoriales s'employèrent à contrefaire la pensée de l'écrivain.

1. Lettre à Ch. Henry, 5 juin 1882.
2. Du 7 au 14 juin 1882.

1883, un l'année suivante, deux au début de 1886, ce sera tout ce qu'Ephrussi recevra de Laforgue pendant son séjour en Allemagne.

Il arrive à Coblentz pour la première fois le 15 juin 1882 et tout aussitôt s'y plaît :

« J'adore Coblentz autant que j'abhorre Bade. Le décor dans lequel la Moselle se jette dans le Rhin est une chose unique pour les yeux tristes[1].

« Vous ai-je parlé de Coblentz ? Non. C'est une ville que j'adore. Il y a des ruelles extraordinaires, des maisons à pignon. Un vieux pont gigantesque aux piles duquel poussent des arbustes. Et les quais, la manœuvre des radeaux, etc. J'avais toutes mes nostalgies de bonhomme né dans un port de mer[2]. »

Il habite au château près de la chapelle anglaise et, le dimanche, le son de l'orgue y accompagne ses méditations bouddhistes. Il aime Coblentz en soi, pour son propre charme[3] ; mais il s'y ajoute un élément

---

1. Lettre à Mme*** publiée dans le volume intitulé *Exil, Poésie, Spleen* (Ed. de la Connaissance, 1921).

2. Lettre à Ch. Henry, 22 juin 1882.

3. Il partageait ce goût avec l'impératrice. « L'impératrice aime Coblentz, un peu comme Marie-Antoinette devait aimer Trianon ou comme Catherine de Médicis devait aimer son château de Saint-Maur, chanté par Ronsard. Saint-Maur est un peu triste, Trianon mélancolique. La mélancolie est bien la vraie fleur allemande... Coblentz vit les yeux fixés sur son château qui s'ouvre en juin pour recevoir l'impératrice venant de Bade, et, fermé d'août à octobre, se rouvre en automne pour se fermer de nouveau en décembre. C'est surtout le Coblentz d'automne qu'aime l'impératrice ; quand Bade devient pluvieux et humide, quand le sol spongieux de la Forêt-Noire dégage des brouillards et des buées, lorsque les sapins sont comme enveloppés d'ouate grise et que les sources chantent plus tristement sous un lit de feuilles d'or, Coblentz est encore habitable. Les grands appartements du château sont bien clos ; de grands feux clairs flambent dans les cheminées et l'impératrice aime à sentir là ce « premier frisson d'hiver » dont Musset a parlé et qu'il aimait. » (Amédée Pigeon, *l'Allemagne de M. de Bismarck*, p. 448 et p. 450.)

qui ne peut manquer de le séduire : une atmosphère anglaise pour laquelle il éprouve un penchant naturel. Que n'a-t-il vécu à la cour d'Angleterre plutôt qu'à celle d'Allemagne, il s'y serait peut-être moins ennuyé, qui sait? La correction extérieure des Anglais, leur contrainte plaisaient, d'une part, à son naturel réservé, à tout le moins dans les manières; d'autre part, la littérature anglaise l'attirait d'instinct, et l'on peut dire que pendant son séjour en Allemagne, ce fut surtout la langue anglaise qu'il parvint à connaître. Shakespeare exerça sur lui une influence dont on trouve les reflets transformés dans ses poèmes ou dans la première des «Moralités»; il étudia très patiemment certaines époques de la littérature et de l'art anglais : les tendances de l'école préraphaélite et les idées de Ruskin qui l'intéressaient sans lui plaire; les dessinateurs et caricaturistes anglais de Cruikshank à Charles Keene et Du Maurier pour lesquels il se passionna et sur lesquels il projetait une étude dont nous n'avons malheureusement plus que des bribes; mais plus encore peut-être, c'était la femme anglaise qui l'attirait, un certain type de femme anglaise :

« Je me mets à la fenêtre et je vois sortir toute la colonie anglaise de Coblentz, entre autres un pensionnat de *young ladies*, en toilettes exquises, tout plissés et bouillonnés, adorablement maigres et plates, et je me prends à rêver de *flirtation* sur des plages mondaines, le long de la mer retentissante [1]. »

Ce type de femme *adorablement maigre et plate*, correspondait, à n'en pas douter, à son esthétique naturelle; il n'est pour s'en convaincre qu'à consi-

1. Même lettre à Mme ***.

dérer quelles apparences, semblables à ce type, il donne tour à tour à Ophélie, à Elsa, à Salomé, à Andromède, à la Syrinx et à Ruth dans les *Moralités légendaires*; c'est précisément aussi une de ces Anglaises minces et diaphanes, « très maigre et très anglaise, très anglaise surtout, avec ses cheveux châtains à reflets roux[1] », qu'il devait épouser quelques années plus tard. Je tiens, d'ailleurs, de Théo Ysaÿe[2] que, bien longtemps avant cet événement et alors que miss Leah Lee n'habitait pas encore Berlin, Laforgue disait souvent : « Oh ! moi, j'épouserai une institutrice anglaise ! » Et lorsqu'il écrit à Ch. Henry, cette même année 1882 : « Il y a trois sexes, l'homme, la femme, l'anglaise, » ce n'est pas, comme on pourrait être porté à le croire, avec ironie ou répugnance, mais avec intérêt qu'il s'exprime; cet aspect androgyne et désexué dans une certaine mesure et pour lui mystérieux, pitoyable et séduisant, répond à un instinct particulier dont s'alimentent sa pensée et son art.

Pour cette même raison, il se plaît à Hombourg où il se rend ensuite : « une ville adorable, une ville pleine d'Anglais[3] ». « Beaucoup d'Anglaises, des fêtes, des toilettes, des toilettes. Des gentlemen à bracelets, des Anglaises à chaussettes. Des chapeaux Greenaway[4] ». La cour n'y passe que quinze jours, du 25 juillet au 9 août, avant de s'installer au château de Babelsberg. Comme Francfort est fort près de Hombourg, il y va satisfaire ses sentiments philosophiques en rendant visite à la maison de Schopenhauer, en dépit

1. Lettre à sa sœur, 8 septembre 1886, (*Mélanges posthumes*, p. 322).
2. Conversation du 25 juin 1917.
3. Lettre à Mme *** du samedi 19 [et non 20] août 1882 (*Exil*, *Poésie*, *Spleen*, p. 33).
4. Lettre à Ch. Henry, Hombourg, samedi.

de l'impératrice qui, dit-il, « le taquine rapport à ce vilain homme ». Enfin le 10 août, il arrive au château de Babelsberg, à un quart d'heure de Potsdam, à moins d'une heure de Berlin, et où il espère pouvoir travailler un peu, car il se plaint de n'avoir pu le faire ces semaines précédentes; on ne peut s'en étonner en songeant qu'en quatre mois, il n'a pas connu moins de six résidences. Pourtant, il lit beaucoup : du Stendhal, de nombreux Balzac, des Flaubert, et beaucoup de poètes et des plus récents, Verlaine, Bourget, Charles Cros; il se tient au courant malgré tout, et garde le contact avec les aspects les plus récents de la poésie française, tout en s'acharnant, entre deux déplacements, entre deux lectures impériales, à trouver la forme d'expression poétique à laquelle il ne cesse de rêver, et ce sont quelques poèmes qui prendront place dans *le Sanglot de la Terre*, dans *les Fleurs de bonne volonté* ou dans *les Complaintes*. On trouvera au premier chapitre de ce livre-ci une évocation pittoresque du château de Babelsberg; une de ses lettres en contient ce petit croquis qui nous révèle en outre ses occupations d'alors :

« Je loge au bord de la Hafel, au bord d'une espèce de gros lac, avec, en bas, des lentilles d'eau, des grenouilles. Mon plaisir est de regarder les martins-pêcheurs bleus pêcher des poissonnets d'argent. Je médite sur le *struggle for life*. Ma maisonnette est perdue au milieu d'un vaste parc dans lequel je me suis déjà égaré plus d'une fois. Il y a aussi à ma disposition (moi et mes amies[1]), un petit vapeur minuscule et une barque avec rames. Je jette du pain aux

1. C'est l'impératrice et ses dames d'honneur qu'il appelle ainsi.

cygnes qui passent. Il est très tard maintenant. J'écoute les grenouilles, les reinettes (ou rainettes?) Des gens passent en barque et chantent le *Wacht am Rhein*. Je versifie quelque peu. J'ai un sujet de roman assez fécond avec un clou! un clou! (mais motus)! Puis trois nouvelles qui sont commencées. Puis une étude sur Paul Bourget, un travail impossible, puis une grande pièce : *Pierrot fumiste*[1] qui me donne des convulsions... Et puis j'ai le spleen, et puis je fume des cigarettes[2]. »

Après un mois passé au Babelsberg, il peut enfin jouir de son premier congé : le 5 septembre, il quitte la cour pour Paris qu'il ne fait que traverser et où il n'a pas même le loisir de voir Sanda Mahali, la poétesse dont il a corrigé les sonnets, et avec qui il a entretenu, depuis son arrivée en Allemagne, une correspondance mi-littéraire, mi-sentimentale ; il s'installe pour ses vacances à Tarbes, rue Massey, dans la villa des cousins de son père. Après quelques jours, la vie provinciale lui pèse ; il la trouve bien étroite et monotone, et l'ennui le reprend ; il écrit à Sanda Mahali :

« Je suis ici en pleine province, dans la ville où j'ai vécu de huit à quinze ans... On ne vit ici que des cancans, qu'on colporte de rue en rue, dans un *assent* abominable. Je mène une vie végétative, pas un vers, pas une ligne de prose, pas même la force d'observer ce que je vois, de noter ce que j'entends. Ah! la vie de province[3]! »

---

1. Parue dans les *Entretiens politiques et littéraires*, posthumement, n° 27, juin 1892, puis dans *Mélanges posthumes*, p. 87).

2. Lettre à Mme ***, même que plus haut.

3. Lettre à Mme ***, août ou septembre, Tarbes (*Mél. posth.*, p. 282).

Il se sent dépaysé à Tarbes, comme à Berlin, à Bade ou à Coblentz, il se sent dépaysé et en proie au spleen en quelque lieu qu'il soit, et bien plus en cette première année qu'il ne le sera par la suite. Cette première année d'Allemagne aura été, en effet, pour lui la plus épuisante, la plus ennuyée, la plus trouble, et non pas tant parce qu'il lui a fallu s'accoutumer à une nouvelle existence, à une autre atmosphère (il en adopta assez aisément la routine ou s'en protégea par l'indifférence), mais parce qu'à cette époque il est en proie aux tiraillements les plus vifs d'un esprit qui se découvre, d'une personnalité qui se cherche en gémissant, comme dit Pascal. Le Laforgue qui avait quitté Paris était un débutant imbu de Banville, de Bourget, de Sully-Prudhomme, de Richepin surtout; quand il rentre à Tarbes, les derniers lambeaux de ces influences traînent encore autour de sa pensée, il les arrache l'un après l'autre, il s'en dégage et s'en délivre; cet arrachement ne va pas sans peine, sans troubles ni sans incertitudes; c'est une puberté pareille à l'autre qui entraîne avec elle des ardeurs, de l'incohérence et des lassitudes. Sa venue en Allemagne, en le dépaysant, en le livrant à soi-même, avait précipité cette évasion spirituelle.

A son retour de Tarbes, il ne passe qu'une semaine à Paris où il revoit quelques amis ou relations, Charles Henry, Charles Ephrussi; plusieurs sont absents à cette époque de l'année; Gustave Kahn fait son service en Tunisie. Laforgue va rendre visite à Sanda Mahali, la poétesse, mais, on ne sait pour quelle raison, se brouille avec elle, et le 1er novembre, il se retrouve à Bade pour y reprendre la routine impériale, le cœur lourd de désirs de tendresse qu'il ne sait où satisfaire, mais l'esprit un peu allégé. Cette

expression prompte, elliptique, incisive et sans pesanteur qu'il cherche sans cesse, elle commence à se dessiner sous sa main, à prendre une forme qu'il va serrer plus et plus, elle commence à paraître au seuil de cette année 1883, la plus considérable peut-être de ces années si peu nombreuses de sa vie, celle où ont pris leur source maintes impressions, sensations ou idées dont il va nourrir les trois plaquettes de vers et le volume de contes qu'il aura achevés et tant de notes éparses.

Il est revenu de Tarbes et de Paris dans un état de vive exaltation intellectuelle et, avant même d'être rentré à Berlin, se jette à corps perdu dans le travail. Pendant les vingt jours qu'il passe à Coblentz[1], entre son séjour à Bade et sa rentrée à Berlin, enfermé, cloîtré au château, il se plonge dans la philosophie de l'art, il songe à « un sérieux et compact volume sur l'art allemand », il examine, résume, compare Cornelius, Schnorr, Schwanthaler, il relit les esthétiques de Hegel, Schelling, Saisset, Lévêque, Taine, etc. « Dans une nuit, de dix heures du soir à quatre heures du matin, tel Jésus au Jardin des Oliviers, saint Jean à Pathmos, Platon au cap Sunium, Bouddha sous le figuier de Gaza, j'ai écrit en dix pages les principes métaphysiques de l'Esthétique nouvelle, une esthétique qui s'accorde avec l'Inconscient de Hartmann, le transformisme de Darwin, les travaux de Helmholz[2]. »

Rentré à Berlin, cette fièvre de travail ne l'abandonne pas, il profite de ses moindres loisirs et se plaint de n'en avoir guère, ses deux lectures par jour

---

1. 12 au 30 novembre 1882.
2. Lettres à Ch. Ephrussi, décembre 1882 (*Mélanges posth.*, p. 268).

et le dépouillement des journaux, revues et livres qu'il lui faut faire à cet effet lui prennent du temps, car il ne cesse d'apporter à sa charge la même attentive ponctualité :

« On est toujours content de moi. Il paraît que je suis passé maître dans l'art de choisir les romans voulus et dans celui de faire des coupures. Seulement, il paraît aussi que j'ai des jours bizarres, des jours où je lis très haut, d'autres où ma voix n'est qu'un souffle. Je réponds invariablement que — c'est la vie [1]. »

Une fois prélevé, comme il dit, « le temps stupide de s'habiller deux fois, le temps stupide de manger, le temps de dormir, et les menues dépenses de temps », il ne lui reste guère de loisirs, mais il emploie fort bien ceux qui lui restent :

« Je travaille la nuit à la lampe. C'est une infinie volupté. Toute la maison est endormie. A peine de temps en temps un fiacre sous les Linden. Quelquefois le clair de lune sur la neige fine de Hausvogteiplatz. Alors j'entasse les feuilles de papier noirci. A Coblentz aussi, j'avais pas mal besogné, avec le Rhin en bas, piqué de lumières reflétées [2]. »

Il a terminé un petit volume de vers, *le Sanglot de la Terre* qu'il décide de ne pas publier, non plus qu'un roman et une comédie en un acte qu'il vient d'achever, mais l'ambition littéraire s'est éveillée dans son cœur, et ce à quoi il donne le meilleur de sa pensée et de ses soins, ce ne sont pas tant ces travaux sur l'esthétique, que des poèmes, d'un tour d'esprit et d'une forme personnels, dont l'idée première lui est venue alors

1. Lettre à Ch. Ephrussi, Berlin, 24 déc. 1882 (*Mélanges posth.*, p. 269).
2. *Ibid.* 24 décembre 1882 (*ibid.*, p. 270).

qu'il habitait encore à Paris, puisqu'il dit dans une lettre à Charles Henry qu'elle lui est venue à la fête de l'inauguration du Lion de Belfort, place Denfert, c'est-à-dire le 20 septembre 1880, l'idée d'emprunter à l'esthétique populaire la forme de la « complainte » qu'il va rajeunir, à laquelle il va donner une dignité artistique, une couleur nouvelle. Tout le plus intime de soi, émotions, sensations, idées, philosophies, souvenirs, paysages, aventures, il va l'enclore dans ces *Complaintes* que, pendant deux ans, dans le mystère de son cabinet de travail du Prinzessinen-Palais, il polira, récrira, retournera en tous sens et publiera en 1885, telles qu'aujourd'hui nous les relisons sans nous en pouvoir lasser, émerveillés de cette touchante sensibilité, de cette tendre ironie qui s'y est répandue avec une inimitable et ingénieuse discrétion, cette tendre ironie qui lui est si particulière et avec laquelle beaucoup d'entre nous ont si souvent communié.

4.

GRACE à quelques lettres et à un *Agenda* récemment publié[1], on peut suivre, presque au jour le jour, la vie de Laforgue en Allemagne, ses travaux, ses divertissements durant cette année 1883. Le tableau s'en déroule sur le même fond d'ennui : « Il pleut un rude spleen sur Berlin[2] ». L'amitié de Théo Ysaÿe et la fréquentation, de temps à autre, de quelques-unes des relations de celui-ci lui procure quelque détente, entre autres les Maywald, ces bons bourgeois de Charlottenbourg, chez lesquels il festoie ce 1er janvier, Lewinsky et Huster, que l'on a déjà nommés, Liebling et Buchheim, deux camarades de Théo Ysaÿe, qui travaillent comme lui le piano avec Kullak. Avec eux, ou le plus souvent avec Théo Ysaye seul, il passe des soirées au cirque, dans les divers cafés-concerts de Berlin d'alors : *Reichsalleen*, *Walhalla*, dans les concerts surtout lorsque Planté et Saint-Saëns, avec qui il est entré en relations, viennent, comme cette année-là, en Allemagne; enfin il va à l'Opéra[3] fréquemment et de préférence lorsqu'y danse Dell'Era, le premier sujet, une Italienne à la figure à

---

1. Notes d'un agenda (*Nouvelle Revue Française*, 1er oct. 1920). L'aimable bienveillance de M. Lindenlaub, qui a bien voulu évoquer pour moi ses souvenirs d'alors, m'a permis de rectifier de mauvaises lectures et de compléter des indications abrégées de cet agenda. Les lettres sont, outre celles à M. Ch. Henry, publiées dans l'*Art moderne* de 1887, plusieurs lettres à Ch. Ephrussi ne figurant pas au volume *Mélanges posthumes*.

2. Lettre à Ch. Ephrussi, 24 décembre 1882 (*Mél. posth.*, p. 271).

3. On peut relever sur l'agenda : *Lohengrin*, *Coppelia*, *la Reine de Saba* (de Goldmarck), *Hamlet*, *Gudrun*, *le Prophète*, *Tannhäuser*, *Tristan et Isolde*, *Carmen* (dont il a une indigestion, car c'est le seul opéra pour lequel l'im-

la fois mutine et sentimentale dont l'aspect le charme au point qu'il a une photographie d'elle sur sa table de travail.

Dans la journée, il va fréquemment rêver à l'Aquarium qui était Sous les Tilleuls, à droite en allant vers le Thiergarten : c'est l'Aquarium qui, après une première esquisse, paraît dans « Salomé » des *Moralités légendaires*.

Il lit assidûment et ne se contente assurément pas des lectures médiocres qui satisfont l'impératrice : il s'enthousiasme pour les *Contes cruels* de Villiers, qui viennent de paraître et qu'il lit et relit avec son ami Théo; pour *Sagesse* de Verlaine que vient de publier la librairie Palmé et que presque personne ne lira alors. Il écrit. C'est une étude sur l'*Impressionnisme* qu'il donne à une revue allemande à l'occasion d'une petite exposition d'œuvres modernes françaises faite par un collectionneur berlinois, c'est le *Pierrot fumiste* qu'il reprend, c'est une mise en vers du *Don Juan* de Pouchkine dont il se dégoûte et qu'il abandonne, c'est un *Faust* en un acte qu'il n'achèvera pas non plus, ce sont enfin, comme il dit, de menus vers : ces menus vers ce sont plusieurs *Complaintes*. C'est ainsi qu'on le voit profiter, en mars, d'un congé de cinq jours pour écrire le premier jet de la *Complainte du fœtus du poète*, celle *des amoureuses*[1], et la *Complainte propitiatoire à l'Inconscient*. Il fait, avant de quitter Berlin pour Bade, fin avril, une petite fugue de deux jours à Dresde avec Théo Ysaÿe, voyage joyeux comme deux jeunes gens en peuvent faire loin de la

---

pératrice se déplace et l'intendant, pour lui faire sa cour, en abuse), *les Diamants de la Couronne* (qu'il trouve stupide), les *Rattenfänger* (de Nessler).

1. Probablement celle *des printemps*.

contrainte de la cour et du conservatoire, voyage où, coiffés, selon le dire de Laforgue, de chapeaux à envergure de condor, ils font les jeunes fous avec délice, et qui a pour but (car avec Laforgue l'art ne perd jamais ses droits) quelques tableaux du musée de Dresde ; entre autres, comme il le dit si pittoresquement, « des Rembrandt à lécher le parquet qui les reflète[1] », « ruisselance de chefs-d'œuvre — beau à sangloter — n'insistons pas[2]. »

Le lendemain il accompagne l'impératrice à Bade pour cinq semaines, jusque fin mai, et il s'y ennuie royalement parmi ces altesses ; il y est présenté bientôt aux trois augustes sœurs, l'impératrice d'Autriche, l'ex-reine de Naples, et la duchesse d'Alençon. « Qui m'aurait dit à quinze ans, à Tarbes ! » note-t-il sur son agenda avec un accent gouailleur. Il s'ennuie et est même pris d'effroi devant ce qui lui semble être la débâcle de son cerveau. Il s'acharne pourtant à ses *Complaintes*. Comme distractions, il ne trouve que Maxime Du Camp qu'il méprise, des représentations de l'*Etincelle* et du *Monde où l'on s'ennuie* qu'il juge des pièces idiotes, et « les salades de valses, d'ouvertures, de rhapsodies et de marches de l'orchestre de cette ville d'eau ». « Spleen effroyable... Embêtement fixe... » note-t-il à des jours différents sur son agenda, et il ajoute rageusement : « Ah ! il faudra soigner ça[3] ! »

Le 21 mai de cette année-là, il va à Strasbourg ; il n'y est resté que quelques heures, mais il y a senti un peu l'atmosphère de France, et sur le moment

---

1. Lettre à Ch. Henry, du 20 avril 1883.
2. Notes d'un Agenda, 1883, mardi 8 avril.
3. Notes d'un Agenda, avril et mai.

même, il écrit à sa sœur une lettre charmante où on lit ceci :

« En entrant dans la ville, sur le seuil d'une boutique un enfant pleurait. Une jeune bonne est venue et lui a dit : « Pourquoi que tu pleures, René? » Tu ne peux te figurer combien cette simple phrase m'est allée au cœur; le bon moyen de maintenir le patriotisme dans le cœur des Français est de les faire voyager[1]. »

A la fin de son séjour la procession de la Fête-Dieu lui offre un spectacle dont il reproduira les traits les plus caractéristiques dans *le Miracle des Roses*. Il traîne son ennui à la suite de l'impératrice à Berlin pendant huit jours au début de juin et, comme l'année précédente, s'en va prendre des notes au salon de Charlottenbourg qu'il trouve « d'un lamentable achevé »; puis le revoilà pour deux mois à Coblentz, avec le Rhin sous sa fenêtre, une photo de Velasquez devant lui, fumant des pipes, « ravaudant ses complaintes ». Il travaille d'abord à un article sur le Salon de Berlin qu'il envoie à Ephrussi, mais dont le ton effraye celui-ci qui le lui retourne pour qu'il l'adoucisse. Tel qu'il parut, il contient du moins deux fort bons morceaux sur Bœcklin et Klinger et quelques affirmations courageuses, quoiqu'il écrive ensuite à Charles Henry : « ai fait le Salon berlinois en prose sage à idées sages[2] ».

---

1. *Mélanges posthumes*, p. 313.

2. « Quel vilain métier que celui de critique d'art, n'est-ce pas? Ce métier a été déshonoré par tant d'ignorants, et les artistes ont bien souvent raison de nous mépriser. Pour ma part, vous ne sauriez croire avec quelle conscience je m'y adonne. Non en lisant des livres et en fouillant les vieux musées, mais en cherchant à voir clair dans la nature, en regardant humainement comme un homme préhistorique l'eau du Rhin, les ciels, les prai-

Egalement doué pour la pénétration critique et l'invention poétique et souvent partagé entre ces deux tentations, Laforgue eût peut-être cédé aux séductions de la première, qui s'accordait mieux avec le caractère de sa charge, l'atmosphère de la cour et le désir même de battre en brèche la médiocrité esthétique de l'art officiel allemand ou bourgeois, si une circonstance particulière n'était venue à ce moment secouer assez vivement sa sensibilité et communiquer à son génie l'aliment d'émotions vives à la faveur desquelles s'enrichirent à la fois ses idées philosophiques et son sens humain. Quoiqu'il eût depuis plus de deux ans l'idée d'écrire ses *Complaintes*, il dit lui-même n'en avoir achevé que cinq à la fin de 1882; huit mois plus tard, il en a recopié quarante[1]. D'où lui est venu ce soudain élan poétique ?

Il n'est pas possible, ni peut-être désirable, d'insister très précisément sur cette circonstance ; mais il est hors de doute que Laforgue, à cette époque, s'éprit très vivement d'une jeune femme qu'il désigne dans son *Agenda* d'une mystérieuse initiale R. Ce sentiment dut prendre naissance vers la fin de 1882, peu après sa rentrée à Berlin, ou au début de 1883, et l'occupa au moins jusqu'au milieu de juillet suivant. Cette liaison, qui peut bien s'être tenue dans les limites d'un amour platonique, fut traversée par les scrupules, les remords et les orages qui accompagnent

---

ries, les foules et rues, etc... J'ai plus étudié dans les rues, les appartements, les théâtres, etc. de Paris que dans les bibliothèques. Si je n'étais pas persuadé que j'ai l'œil artiste et que je suis hostile à tous les préjugés artistiques, sincère et désireux d'instruire le public délicat, je n'écrirais point cela, croyez-le. » (Lettre à Max Klinger, 12 ou 13 juillet 1883, publiée dans la *Cravache parisienne*, 8 septembre 1888).

1. Lettre à Ch. Henry, 14 juillet 1883.

à l'ordinaire de semblables aventures[1]. Cette jeune femme devait appartenir, de près ou de loin, à l'entourage de l'impératrice, puisque l'*Agenda* nous montre qu'elle quitte Berlin en même temps que Laforgue et se déplace tour à tour comme lui à Bade et à Coblentz, qu'elle peut se montrer, dîner ouvertement avec lui, même à Bade, où les conditions précaires de la résidence impériale rendent malaisée toute espèce de discrétion.

Aussi réservé sur ce chapitre que sur celui de ses travaux, Laforgue n'avait fait à un de ses amis d'alors qu'une seule allusion à cette aventure, une fois qu'elle eut pris fin. Laforgue lui avait parlé d'une personne distinguée, intellectuelle, analyste et ultra-sensible. Ils avaient dévidé un long fil dans un dédale de complications sentimentales : ç'avait dû être assez idéal et ingénument dramatique. « Nous sommes deux malheureux », avait-elle dit un jour, d'après ce que Laforgue rapportait, et l'ami qui m'a transmis ce récit ajouta : « Quelque chose comme un chapitre supplémentaire aux *Affinités électives*.

Si épris que pût être alors Laforgue, il était plus éloigné d'un Werther que cette fille de bourgmestre ne l'était de Charlotte, à la douceur près. L'incommodité même de cette liaison et les orages qui s'y multipliaient aiguisaient le sens critique d'un jeune homme délicat et sensible, mais soucieux de n'être pas dupe de son cœur; il se sentait à la fois juge et partie dans cette aventure, sa tendresse et son ironie s'ani-

---

1. « Chez R..., scène interminable, banquise et tison », lisons-nous à la date du 16 avril dans l'agenda de 1883. « Scène avec R... » (27 du même mois). « Grande scène avec R... » (27 mai). « Scène avec R... » (19 juillet). Cf. *Nouv. Rev. Fr.*, oct. 1920, p. 515-531.

maient parallèlement au cours des agitations extrêmes de ce drame familier, et ce jeune génie, pour qui les circonstances les plus personnelles se transformaient naturellement, comme on l'a dit, « en vue d'une illusion à décrire », prenait des notes presque sur-le-champ à l'intention d'un roman futur, ou bien, comme il le disait peu auparavant dans une de ses lettres *il se bornait à tordre son cœur pour le faire s'égoutter en perles curieusement taillées*[1].

Il est hors de doute que c'est à l'excitation d'esprit qu'amena pour lui cette aventure que nous devons une bonne part des *Complaintes* et la plupart de ces fragments d'un roman qui devait se nommer *Saison* et dont Teodor de Wyzewa me disait un jour si justement que c'était du « Stendhal gracieux.[2] »

L'aventure prit fin par le départ de la jeune femme, un certain dimanche de juillet 1883, à Coblentz et la *Complainte d'un certain dimanche* datée de ce mois et de cette ville, fut la conclusion mélancolique et résignée de cette aventure.

Elle est partie hier. Suis-je pas triste d'elle?
Mais c'est vrai ! Voilà donc le fond de mon chagrin !
Oh ! ma vie est aux plis de ta jupe fidèle !
Son mouchoir me flottait sur le Rhin...

. . . . . .

Oh ! qu'il fait seul ! Oh ! fait-il froid !

---

1. Lettre à Mme *** (*Mélanges posth.*, p. 279).

2. Le doute n'est pas permis pour peu qu'on compare, par exemple, les notes de l'agenda pour le mois d'avril 1883 et la fin du fragment qui commence par « les levers, les lits défaits, les linges affalés çà et là » dont tous les détails ne se rapportent peut-être pas à la personne désignée par la lettre R..., mais qui reproduit certains faits et l'atmosphère générale de cette aventure

. . . . . .

O mes humains, consolons-nous les uns les autres.
Et jusqu'à ce que la nature soit bien bonne,
Tâchons de vivre monotone [1].

Au début de juin 1883, Laforgue était allé passer une journée à Cologne, faisant depuis Coblentz le trajet par le Rhin [2]; au début de juillet, il avait suivi la cour à Munich où il avait pu visiter la Pinacothèque et des collections privées; ce séjour n'avait été que de quatre jours, il en était revenu par Mayence. Le 4 août, il accompagna l'impératrice à Ems où elle passa une journée, juste le temps pour Laforgue de noter quelques détails qui trouveront également leur place dans *le Miracle des Roses*, et le 11 août 1883, il partait en congé.

Il se rendit d'abord en Belgique chez les Ysaÿe, à Verviers, où il retrouva M. Lindenlaub et Antoine Hekking [3]. Après des mois d'étiquette de cour, après la tension nerveuse de l'aventure sentimentale avec R... et la tension d'esprit que lui avait imposée la création des *Complaintes*, on comprend que Laforgue éprouvât une sensation heureuse à se retrouver soudain au milieu de cette bande de garçons de son âge, sympathiques et bons vivants. Il tombait précisément à Verviers sur une de ces fêtes [4] que les Belges aiment organiser en l'honneur de leurs artistes locaux, et qui

1. Cf. *Poésies* (éd. du *Merc. de France*), p. 86, 87. Ce certain dimanche pourrait bien être le dimanche 22 juillet qui sur l'agenda ne contient que l'indication : ?

2. Cf. Lettre à Max Klinger (*Cravache parisienne*, 8 septembre 1888).

3. Le plus ancien membre de cette famille, d'origine hollandaise, de violoncellistes bien connus.

4. Celle-là avait lieu en l'honneur d'Alphonse Voncken, qui dirigeait une société chorale à Verviers.

s'accompagnent de réjouissances gastronomiques, de discours et de musique. Le lendemain le joyeux quatuor Eugène Ysaÿe-Lindenlaub-Hekking-Laforgue s'en fut à Liége (l'on festoya dans une petite auberge des environs), d'où Laforgue date sa *Complainte des cloches*; le surlendemain, ils étaient à Spa, répandant partout la joie de se trouver réunis et l'exubérance de leurs vingt ans. Laforgue lui-même donnait un peu de relâche à ses habitudes réservées.

Après trois jours d'une vie de collégiens en vacances, il partit en compagnie de Th. Lindenlaub et, comme l'année précédente, après un arrêt de quelques jours à Paris, gagna Tarbes pour y séjourner deux mois. Cette année-là, du 22 au 28 août, il fit une petite excursión jusqu'à Biarritz et Saint-Sébastien, où la vue de courses de taureaux nous a valu l'épisode qui s'y rapporte dans *le Miracle des Roses*[1].

A son retour, fin octobre, il s'arrêta une semaine à Paris, y vit quelques amis, tenta sans succès de faire prendre les *Complaintes* par un éditeur, rendit visite à Max Klinger, l'aquafortiste allemand qu'il admirait et qui venait de s'installer à Paris, 9, rue du Maine; puis le 3 novembre, il rejoint la cour à Bade, la suit à Coblentz six jours plus tard et se retrouve à Berlin le 1er décembre, selon l'horaire infaillible de l'impératrice, et il se remet, comme il l'écrit à Ch. Henry, « dans ses banaux engrenages[2] ».

Et la vie reprend monotone. Il ajoute dix com-

---

1. Les détails empruntés à Bade, Coblentz, Ems et Saint-Sébastien qui figurent dans *le Miracle des Roses* ont été notés tous cette même année 1883 : aussi n'est-il pas improbable que ce conte ait été composé cette année-là, du moins sous une première forme, car Laforgue n'a cessé de reprendre ses contes jusqu'au moment de leur publication.

2. Lettre de Bade, 6 novembre 1883.

plaintes à son premier manuscrit, les envoie à Charles Henry qui s'est constitué « l'ange gardien des Complaintes », et qui tente de les faire éditer par Lemerre, — en payant, cela va sans dire; — mais Laforgue trouve trop élevé le prix qu'on lui demande, d'autant plus que, cette année 1884, « par suite d'etc., etc.[1] », il vit sur un trimestre d'avances de son traitement. Pourtant, en juin, il se met d'accord avec Vanier, pour la publication des *Complaintes*[2].

La santé de l'impératrice donne cette année-là d'assez vives inquiétudes à son entourage; tout l'horaire habituel en est déréglé; contrairement à ses habitudes, la souveraine est restée à Berlin jusqu'au début de mai. La chaleur survenue soudain la chasse de ce palais sans jardins de Berlin[3], et la succession des villégiatures reprend, Bade, Coblentz (d'où Laforgue va passer trois jours à Cassel, admirer « 20 Rembrandt, des Hals, Rubens, van Dyck, tout un trésor »), avec une variante toutefois : sur le conseil de ses médecins, l'impératrice a accepté d'aller faire un séjour au château de Mainau, dans l'île de Mainau sur le lac de Constance, château mis à sa disposition par le grand-duc et la grande-duchesse de Bade, partis au baptême de leur petit-fils. Laforgue a perpétué le souvenir de ce séjour par l'amusant distique mis en épigraphe à *l'Imitation de Notre-Dame la Lune* :

> Ah ! quel juillet nous avons hiverné,
> *Per amica silentia lunæ* !
>
> (Ile de la Mainau, lac de Constance).

---

1. Lettre de Berlin, janvier 1884, à Ch. Henry.
2. Elles ne devaient paraître qu'en juillet 1885.
3. Cf. *l'Allemagne de M. de Bismarck*, par Amédée Pigeon, p. 371.

De ce château, il écrit à Ch. Henry :

« Je suis dans une île; je mange dans de la vaisselle royale les élucubrations de deux cuisiniers français ; je n'ai rien à faire, je reçois mes trois journaux par jour et je passe *tâglich* quatre heures sur le lac, seul, en canot (il y a même deux gondoles ici). Je rame, je rame, je vais fumer des pipes en regardant les pêcheurs jeter leurs filets, je m'amuse à poursuivre des branches qui flottent. Je me couche tôt, éreinté...

« ... Au fond, je continue à mener la même vie vide. Il serait temps que je fisse autre chose. Je vous trouve heureux et complet, vous, d'être installé dans une existence. Je vais encore à l'état de colis. J'aurais pu et j'aurais dû faire en ces trois ans des économies qui me permissent de quitter cet ici, de rentrer à Paris, d'y flâner un an en attendant quelque chose. Voilà, je vis au sein de l'Inconscient : il aura soin de moi [1] ».

Il restera encore deux années, menant cette même vie, suivant ces « banaux engrenages », ne cessant d'aspirer à rentrer à Paris, quelque peu découragé de voir qu'il ne parvient pas même, au milieu de ce luxe, à mettre un peu d'argent de côté, sentant toujours aussi vive en lui cette nostalgie de Paris qui, à six mois de distance, lui fait écrire :

« Je recommence mon manège : fermer les yeux, pour revoir les endroits de Paris, les magasins du Panthéon, la station d'omnibus à l'Odéon, etc. Je vais me mettre à faire de sérieuses économies pour pouvoir, toutes dettes payées, aller à Paris, sans fugue économique à Tarbes (juin 1884).

« Ici, j'ai dans les yeux en ce moment les *Linden*, dans un joli brin de soleil d'hiver. Je songe à la place

1. Lettre à Ch. Henry, île de Mainau, juillet 1884.

Berlin dimanche

Cher monsieur
Vannier

M. Dahn insistant pour un
ex-libris quelconque, -
Je vous envoie puisqu'il faut
en passer par là votre
initiales gothiques sur enseigne
terminé en gousses de pavot
(pavot ne fait pas allusion
à vos livres en général mais
simplement au mien -)

A la hâte poignée
de main empressée Mlle Laforgue

de Médicis par ce temps-là et je me sens rudement exilé[1] (janvier 1885). »

Pourtant il reste, il remplit avec la même régularité ses obligations à la cour ; la vie lui est rendue supportable par son cher ami Théo Ysaÿe qu'il ne cesse de voir quotidiennement quand il est à Berlin, par M. Dumont, le dentiste belge de l'impératrice, homme charmant et amateur d'art moderne, et par un ami de celui-ci, le peintre croate Skarbina qui, cette année 1885, peint une grande toile « Unter den Linden », scène de promeneurs sous les tilleuls où il place Laforgue coiffé de son habituel chapeau de haute forme[2]. C'est cette année-là qu'à Berlin il rencontre Teodor de Wyzewa, avec qui il devait se lier intimement par la suite. Wyzewa et Edouard Dujardin rédigeaient alors la *Revue wagnérienne* et partirent pour l'Allemagne à cette époque. Ils rencontrèrent à Berlin leur correspondant hollandais, un personnage singulier et fort répandu à qui Wyzewa demanda s'il connaissait le lecteur de l'impératrice, dont les *Complaintes* avaient attiré l'attention des deux voyageurs. Le Hollandais le connaissait et fut le chercher. Ils se donnèrent rendez-vous après dîner au café Bauer. La conversation dura jusqu'au petit jour. Quelques heures plus tard, ils se retrouvèrent au musée de Berlin. A midi, les voyageurs repartirent pour Paris. On comprend combien cette journée dut marquer dans la vie monotone de Laforgue.

Avec ces quelques amis et les relations auxquelles nous avons déjà fait allusion, ce qui surtout rend à

1. Lettres à Ch. Henry, de Coblentz et de Berlin.

2. Une aquarelle qui représente Laforgue et qui avait servi d'étude pour ce tableau avait été donnée par Laforgue à Teodor de Wyzewa, chez qui j'ai pu la voir.

Laforgue la vie supportable, c'est le travail acharné auquel il se livre; malgré son ennui, ses nostalgies de Paris, son désir ardent de se mêler à la vie littéraire, il sent bien qu'il jouit à Berlin d'une tranquillité relative et d'un calme qui seuls lui permettront d'achever quelques-uns des livres qu'il a en tête. Pendant près de trois ans et demi de séjour en Allemagne, de novembre 1881 à mars 1885, il n'a publié, en tout et pour tout, que quatre articles à la *Gazette des Beaux-Arts*, mais désormais, à ce point de vue du moins, sa vie change : en mars 1885, il publie plusieurs des *Complaintes* dans cinq numéros successifs du journal hebdomadaire *Lutèce*, et le recueil complet paraît chez Vanier en juillet; il achève de revoir les poèmes de *l'Imitation de Notre-Dame la Lune*, qui paraîtront l'année suivante ; il travaille à un volume de nouvelles qui ne sont autres que les *Moralités légendaires*. La période d'incubation de ce jeune génie a pris fin : poèmes, nouvelles, impressions, articles critiques, presque tout ce qui nous reste de lui va être ou écrit, ou récrit, et publié pendant les dix-huit mois qui lui restent à vivre.

Au début de l'année 1886, il profite des vacances qu'on lui octroie à l'occasion du premier janvier pour aller passer sept ou huit jours à Copenhague et y voir des tableaux, mais plus probablement encore pour y chercher l'atmosphère de cet *Hamlet ou les Suites de la piété filiale* qui ouvre l'admirable et charmant recueil des *Moralités légendaires*. Il y va remettre ses pas dans les pas légendaires du prince de Danemark, il lui prête sa propre apparence [1] et, confondant ce

1. Le portrait le plus exact de Laforgue est celui, en effet, qu'il prête à Hamlet (cf. *Moralités légendaires*, éd. du *Mercure de France*, p. 41).

héros et lui-même, c'est à Elseneur qu'il écrit le poème « Avertissement », qui sert de préface au recueil des *Fleurs de bonne volonté*.

La vie à Berlin lui est devenue plus lourde. A son retour, en décembre 1885, il n'y a plus retrouvé, en effet, Théo Ysaÿe que ses études musicales ont maintenant appelé en Belgique et en France. Le mois précédent, de Coblentz, il écrivait à Théo Ysaÿe :

« Mon cher Théo,

« C'est là que je voudrais vivre (air connu). Ma fenêtre m'offre toujours, dans le même cadre, le même panorama... Le Rhin flasque qu'agitent parfois de pesantes vapeurs, ou que caressent des flots tout unis, — et dans le lointain la chaîne des chaudes collines aux délicieuses petites villas. Une note charmante : l'aboi clair des chiens qui me vient de l'autre rive, clair comme une aquarelle (ne considère pas cela comme de la littérature, mais comme une impression réelle).

« ...Ah ! comme je m'ennuie ! Je n'ai plus d'appétit... Et je comprends que l'on ait écrit d'émouvants sonnets à l'insaisissable aimée qui s'appelle la liberté !

« Ga, ga, ga ! Le sifflet des interminables trains de marchandises qui filent le long du Rhin me transperce de mélancolie de la tête aux pieds. Ga, ga, ga !... Ah ! quand je pense à ce bon soir où nous nous achetâmes *les Maîtres Chanteurs* et dans quel décor de la Vie et du Temps cela se passait ! J'aurais plaisir à faire du vacarme ici dans le château et à accuser le monde de ne pas comprendre mon sacré cœur, mon divin cœur.

« A quoi bon ! je veux travailler et faire quelque chose de plus supportable que mon recueil de nou-

velles. Ce sera de l'art. Mais, d'autre part, je sais qu'en quatre ans je pourrais faire mon bonheur si je voulais écrire des romans à la Maupassant. *Bel Ami* est d'un maître, mais ce n'est pas de l'art pur. Ce désir de créer de l'art pur ne serait-il pas une louable et fâcheuse maladie des vingt-cinq ans ? Et tout n'est-il pas égal devant la face de la Mort ?

« Mon cher Théo, j'ai traversé la Belgique, j'ai vu d'innombrables montagnes de poussière de charbon, avec des brouettes les quatre fers en l'air abandonnées à leur sommet. Et les servantes aussi puériles que de petits gamins mal dégrossis ! Et ces villes sous leurs toits noirs !... Et je pensais que tu étais à Paris dans le bonheur !

« Travaille ferme, aime-moi, écris-moi et garde pour Paris un amour infini[1]. »

Il se sent plus seul que jamais, il a plus besoin que jamais d'amitié, de tendresse, de quelqu'un à qui montrer un peu de son cœur ; les circonstances lui deviennent propices, il hésite, toute sa timidité le reprend ; le printemps, l'été s'écoulent sans qu'il réussisse à voir clair dans ses sentiments. Il s'ennuie désespérément en Allemagne et songe à la quitter à jamais, comme on voit dans ce fragment d'une lettre inédite écrite à son frère Emile en juillet 1886 :

« Je ne t'ai pas encore dit que, cette fois-ci à Paris, je m'y installe et n'en sors que pour revenir ici. Je commence déjà à y envoyer mes affaires. Je logerai rue Laugier, 4. J'y publierai au plus tôt un livre,

---

1. Lettre publiée en allemand dans *Sagenhafte Sinnspiele*, traduction des *Moralités légendaires* faite par M. Paul Wiegler et publiée en 1905. Je dois à M. François Ruchon, de Genève, la communication et la traduction de cette lettre, dont on n'a pu jusqu'à présent retrouver le texte original.

Berlin dans la rue, ce que je n'aurais jamais pu faire en acceptant une pension d'ici. Il est inutile que je reste ici plus longtemps. J'y ai exploité tout ce que j'avais à y exploiter : maintenant, j'y perds mon temps. J'y fais plus de dettes que d'économies. Je perds en restant et n'ai nul intérêt à ne m'en aller qu'après décès, si proche que ce décès puisse être.

« Je suis en ce moment comme toujours sans le sou, ou du moins réduit au strict nécessaire. Mais tout compte fait j'arriverai à Paris avec 2 000 francs. De quoi vivre dix mois modestement, en attendant de trouver quelque chose, ce qui ne sera pas absolument facile. Je puis croire en tout cas que le livre sur Berlin me rapportera quelque chose.

« Mais tout plutôt qu'un second hiver à Berlin. J'y perds mon temps sans intérêt, et j'ai par lassitude, failli m'y marier. Ce que je n'ai pas encore le droit de faire. »

Fut-ce entraînement d'un sentiment ou, ce sentiment, se l'exagéra-t-il à lui-même dans sa lassitude de Berlin et son désir croissant de se retrouver à demeure à Paris ? Il est malaisé de s'en rendre compte : en tout cas, il se prononce, et survient cet événement qui nous a valu cette exquise lettre du 8 septembre 1886 à sa sœur, une des plus touchantes et des plus simplement humaines qui aient jamais été écrites [1]. Au début de janvier 1886, le désir d'approfondir sa connaissance de l'anglais lui avait fait prendre des leçons avec une jeune Anglaise, miss Leah Lee, qui est à Berlin depuis deux ans, vivant des plus modestement de quelques subsides de sa famille et du produit de ses leçons. Elle a une figure de bébé

1. Cf. *Mélanges posthumes*, p. 317.

avec un sourire malicieux et de grands yeux couleur goudron toujours étonnés, des cheveux châtains à reflets roux, elle est très maigre, très anglaise, elle répond tout à fait à l'esthétique de Laforgue. Après bien des hésitations, le 6 septembre 1886, il déclare ses sentiments et lui propose de l'épouser, proposition qui est aussitôt agréée. Il n'est plus dès lors question pour lui de rester en Allemagne : le futur couple est plus riche de jeunesse et d'espoirs que de certitudes et d'argent, mais Laforgue a trouvé enfin une raison décisive de quitter la cour et Berlin[1]. Il se démet de sa charge. Le 9 septembre 1886 au soir, il part ; il ne reverra plus l'Allemagne.

De Berlin, où miss Leah Lee était retenue quelques semaines encore par le souci de ses dernières leçons, il se rendit en Belgique, à Arlon, pour y assister au mariage d'Eugène Ysaÿe. En revenant d'Arlon pour rejoindre à Verviers miss Lee, le 1er octobre, il écrivait à Théo Ysaÿe une lettre à la fois exaltée et sceptique qui ouvre des horizons sur ses sentiments. En voici un fragment ; mais la lettre originale n'a pu être retrouvée ; nous opérons sur une version allemande et l'on n'aura ici que la traduction d'une traduction :

« O mon cher, je n'ai jamais vécu ni pensé qu'on pût vivre une semaine pareille à celle que je viens de passer à Arlon dans l'atmosphère créée par le mariage d'Eugène. A m'éloigner d'Arlon et à respirer

1. « Je t'ai annoncé que je quittais l'impératrice. De toutes façons, il le fallait. Ou bien miss Leah Lee me disait non et je ne pouvais plus rester ici, — ou bien elle me disait oui et alors il fallait de même rentrer à Paris et conquérir vite ma place pour nous marier au plus tôt. Or je ne puis la laisser à Berlin. Elle tousse un peu et ne doit pas passer un autre hiver ici. » (*Mélanges posthumes*. Lettre à sa sœur, p. 321.)

l'air d'Europe, je me sentais dépaysé comme au sortir d'une maison enchantée, presque d'une maison de fous.

« Ah ! je suis plus que jamais l'esclave du sort !... C'est effrayant et divin !... Je me disais : A quoi tient notre sort ? à d'émouvantes ou d'effrayantes conjonctures : un sourire fortuit dans un village, — et nous voilà shakespeariens, notre destinée se fixe... Mais vient le crépuscule, et ce fut une heure d'attente dans une petite station ; je déambulais de-ci de-là, je regardais les profondeurs du ciel à profusion constellé, je regardais une lampe briller à la fenêtre d'une cossue maison bourgeoise (une lampe avec un abat-jour rose). Alors je pensai : Les Corinnes, les Ophélies, etc., tout cela dans notre vie est mensonge ; au fond il n'y a pour nous que les petites Adriennes au bon cœur, au sourire éphémère et juvénile, à la peau merveilleuse, que le hasard (et tout n'est-il pas hasard ?) a conduites sur notre chemin. Oui, tout est hasard... C'est pourquoi il convient de s'attacher à la première que nous présente le hasard, et nous l'aimerons seule, car c'est la première, et nous ne rêverons à aucune autre. La vieille formule du penseur : « Aimes-tu deux femmes, n'en choisis aucune, car tu regretterais toujours l'autre... » Ivresse d'avoir obéi à l'Inconscient, à la volonté du Destin...

« Voici que je me suis doucement assoupi.

« Je vais confier ces lignes à la poste (elles sont pleines de littérature, mais n'est-ce pas ce que l'humanité a de plus vrai, de moins décevant ?) et, à cet effet, les porter à la gare.

« Je la verrai dans une demi-heure. Cette minute me fait palpiter le cœur. Dans quarante ans, je penserai combien lointaine est cette minute. »

Elle eut à régler des questions d'intérêt avec les siens et partit pour Londres au début d'octobre, tandis que Laforgue profitait de l'hospitalité de Gustave Kahn pendant les premiers temps de son séjour à Paris[1], renouait des relations[2], se mettait en quête d'un appartement.

Tout occupé qu'il pût être par ses sentiments et la perspective de son bonheur à deux. Laforgue était assez avisé pour prévoir les difficultés de la vie nouvelle qu'il lui faudrait mener à Paris. Il n'y était pas absolument inconnu, ses deux petits volumes de vers, *les Complaintes* et *l'Imitation de Notre-Dame la Lune* avaient attiré l'attention sur lui[3]; au cours de l'été la *Vogue* avait publié coup sur coup *le Concile féerique*, des traductions de poèmes de Walt Whitman, plusieurs des *Moralités légendaires*, qui avaient révélé à un groupe de jeunes écrivains un esprit profondément original et un artiste de race; ce sentiment toutefois ne dépassait pas encore un très petit cénacle qui ne disposait ni d'influence ni de grandes ressources. Laforgue s'en rendait compte avant même d'arriver à Paris, puisque, d'Arlon, il écrivait, dans une lettre à M. F. F. :

« Je songe aux tuiles qui vont bien pouvoir tomber sur ma tête à Paris[4]. »

Il trouva peu d'appui tout d'abord auprès de

---

1. 4, rue Laugier.

2. Dès sa rentrée, Laforgue se mit à la recherche de Teodor de Wyzewa qu'il joignit un soir au café de la Nouvelle Athènes au moment où se fondait la *Revue Indépendante* (nouvelle série), qui commença à paraître en novembre 1886.

3. Et même aussi une attention malveillante, témoin la lettre d'Edm. Haraucourt (*Lutèce*, 15 mars 1885).

4. Lettre du 21 septembre 1886.

Charles Ephrussi qui se montra fort irrité que Laforgue eût pris le parti de quitter l'impératrice sans le consulter; mais de plus déplorables raisons l'apaisèrent bientôt. La santé de Laforgue, qui avait toujours été bonne pendant les cinq années qu'il avait demeuré en Allemagne[1], commença à s'altérer dès les premiers temps qu'il fut à Paris : un rhume négligé au début de l'hiver s'aggrava subitement au cours du voyage qu'il fit à Londres pour s'y marier, le 31 décembre. Une traversée assez rude par un froid des plus vifs, à l'aller comme au retour, la rentrée dans un petit appartement glacial[2], aménagé en hâte depuis Noël avec l'aide de son frère Emile et de Théo Ysaÿe, accrurent désespérément un mal qui, pris à temps, eût été bénin.

Les mois de bonheur dont cet être exquis avait si tendrement caressé l'espérance et qui lui étaient si bien dus ne furent rien de moins qu'une douloureuse agonie. Entre deux accès de fièvre ou deux somnolences causées par l'opium qu'on lui donnait pour le soulager, il s'usa en courses chez les éditeurs. Il trouva encore la force de revoir toutes les *Moralités légendaires*, d'écrire ou de remanier des poèmes, de rédiger tout ce volume sur Berlin.

Des amis, auxquels tous ceux qui aiment Laforgue

---

1. On s'est un peu trop complu à dépeindre Laforgue sous l'aspect d'un phtisique-né. « Pendant tout le temps de son séjour à Berlin, il eut une excellente santé, c'est ce voyage à Londres qui l'a tué », m'a dit Théophile Ysaÿe; et Teodor de Wyzewa : « C'était un maigre par accident, il était né pour être gras, le visage était rond, la voix douce et charmante. C'est au retour de son voyage à Londres qu'il contracta cette pleurésie qui devait l'emporter. » (Notes de conversations des 7 avril 1916 et 25 juin 1917; cf. aussi G. Kahn, *op. cit.*, p. 62.)

2. 8, rue de Commaille.

gardent une ardente reconnaissance, et en tête desquels il faudra toujours citer Teodor de Wyzewa et M. Paul Bourget, s'employèrent à soulager les derniers mois du jeune écrivain, et essayèrent l'impossible pour le sauver. Teodor de Wyzewa le chargea, au début de l'année, d'une chronique mensuelle pour la *Revue Indépendante* (la dernière parut quinze jours avant sa mort), et, de concert avec un ami, imagina le pieux subterfuge d'une prétendue collaboration à une revue russe pour remettre de petites sommes au jeune ménage. M. Paul Bourget mit à sa disposition le secours du docteur Robin et s'adressa à ses relations pour lui trouver une place, soit en Algérie, soit en Egypte où il pourrait passer l'hiver suivant. Tout, hélas! fut vain. Laforgue s'éteignait à Paris le samedi 20 août 1887, quatre jours après le vingt-septième anniversaire de sa naissance. Le surlendemain, une douzaine de personnes accompagnèrent au cimetière de Bagneux les restes de celui qui avait été l'une des incarnations les plus originales et les plus séduisantes de l'intelligence française[1].

Rentré de Pologne et de Russie où il accomplissait un voyage quand cet événement survint, frappé dans une affection qui occupait en lui le cœur aussi bien

---

1. Cf. la description saisissante de cet enterrement qu'a donnée M. Gustave Kahn (*Symbolistes et Décadents*, p. 63). — « Aux obsèques, outre deux ou trois femmes, neuf personnes, sans plus, l'accompagnèrent. Pour les biographes futurs, c'étaient MM. Georges Seurat, Jean Moréas, Gustave Kahn, Paul Adam, Paul Bourget, Émile Laforgue, Theo Ysaÿe et deux inconnus », dit dans l'*Art Moderne* du 9 octobre 1887 M. Félix Fénéon. Pour Théo Ysaÿe, cette pénible circonstance se trouva associée à un événement musical, ainsi qu'il me l'a rapporté : « J'étais à Paris pour les obsèques, j'allai chez César Franck, qui venait d'écrire *Prélude, Aria et Final* ou tout au moins les deux premiers mouvements qu'il me fit entendre et je ne puis plus séparer cet *aria* du souvenir de la mort de Laforgue. »

que la pensée, Teodor de Wyzewa écrivait peu après, dans la *Revue Indépendante*, ces mots mélancoliques :

« Jules Laforgue est mort aux derniers jours du mois passé. Pour maints de nous et pour tous ceux que tient encore le souci d'arts nouveaux, cette mort devra être un infini dommage, car je crois bien que, seul, entre les hommes nés depuis 1850, Jules Laforgue avait une âme parfaitement simple avec quelque génie.

« En octobre seront publiées les *Moralités légendaires*, un recueil de stupéfiantes histoires, ensemble ironiques, attendries et subtiles, et sous le charme d'une écriture triomphalement ingénue, je tenterai alors de marquer les vertus essentielles de ce merveilleux esprit qu'ont effacé si tôt les hasards mauvais. L'honneur que, — parmi la très honorable indifférence publique, — quelques rares artistes décernent à Stendhal, à Baudelaire, à Rimbaud, ira un jour à mon ami, et je crains bien que ne s'y adjoigne la gloire supplémentaire d'avoir été le dernier artiste[1]. »

D'autres ont dit, et d'autres rediront encore, les vertus de l'œuvre qu'il nous a laissée et dont notre génération a reçu si profondément l'impression. J'ajouterai seulement que, si vifs et si constants qu'aient été en Laforgue son sentiment d'exil et son ennui pendant les cinq années qu'il demeura en Allemagne, il est permis peut-être de croire que nous n'aurions pas eu toute l'œuvre qui nous est parvenue s'il fût, en 1881, demeuré à Paris. En proie à des difficultés matérielles qu'il était peu armé pour combattre, placé dans un milieu où ses inclinations critiques eussent trouvé plus aisément leur emploi que

1. *Revue Indépendante*, octobre 1887.

son génie poétique, peut-être aurions-nous de sa plume des essais esthétiques plus nombreux et une part moindre de ce qui constituera toujours le meilleur, le plus original et le plus touchant de son œuvre : ses poèmes et ses proses. Dans les conditions d'une vie précaire à Paris, il n'eût pas connu les loisirs ennuyés, mais les loisirs certains, de sa vie « impériale » pendant lesquels, retiré le soir dans son cabinet de travail du palais des Princesses, il s'évadait loin de Berlin, de la cour et de la ville, en murmurant la tendre ironie de ses *Complaintes*, et en communiquant aux gestes de fantoches éternels et légendaires une moralité perspicace, railleuse et doucement humaine.

5.

DANS l' « Avertissement », placé en tête du volume (les *Moralités légendaires*) par lequel débuta, en octobre 1902, l'édition des « Œuvres complètes de Jules Laforgue », on peut lire ceci :

« Les papiers posthumes de Laforgue se composaient : 1° d'un volume entier de notes sur l'Allemagne, prêt à être édité, mais que Laforgue avait décidé de ne point faire paraître. Certains morceaux, signés Jean Vien, parurent au *Figaro*. Le livre concentrant les observations de Laforgue durant son séjour en Allemagne comme lecteur de l'impératrice Augusta, pendant quatre ans, est plein de réflexions exquises : c'est avec regret que nous avons respecté la volonté de son auteur. »

Dans une étude qui avait été écrite sur Jules Laforgue et son œuvre par M. Camille Mauclair en vue de servir de préface à l'édition dite des Œuvres complètes (au Mercure de France), et qui fut publiée en 1905 dans le *Prisme* et peu après dans les *Arts bibliographiques*, on peut lire également :

« C'est pour obéir au désir qu'il en formula lui-même, que l'édition ne comporte pas un petit volume de notes sur l'Allemagne... Une partie de ce volume avait paru au *Figaro*, et Laforgue décida de le laisser inédit. »

Comme beaucoup d'autres, j'avais, dès le premier moment de leur publication, lu ces passages avec intérêt et regret, acceptant pleinement cette affirmation, sans cesser pourtant de désirer connaître plus précisément les circonstances inconnues qui avaient décidé Laforgue à ne point publier un ouvrage *prêt*

à être édité, et cependant à en conserver le manuscrit jusqu'aux derniers temps de sa vie, sans se résoudre à le détruire.

On pouvait être porté à croire qu'il s'agissait là d'un ouvrage composé par Laforgue pendant les premiers temps de son séjour en Allemagne, comme on peut être tenté d'en écrire un lorsque l'on est vivement saisi par la nouveauté d'un pays ou la singularité de ses mœurs, et dont on se détache ensuite, lorsque les premières impressions se sont altérées, modifiées ou plus simplement émoussées. Par divers fragments ou lettres qu'avait publiés précédemment la *Revue Blanche*[1], il était visible que Laforgue n'avait point trouvé en Allemagne l'intérêt qu'il eût souhaité d'y pouvoir prendre, et qu'avec la prolongation de son séjour, sa curiosité pour ce pays n'avait même été qu'en s'amoindrissant.

Lorsque parurent, au début de 1903, dans l'*Occident*, les *Lettres à sa sœur*[2], je ne fus pas médiocrement intéressé de trouver dans l'une des dernières lettres, l'une des plus touchantes, celle-là même où il annonce avec une si exquise fraîcheur de cœur ses fiançailles, cette première allusion faite par Laforgue lui-même à son ouvrage sur Berlin[3] :

« Je pars demain soir pour la Belgique, je vais chez les Ysaye, comme je te l'ai dit, et, ce que je ne puis plus faire ici, je vais travailler à mon livre sur

---

1. Particulièrement dans les numéros des 1er septembre, 15 septembre et 1er octobre 1896.

2. Ces lettres ont été incorporées au tome III des *Œuvres complètes* (*Merc. de France*, éd.); cf. p. 321 pour le passage cité ci-après.

3. Il avait dû prendre des notes depuis longtemps, puisqu'un an après son arrivée à Berlin, fin 1882, il écrivait à Charles Henry : « J'essaierai aussi des croquis berlinois pour la *Vie Moderne*. »

Berlin dont l'*Illustration* m'a déjà demandé des chapitres. (Si ce livre est bien lancé, quel rêve! nous nous marierons tout de suite, et nous irons vous voir, serait-ce en plein mois de janvier, pourvu que je ne meure pas de bonheur!) »

Cette lettre ne portait comme indication que *Berlin, mercredi,* mais le contexte permettant de la dater précisément du 8 septembre 1886, il s'ensuivait que cet ouvrage avait été rédigé, non pas pendant les premiers temps du séjour de Laforgue en Allemagne, ni même pendant les derniers, mais bien pendant les quelques mois qui s'écoulèrent entre son départ définitif de Berlin (10 septembre 1886) et sa mort (20 août 1887[1]).

En dépit du dire de Laforgue, c'est en vain qu'on parcourt les années 1886 et 1887 de l'*Illustration,* on n'y trouve pas trace du moindre chapitre, mais conformément à l' Avertissement cité plus haut, on peut voir trois longs articles, signés Jean Vien, dans le supplément littéraire du *Figaro,* sous les titres : *Bal de gala à la Cour de Prusse, Bal de l'Opéra à Berlin, l'Empereur d'Allemagne,* aux dates respectives des 29 janvier, 12 février et 12 mars 1887. Il n'y avait pas à douter que ces articles fussent bien, comme le disait cet « Avertissement », des chapitres de l'ouvrage sur Berlin, chapitres que Laforgue avait d'abord destinés à l'*Illustration* et qui avaient, en fin de compte, trouvé asile ailleurs[2].

---

1. Depuis lors, M. F. F. me communiqua une lettre à lui adressée par Laforgue et datée « Arlon, 21 septembre 1886 » où on lit : « Je fais des besognes concernant Berlin », et Mme Labat, la lettre de juillet 1886 à Emile Laforgue publiée plus haut et où il dit : « J'y publierai au plus tôt un livre, *Berlin dans la rue.* »

2. Il ne serait pas impossible que la suggestion relative à l'*Illustration*

L'époque du revirement des intentions de Laforgue à l'égard de son propre livre se trouvait donc circonscrite entre le 12 mars, date de la publication du dernier article du *Figaro* et le 20 août 1887. Le *Figaro* n'ayant publié que ces trois seuls chapitres, et point le chapitre sur l'impératrice, alors que son numéro du *vendredi 11 mars* annonçait, à paraître dans son supplément littéraire, *Jean Vien*, — *l'Empereur et l'Impératrice d'Allemagne, portraits intimes*, on pouvait naturellement penser qu'une raison particulière, quelque scrupule nouveau, quelque délicatesse aiguisée avait pu convaincre Laforgue d'abandonner, vers mars 1887, toute idée de publier son ouvrage, et lui en avait fait suspendre à la même époque la publication dans le *Figaro*.

Assez longtemps plus tard, j'entrai en relations avec M. Félix Fénéon, qui me communiqua divers documents considérables. Parmi ceux-ci se trouvaient les copies de onze lettres adressées à Charles Ephrussi, qui ne figurent pas dans le volume des *Mélanges posthumes*. Six de ces lettres appartenaient à la période mars-juillet 1887 et j'y relevai les passages suivants :

« N'ayant rien pu faire, paralysé encore par la fièvre, avec d'autre part un éditeur qui me traîne en longueur et mon grand article du *Figaro* qui a dû être renvoyé à samedi prochain, je me trouve stupidement pris au dépourvu devant le 15 avril (terme, etc...) et sans issue. »

(Lettre du *9 avril 1887*).

---

fût venue de M. Paul Bourget, qui ne cesse de porter à Laforgue le plus dévoué des intérêts et qui venait de publier dans l'*Illustration*, au début de cette année 1886, une longue nouvelle : *Steeple-chase*.

« Je voulais venir ce matin; hélas, pas le courage de sortir, j'aurais tenu à m'excuser des conséquences du retard dans la publication de mon article du *Figaro*. Mais ce n'est qu'un retard. »

(Lettre du 2 *mai 1887*).

« J'attends toujours et je vous fais attendre avec mon article du *Figaro*. Marcade interpellé depuis des semaines m'a répondu : « Attendez donc. Nous ne pouvons pas publier tous nos articles à sensation coup sur coup. »

« Quant à mon livre sur Berlin, j'ai un éditeur, on me l'a trouvé, je ne l'ai jamais vu. La chose est conclue, seulement mon manuscrit est assez loin d'être prêt à être remis. »

(Lettre datée *juin 1887*).

Ces passages venaient détruire l'hypothèse d'une décision prise au mois de mars par Laforgue contre son livre. Bien au contraire, il s'y révélait que le *Figaro* détenait contre le gré de son auteur un quatrième chapitre de l'ouvrage et que l'idée de la publication de ces impressions en un volume était en voie de réalisation.

Le *Figaro* retint, en effet, si longuement ce quatrième article qu'on ne peut le trouver, dans son supplément littéraire, qu'à la date du *17 septembre 1887* : c'est-à-dire qu'il ne parut qu'*un mois, ou presque, après la mort de Laforgue*.

Enfin, dans la dernière de ces lettres à Ch. Ephrussi, on pouvait lire cette phrase :

« J'attends toujours un mot de mon éditeur : mon livre sur Berlin est au complet depuis trois semaines chez lui. »

Cette lettre porte comme date *22 juillet 1887*. Ce devait donc être entre le 22 juillet et le 20 août, date de sa mort, que Jules Laforgue avait « décidé de ne point faire paraître » son volume sur Berlin. Si les motifs de cette décision ne s'en trouvaient pas éclaircis, il me parut néanmoins que les recherches pouvaient se trouver facilitées, n'ayant à s'exercer désormais que sur une période restreinte et déterminée.

Par ailleurs, les deux dernières « Lettres à sa sœur » (*juillet 1887* et *2 août 1887*), nous révélaient déjà dans quel état misérable se trouvait Laforgue durant ce dernier mois de sa vie, incapable de sortir et retenu presque constamment au lit par la fièvre et les dernières souffrances de la phtisie qui le consumait avec une effrayante et irrésistible rapidité. Quelle influence s'était donc exercée sur lui pour le faire renoncer à publier son livre? Etait-ce lassitude extrême de malade, abandon complet, désintéressement à l'égard de l'avenir posthume de ses œuvres? Les dernières lettres de Laforgue nous découvrent que — semblable en cela à la plupart des victimes de cette abominable et magnifiante maladie — il n'avait pas conscience de son état véritable, qu'il caressait des projets nombreux, entrevoyait son départ prochain pour l'Algérie, son imminente convalescence.

On ne savait pas, en outre, qu'il eût pris de dispositions de ce genre à l'égard soit des *Moralités légendaires* qu'il venait à peine de terminer, soit de ses poèmes inédits et inachevés.

Avait-il en cela prêté l'oreille aux conseils d'un ami? Nous savons, par d'autres témoignages, que Laforgue n'écoutait que son sentiment pour publier; et d'ailleurs, il s'agissait d'un ouvrage qui ne devait pas même porter son nom.

Pour tout dire, j'eus, de ce jour-là, le sentiment confus mais persistant que la bonne foi de l'éditeur des *Œuvres complètes* avait été surprise.

C'est une circonstance très fortuite qui me conduisit sur la voie souhaitée. Un éditeur qui, au début de 1916, venait de me publier un ouvrage et qui s'aidait des précieux conseils de Teodor de Wyzewa me fit dire que celui-ci avait exprimé le désir de me voir lui rendre visite.

Aucun d'entre nous n'ignorait le nom de Teodor de Wyzewa et quelques-uns de ses travaux. Si nous savions un peu confusément peut-être qu'il avait joué un rôle de directeur de conscience artistique aux temps de la *Revue wagnérienne*, et de la *Revue indépendante* de 1887, nous n'étions pas sans avoir lu la plupart de ses articles plus récemment publiés dans le *Temps* et dans la *Revue des Deux Mondes* où il dépensait sans compter les inépuisables ressources d'une intelligence à la fois avide et mesurée. La connaissance nombreuse qu'il avait des langues étrangères l'avait mis à même d'envisager les aspects divers de la culture européenne moderne avec une amplitude de vues presque unique en France. Mais malgré tous les titres que lui donnait à notre respect et à notre affection la dignité d'une retraite toujours accueillante aux idées et aux œuvres, et cette émouvante humilité d'une haute pensée qui se courbait devant les exigences du cœur et de la foi, faut-il dire que, peut-être, ce qui touchait le plus certains d'entre nous en entendant le nom de Teodor de Wyzewa, c'est qu'il était celui à qui Jules Laforgue avait, par affection, par dilection d'esprit et de cœur, dédié ce livre unique, ces *Moralités légendaires*, dont la lecture, si souvent reprise, ne nous rassasiait pas.

Ceux d'entre nous qui aiment Laforgue et qui ont été — plus ou moins — le jeune homme du charmant poème de Francis de Miomandre qui débute par :

> C'était un jeune homme comme tous les autres,
> mais il avait beaucoup lu Laforgue,
> et il en reste toujours quelque chose...

comprendront dans quel sentiment, vers la fin de mars 1916, je montai au troisième étage du 12 de la rue du Pré-aux-Clercs, où M. de Wyzewa, affligé par la guerre qui l'atteignait dans sa double nationalité en même temps que dans son sentiment européen des choses et des gens, affaibli par la maladie qui allait l'emporter l'année suivante, menait une existence de reclus laborieux et solitaire parmi d'innombrables travaux, des souvenirs, des livres, ces beaux dessins qu'il avait réunis avec une connaissance aiguë au cours de ses voyages, et parmi de nobles pensées mélancoliques et résignées.

Lors de cette première visite, j'eus quelque peine à mettre l'entretien sur Laforgue, M. de Wyzewa montra tout d'abord à m'en parler une sorte d'hésitation, comme s'il tenait justement à éprouver la nature de mon affection, et par une appréhension dont le caractère m'apparut clairement la fois suivante. Elle venait d'un sentiment déposé au plus profond de son cœur et qui se montra de la façon la plus touchante, lorsqu'à ma seconde visite, qui fut presque tout entière consacrée à parler de Laforgue, je le vis tout à coup suspendre son récit, — tandis que des larmes coulaient simplement sur ses joues blêmies — puis reprendre peu après comme pour expliquer son trouble : « Je n'ai jamais rencontré

quelqu'un de plus charmant, c'était la douceur évangélique ! »

A plusieurs reprises, moins souvent que je l'eusse souhaité, — mais des obligations militaires me laissaient comme à tout le monde fort peu de loisir,—j'allai alors chez M. de Wyzewa. Un soir (j'en ai consigné la date, le 7 avril 1916), je le priai, devant l'importance et la nouveauté de certains faits, de me permettre de prendre des notes tandis qu'il parlait : il y accéda avec la plus aimable bienveillance. On retrouvera ici toutes ces notes disposées selon leur objet particulier.

Au cours de cet entretien, où ma part se borna à quelques questions, l'un des premiers propos de M. de Wyzewa fut pour regretter d'avoir été tenu entièrement à l'écart de l'édition des *Œuvres complètes*, à tel point qu'on ne lui en avait pas, me dit-il, fait tenir même un exemplaire, comme à la personne à laquelle n'avaient cessé d'appartenir la plupart des papiers de Laforgue, sur le désir même exprimé par celui-ci. Cela me fut dit sans aucune amertume, mais avec une mélancolie dont je n'ai point oublié l'accent, et qui colorait tout son récit.

Devant la sympathie que M. de Wyzewa voulait bien me témoigner, je m'enhardis et lui demandai, peu après, s'il n'aurait pas conservé quelque lettre de Laforgue ou quoi que ce fût qui aurait intérêt à être publié. La fois suivante, je le trouvai dans un assez grand état de faiblesse et je voulais me retirer : « Non, me dit-il, vous m'avez demandé l'autre soir des lettres de Laforgue, aidez-moi plutôt à les retrouver : je vais voir si je puis vous contenter. » Et il me désigna un petit placard dans un couloir, une sorte de petit placard de cuisine, dans lequel, juché

sur une chaise, j'atteignis parmi des verres et des carafes en bon ordre, cinq ou six boîtes de papier à lettre que je lui remis. Elles portaient des initiales et il eut tôt fait d'ouvrir celle où figuraient les lettres L-M; quand il l'eut ouverte, je l'en vis tirer une liasse de lettres assez volumineuse, dont l'écriture reconnaissable était celle de Mallarmé, puis un petit paquet de lettres de Laforgue qu'il lut d'abord pour lui-même, et qu'il me tendit ensuite en disant : « Voyez si vous pouvez en utiliser quelque chose... Pauvre Laforgue ! »

C'étaient quatre lettres et une carte-postale, non datées, mais toutes écrites durant les dernières semaines de sa vie, et qu'accompagnait un petit billet de Mme Laforgue.

Si Paris n'eût pas été alors plongé, le soir, dans l'obscurité, je n'eusse pas attendu pour lire ces lettres d'être rentré chez moi. Dès la première page, je vis surgir une indication qui me parut s'appliquer au livre sur Berlin et corroborer la dernière lettre à Ch. Ephrussi :

Mercredi.

« Mon bien cher ami,

« J'ai été ce matin chez Quantin. De Malherbe m'a reçu on ne peut plus aimablement (je vous dois encore cela). Il me donnera une réponse lundi.

« Figurez-vous que je n'ai rien reçu de Dujardin, je n'y comprends rien. Il n'imagine pas les attentes, etc...

« Votre ami,
« Jules Laforgue. »

La seconde lettre était plus longue et plus explicite

encore, je n'en relève ici que les passages qui concernent le livre sur Berlin :

Vendredi [15 juillet 1887].

« Mon cher ami,

« Vraiment vous m'avez donné le droit de vous adresser de pareilles lettres. C'est sur votre recommandation que de Malherbe m'a dit à la remise de mon manuscrit : « Le livre ne paraîtra qu'en octobre, mais matériellement pour vous, ce sera comme s'il paraissait aujourd'hui. »

« Là-dessus, il m'a renvoyé à lundi ; le lundi, il était content, mais il fallait voir M. May et il m'a renvoyé à mercredi ; mercredi, je reçois une lettre me renvoyant à aujourd'hui (une lettre) et aujourd'hui, je n'ai rien reçu et aujourd'hui me tombe sur la tête tout ce qui vous tombe sur la tête un quinze de trimestre.

« Voici ce que je voulais vous dire. Il est impossible de désespérer de mon livre chez Quantin après la promesse de de Malherbe, j'aurai de l'argent de ce côté-là...

« ...Moi qui espérais toucher aujourd'hui chez de Malherbe deux éditions. »

La carte postale, non datée par Laforgue, mais qui porte très lisiblement le timbre de la poste 22 *juillet 1887* dit : « Rien de Malherbe », ce qui doit nécessairement nous faire placer à une date ultérieure cette autre lettre, la plus importante et décisive en ce qui touche la question du livre sur Berlin, lettre qui eût à elle seule réduit à néant mes incertitudes et confirmé mes soupçons, si même je n'eusse pris soin de les soumettre, dès le lendemain, à M. de Wyzewa. Voici la lettre :

« ...Reçu une lettre de de Malherbe au nom de M. May, lequel ne veut le livre que sous certaines conditions grotesques.

« La seconde partie lui paraît avoir été dite par de précédents ouvrages, ce qui est une erreur (il s'agit des mœurs berlinoises). Je n'ai, au contraire, donné que du nouveau, ayant séjourné placidement cinq ans à Berlin et non passé une quinzaine dans un hôtel.

« J'ai même *évité* ce qui est trop connu, comme les mœurs des étudiants si ressassées (mais il n'a pas lu cette partie).

« D'autre part, il voudrait que — cela supprimé — j'allonge le chapitre *Cour*, ce qui est impossible. Je sais tout et il n'y a pas d'avantage[1]. Il fallait voir la joie de Marcade — devant mon empereur et mon impératrice — qui m'avait demandé de l'inédit. Enfin, tout cela confectionné, il faudrait que je mette sur la couverture mon nom avec : *Ancien lecteur de l'impératrice Augusta*. J'irai reprendre mon manuscrit, comme vous pensez. »

Dans une dernière lettre datant des premiers jours du mois d'août, Laforgue disait encore :

« Vous ne me parlez pas de la solution de M. May. Cela ne vous a-t-il pas semblé risible ? »

Le lendemain soir, j'allai reporter à M. de Wyzewa les lettres qu'il m'avait confiées. « Je vois que vous aimez bien Laforgue, me dit-il, gardez ces lettres, si vous le voulez. Quant au volume sur Berlin, reprit-il lorsque je l'eus questionné sur ce point, c'est moi, en

---

1. Laforgue avait-il voulu écrire *davantage* ? l'écriture de cette lettre trahit en maint endroit une fatigue extrême : elle date vraisemblablement des tout derniers jours de juillet.

effet, qui avais entrepris et arrangé cette affaire avec Quantin-May qui éditait alors Villiers de l'Isle-Adam. Laforgue avait même reçu un acompte de 150 francs sur son volume; mais il se refusa absolument à le publier sous son nom, surtout avec la mention « ancien lecteur, etc... » par délicatesse à l'égard de l'impératrice dont il gardait un souvenir respectueux, et pour ne pas paraître vouloir faire argent de son ancienne fonction à la cour. Laforgue, loin d'avoir « décidé de ne point faire paraître » son livre, se vit simplement contraint de le reprendre, devant des exigences « risibles », comme il le dit dans cette dernière lettre qui me fut adressée à Cracovie, où je venais d'arriver vers le 5 ou 6 août 1887, c'est-à-dire quinze jours avant sa mort. Nul doute que s'il eût vécu, il se fût mis en quête d'un autre éditeur; il avait songé à Lévy. Quand je revins de voyage, Mme Laforgue me remit les papiers de son mari[1]; il s'y trouvait entre autres le manuscrit du volume sur Berlin, au sujet duquel elle ne me fit aucune remarque spéciale et que je transmis, avec d'autres fragments, en des mains plus propres que les miennes à les faire promptement éditer. »

Le témoignage de M. de Wyzewa levait mes derniers doutes : le retrait de ce manuscrit opéré sur la demande de Laforgue, quelques jours avant sa mort, avait donné à croire qu'il s'était résolu à ne pas le publier, alors qu'il ne s'y résignait qu'à cause de certaines conditions jugées par lui inadmissibles.

---

1. Au début de décembre 1887, comme en témoigne un billet de Mme Laforgue à Teodor de Wyzewa daté du 5 décembre 1887, et actuellement en ma possession.

Un mois environ après cet entretien, je reçus de M. de Wyzewa un message me priant de passer chez lui aussitôt que cela me serait possible; je m'y rendis dès le soir même : il me remit un paquet contenant, me dit-il, des manuscrits de Laforgue qu'il confiait à mes soins, ainsi qu'une lettre destinée à reconnaître cette remise et qui disait :

« Cher Monsieur Jean-Aubry,

« Je suis trop heureux de pouvoir mettre à votre disposition le petit paquet des manuscrits de Laforgue qui viennent de m'être restitués. Le souci de la chère mémoire de Laforgue est encore aujourd'hui le motif qui me porte à vous communiquer ces papiers. Peut-être réussirez-vous, tout au moins, à faire publier quelque part le seul morceau un peu complet, le manuscrit d'un livre sur Berlin, que Laforgue venait d'écrire et s'apprêtait à faire paraître au moment de sa mort.

« Au total, je vous laisse entièrement libre de disposer de la divulgation littéraire des manuscrits ci-joints, en vous priant seulement de me rendre ceux d'entre eux qu'il vous aura été impossible d'utiliser.

« Et veuillez, je vous prie, me croire toujours votre bien respectueux et dévoué serviteur,

« WYZEWA.

« Ce jeudi 18 mai 1916[1]. »

C'est donc pour répondre au désir même de Teodor

---

1. M. de Wyzewa a daté par erreur cette lettre de 1915, il faut lire 1916. Je n'ai connu M. de Wyzewa que cette année-là.

de Wyzewa, légataire littéraire de Jules Laforgue, que je publie aujourd'hui ce livre inédit.

Si l'on venait à me reprocher d'avoir conservé par devers moi, pendant plusieurs années, un tel manuscrit, je répondrais que quelques semaines précisément après sa remise par M. de Wyzewa, je fus chargé d'une mission à l'étranger, qui ne me laissa pas les moyens d'assurer la publication de cet ouvrage. La mort de Teodor de Wyzewa vint ensuite me priver d'une source inappréciable de renseignements propres à faciliter mon travail ; l'état même du manuscrit expliquera encore mon retard.

6.

LE manuscrit, tel qu'il me fut remis par M. de Wyzewa se compose de *86 feuillets* numérotés de 1 à 101 : le premier portant, sur la page de le titre, *Jean Vien — Berlin, la Cour et la Ville ;* le dernier contenant la *Table*, liste des vingt-quatre chapitres qui forment le volume.

Au dix-septième feuillet (chapitre de *la Cour*), Laforgue a mis une allonge qui se poursuit, d'une écriture un peu différente, sur deux feuillets numérotés 17 *bis* et 17 *ter*.

A cet endroit, la partie véritablement *manuscrite* s'interrompt et, pour les chapitres : *l'Empereur* (feuillets 18 à 23), *Bal de gala* (feuillets 28 à 33) et le *Bal de l'Opéra* (feuillets 34 à 37), le texte destiné à l'éditeur se trouve constitué par les coupures d'un exemplaire des numéros du *Figaro ;* Laforgue n'y a apporté que des corrections presque insignifiantes. Il a recopié le texte, de sa main, là où ce texte se trouvait au dos des bandes qu'il avait collées systématiquement et avec soin tout à fait à la partie gauche des feuillets.

Cette disposition permet d'affirmer que le *numérotage* (tout au moins) du manuscrit est postérieur au *12 mars 1887*, date à laquelle parut le troisième des articles du *Figaro*. Peut-être Laforgue avait-il écrit les autres chapitres antérieurement à cette date, sans les avoir numérotés : la chose est possible, car les chapitres n'empiètent pas d'un feuillet sur l'autre.

Dans son ensemble, le manuscrit ne présente que fort peu de ratures et est écrit d'une main ferme. Pour ma part, je pencherais à croire que l'on se trouve

devant la mise au net d'un premier brouillon détruit, mise au net exécutée par Laforgue vers mars-avril 1887, l'écriture des passages ajoutés à cette époque ne différant pas sensiblement de celle des autres feuillets.

A partir du feuillet 38 jusqu'à la fin, l'ouvrage est, de nouveau, entièrement de la main de Laforgue.

Le manuscrit, comme il est aisé de s'en rendre compte à la fois par le numérotage des feuillets et par la table des matières, comporte *trois lacunes :*

1° Les feuillets 24, 25, 26 et 27 qui, d'après la table, correspondaient au chapitre, spécialement désirable, de *l'Impératrice.*

J'ai rétabli ce chapitre tel qu'il a paru sous forme d'article dans le supplément littéraire du *Figaro* du 17 septembre 1887[1].

Lorsque ce chapitre parut dans le *Figaro*, il était précédé de cette petite note :

« On a dû remarquer que l'impératrice Augusta est rentrée assez inopinément en scène ces derniers jours : les agences l'ont montrée accompagnant l'empereur Guillaume à Stettin.

---

1. Il est à noter que le texte de ce chapitre remplit, dans le *Figaro*, trois colonnes et quart, et que, disposé selon le système adopté par Laforgue, c'est-à-dire en ne collant qu'une colonne du journal sur chaque feuillet, le texte eût nécessité non pas quatre feuillets, mais bien au moins six. Ecrit de la main de Laforgue, il en eût demandé quinze ou seize. Laforgue a donc numéroté ici ses feuillets en évaluant approximativement la place que prendrait le texte imprimé par le *Figaro* et en sachant que pour ce chapitre comme pour les trois précédents, selon la formule « les manuscrits ne seraient pas rendus ». Il y a fort peu de chance pour qu'on les retrouve jamais. Il convient d'ajouter que les modifications apportées par Laforgue sur le texte du *Figaro* aux trois autres chapitres sont insignifiantes, il y a donc tout lieu de penser que nous nous trouvons, pour ce quatrième chapitre également, en face d'un texte conforme au désir de l'auteur.

« Nous croyons l'heure propice de publier son portrait que nous avait apporté quelque temps avant sa mort prématurée notre regretté collaborateur Jean Vien. Cet article était le quatrième d'une série qui a été fort appréciée. »

Nous avons vu que « quelque temps avant sa mort », signifie à la vérité quatre ou cinq mois.

2° Les feuillets 42 à 52 inclus, qui forment un chapitre indiqué à la *table* sous le titre *Nos aimables voisins...*

En dépit de toutes nos recherches, le texte n'en a pu être retrouvé.

3° Les feuillets 91 à 95 inclus, qui formaient le chapitre intitulé *le Gemüth*, dont j'ai rétabli ici le texte tel qu'il a été publié dans le numéro 117-118 de la *Revue Libre*, mai-juin 1888 (revue qui continua la *Jeune France*, revue mensuelle publiée du 1er mai 1878 à 1885 par le même directeur, Demény, 55, rue de Châteaudun, Paris).

7.

On trouvera à la suite de cet ouvrage une courte nouvelle de Jules Laforgue : *Une vengeance à Berlin.* Bien que cette nouvelle ait été publiée du vivant de son auteur dans le numéro de l'*Illustration* du 7 mai 1887, elle n'a été, jusqu'ici, reproduite dans aucun des recueils généraux ou particuliers, anciens ou récents, dans lesquels on a réuni des œuvres achevées ou des fragments de cet écrivain. J'en possédais depuis quelque temps un manuscrit auquel manquaient fâcheusement les deux dernières pages, ce qui en eût rendu la publication insensée. Ce manuscrit se compose de deux doubles pages de papier à lettre : il est écrit de cette écriture délicate, rapide et harmonieuse qui fut toujours celle de Laforgue; la comparaison avec des manuscrits de diverses dates me donne à croire que cette nouvelle fut composée par Laforgue durant qu'il était encore à Berlin.

Cette nouvelle se rattache, sans aucun doute, par son sujet, à l'époque des journées passées en commun à Berlin avec Théo Ysaÿe. Il n'est pas impossible qu'elle soit la transcription d'une circonstance qui se serait véritablement produite; certains détails y ont une précision singulière; une autre raison m'inclinerait à le croire, c'est que Laforgue ne la publia pas *sous son nom*, mais sous le pseudonyme de *Jean Vien*, qu'il avait adopté pour signer ses articles sur l'Allemagne; une raison de discrétion l'a peut-être conduit à adopter ce pseudonyme pour la nouvelle comme pour les articles, si cette nouvelle reproduisait une aventure authentique.

J'ai tenu à faire figurer en notes certaines variantes ou adjonctions qui figurent sur le manuscrit en ma possession. J'ai cru, en outre, devoir rétablir le titre que Laforgue lui avait donné : le titre que porte cette nouvelle dans l'*Illustration* est *Mésaventure berlinoise;* je n'ai pas le sentiment (peut-être n'est-ce là qu'une impression des plus discutable) que ce titre soit de Laforgue : il serait plutôt du rédacteur en chef du périodique; dans le doute, je fais figurer ici celui que je peux lire moi-même de la main de l'écrivain.

Il m'a paru légitime de réunir ainsi tout ce qui nous est parvenu de l'héritage littéraire de *Jean Vien.*

Si cette nouvelle *Une vengeance à Berlin* et ce volume *Berlin, la Cour et la Ville* ne possèdent pas toutes les qualités de style et de pensée des contes qui composent les *Moralités légendaires,* ils ne sont aucunement dénués de grâce ou d'agrément, et Laforgue lui-même les avait jugés dignes d'être publiés; les raisons qui s'opposaient jadis à une publication faite sous son véritable nom, ont disparu sous l'action de la mort et du temps, et nous devons rendre à Jules Laforgue tout ce qui lui appartient.

Il nous a laissé trop peu d'œuvres et il a trop de droits à notre affection pour que nous ne nous fassions pas un devoir de préserver les moindres vestiges d'une pensée qui fut toujours attentive et digne. Le goût de chacun et l'avenir feront à leur gré le partage.

G. Jean-Aubry.

1921.

BIBLIOGRAPHIE

L'Introduction qu'on vient de lire et qui peut contribuer à une Vie de Jules Laforgue n'a pu être rédigée que grâce à la bienveillance et à la sympathie de Teodor de Wyzewa et de Théophile Ysaÿe, aujourd'hui disparus, de Mme Marie Labat, sœur de Jules Laforgue, qui a bien voulu m'éclairer sur les premières années de son frère avec une bienveillance extrême, et de MM. Félix Fénéon et Th. Lindenlaub dont je réunis ici les noms dans une égale reconnaissance.

Les lettres, documents et ouvrages dont j'ai fait état sont les suivants :

I. Berlin, la cour et la ville

Manuscrit de Jules Laforgue, transmis par T. de Wyzewa.

II. Lettres de Jules Laforgue

1. Lettres à M. Ch. Éphrussi, à Mme***, à sa sœur. (*Mélanges posthumes*. Mercure de France, Paris, 1903.)
2. Lettres I, II et XIV à M. Ch. Éphrussi, ne figurant pas dans l'ouvrage précité. *Revue Blanche*, n° 78 (1er septembre 1896) et n° 79 (15 septembre 1896).
3. Douze lettres (1883-1887) à M. Ch. Éphrussi, ne figurant pas dans les précédents recueils, et communiquées, en copie, par M. F. F.

4. Lettres I et II à Mme***, ne figurant pas aux *Mélanges posthumes* (*Revue Blanche*, n° 52, 1er août 1895).
5. Cinq lettres à Mme***.(Exil, Poésie, Spleen, pp. 17, 21, 26, 29 et 32, Éd. de la Connaissance, Paris, 1921.)
6. Cinq lettres manuscrites et inédites à Teodor de Wyzewa.
7. « Lettres inédites de Jules Laforgue à un de ses amis (1881-1886) » [M. Charles Henry] texte conforme à celui de l'*Art Moderne* (Bruxelles, 1887-1888), communiqué par M. F. F., sous forme de placards composés en vue d'un tirage à part dont la publication n'eut pas lieu.
8. Sept lettres à un ami (*inédites*).
9. Deux lettres inédites de Jules Laforgue à son frère Émile, communiquées par Mme Labat.
10. Trois lettres de Jules Laforgue à Théophile Ysaÿe, publiées (en allemand) dans *Sagenhafte Sinnspiele*, — traduction par M. Paul Wiegler, des *Moralités légendaires* (Axel Junker Verlag, Stuttgart, 1905).
11. Quatre lettres de Max Klinger (*Cravache parisienne*, 8 septembre 1888).

III. Œuvres ou fragments de Jules Laforgue

Poésies, *Moralités légendaires*, *Mélanges posthumes*. (3 volumes, Mercure de France, éd. Paris.)
L'Art et la mode (1881).
La Vie Moderne (1880 et 1881).
Gazette des Beaux-arts et *Chronique des arts* (1882-1887).
Entretiens politiques et littéraires (1891-1892).
La Vogue (1886).
La Revue Indépendante (1886-1887).
Notes d'un Agenda (Nouvelle Revue Française, octobre 1920).
Le Figaro (1887).
L'Illustration (1887).

IV. Documents

Lettres de M. Th. Lindenlaub, du 26 juin ; des 8 juillet, 16 juillet et 28 juillet 1921.

Notes d'une conversation avec Teodor de Wyzewa (Paris, 7 avril 1916).

Notes d'une conversation avec Théophile Ysaÿe (Londres, 25 juin 1917).

Lettre de Mlle J. K*** (1916).

Lettre de Mme Jules Laforgue à Teodor de Wyzewa, du 5 décembre 1887.

V. Ouvrages

Amédée Pigeon. — *L'Allemagne de M. de Bismarck* (E. Giraud et Cie, éd., Paris 1885).

Comte Paul Vasili. — *La Société à Berlin* (Paris, 1883).

Harold Frédéric. — *Guillaume II d'Allemagne*, trad. par J. de Clesles. (Perrin, éd., Paris, 1894).

Francis Ayme. — *Une éducation impériale*, Guillaume II. (Henry May, éd., Paris).

Gustave Kahn. — *Symbolistes et Décadents.* (Léon Vanier, éd., Paris, 1902).

F. F. — *Les Poésies* de Jules Laforgue (Art Moderne, Bruxelles, 9 et 16 octobre 1887).

Revue des Deux Mondes (15 novembre 1881).

JEAN VIEN

BERLIN

LA COUR ET LA VILLE

[1887]

Il n'est pas douteux que Jules Laforgue eût, sur épreuves, fait disparaître de son livre quelques répétitions et des inadvertances. Elles n'échapperont pas au lecteur. Nous ne nous sommes pas permis d'intervenir, et le texte que l'on trouvera ici est scrupuleusement conforme au manuscrit.

VILLÉGIATURES ROYALES * L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE EN GARE * ENTRÉE A BERLIN

PAR une torride après-midi d'août, je flâne aux environs de Potsdam. Dans cette plaine qui va de Potsdam à Berlin, plaine de sable où l'on enfonce comme au bord de la mer, Potsdam, le Versailles prussien, avec ses environs, est une oasis dont la Couronne n'est pas peu fière.

Potsdam mire son clocher et ses casernes dans un de ces nombreux lacs que forme la Havel. D'un bleu glacé, ces lacs se succèdent, entourés de parcs d'où émergent les châteaux royaux : le Babelsberg appartenant à l'empereur, le Palais de Marbre au prince Guillaume, son petit-fils, Glienicke au fils de feu Frédéric-Charles. J'ai loué une barque à Potsdam et je fais le tour de ces berges illustres. Mon loueur de barque m'a bien recommandé de n'aborder dans aucun des parcs royaux, il m'a même fait entrevoir des mois de forteresse. Je fais le tour, côtoyant les berges d'aussi près que le permettent les masses de

joncs. Le silence de l'accablante après-midi plane partout ; deux ou trois mouettes vont et viennent; une flottille de cygnes passe. Je contourne le parc du château de Babelsberg. Le château se dresse, là-bas, sur une éminence du milieu des frondaisons, le drapeau indiquant le séjour de l'empereur flotte au sommet. Çà et là, sur la pente des berges, des groupes de canons de toutes dimensions, depuis le canon pris à la guerre jusqu'au canon jouet de prince ; on s'en sert aux anniversaires ; il en est un qui chaque soir salue le coucher du soleil.

Ces massifs de verdure sont de ce vert métallique et artificiel qu'on voit dans les paysages allemands du temps de l'empire. Et de fait, toute cette oasis est à peu près artificielle, il ne faut pas beaucoup creuser du bout de la canne pour retrouver le sable, et je viens de passer à côté d'une bâtisse où une puissante machine pompe dès six heures du matin et amène l'eau à travers le parc.

Il est trois heures, c'est l'heure de la sieste. Dans une demi-heure l'empereur et l'impératrice se mettront à table avec leurs invités. Dans ce séjour d'un mois que les deux souverains font au Babelsberg, pas un dîner qui n'ait quelque invité de marque.

Je n'ai vu d'autre figure humaine que quelques paysans et paysannes hâves et déguenillés balayant une allée. Mais voici venir, par l'allée qui longe le bord, une patrouille de six fantassins. Celui qui les conduit, et qui tient son fusil sous le bras, le canon vers la terre, me fait signe de me promener un peu plus au large.

Je vais me promener au large. Je croise un petit bateau à voile. Dedans, un brave allemand en manches de chemise et sa femme ; le mari fait la

manœuvre : dans le fond du bateau, un petit tonneau de bière. Je rentre à Potsdam. Une péniche chargée d'une montagne de fourrage passe lentement. Là-bas, sur la berge, des hussards rouges descendent faire baigner leurs chevaux. Un canal étroit, puis un bout de lac et des joncs, encore un canal avec quais et je suis en ville : les éperons retentissent seuls dans la solitude, sur ces vieux pavés. Le château et son parc sont à deux pas, j'y vais prendre le frais. A l'église « de la garnison » quelque heure sonne et aussitôt le jeu de cloches chante l'air d'un vieux choral allemand qui dit :

Va toujours fidèle et probe
Jusqu'à ton tombeau froid,
Et ne t'écarte pas d'un pas
Du chemin du Seigneur.

Ce jeu de cloches chante ainsi toutes les demi-heures. Mince distraction. L'ennui qu'on respire ici est ineffable. Mais Berlin est à quarante minutes.

Je vais en voiture jusqu'au Neu-Babelsberg. On passe sous des frondaisons pendant la plus grande partie du chemin. Puis la route se borde de masures pauvres. On voit des gens aux cheveux blond filasse, surtout femmes et enfants, et dont le teint dit la nourriture principale, la pomme de terre. Involontairement je songe à ces villages, avoisinant Versailles, où Mme de Maintenon allait en compagnie de sa favorite de Saint-Cyr, distribuer du pain, des vêtements, des aumônes.

Passent des voitures de la cour, de simples calèches, cochers et valets en noir avec aiguillettes et parements d'argent. Les cochers et les valets à la cour ne portent jamais la moustache, et c'est là une curieuse

protestation (anglaise et française) contre les gens de maison à Berlin qui portent la barbe à leur gré et surtout la moustache.

Le dîner chez l'empereur est terminé. Je croise, dans une même calèche, deux figures correctes en habit qui assurément « ne sont pas d'ici », comme on dit vulgairement à Berlin. Ce sont le duc de Sagan et le comte Guillaume de Pourtalès; l'un petit, cocasse à force de réaliser dans sa mise le type du gentilhomme Restauration, heureux de vivre dans une cour et de circuler aux fêtes en un uniforme, l'autre, un superbe reste de viveur avec sa tête d'une calvitie imposante et sa grande barbe blanche, qui lui permettent de poser dans les tableaux vivants à la cour les vieux pèlerins, les grands seigneurs magyars et autres sujets, heureux aussi de vivre dans une cour et revêtant pour les bals de gala un superbe costume rouge inconnu. Le duc (avec la duchesse sa femme, petite-fille du maréchal Castellane) et le comte sont les grandes ressources, comme conversation, des thés que donne et préside autour de sa table l'impératrice.

Un peu plus loin, toujours en voiture, l'illustre marquis de Tseng avec des Chinois de l'ambassade fumant des cigarettes et causant de leur air exotique et narquois. On parle de la politesse chinoise; j'ai su le lendemain, qu'à ce dîner, dès qu'on se fut levé de table, le marquis et ses Chinois s'apprêtèrent, sans autre cérémonie, à prendre la porte et que le grand chambellan, comte Perponcher, leur cria d'un bout à l'autre de la table : « Hé, messieurs! vous n'avez pas dit bonjour à l'empereur. » Pour un Chinois, passe; mais pour un marquis!

Je passe sur le pont de Glienicke jeté sur un étranglement de deux lacs entre Potsdam et le château

toujours désert de feu le prince Frédéric-Charles. La voiture est obligée de s'arrêter, ainsi que nombre de piétons. L'arche centrale du pont s'ouvre et relève ses deux battants pour laisser passer un bateau chargé d'une montagne de fourrage. Cette montagne passée, les deux battants s'abaissent, mais les piétons continuent à stationner, et les passants s'ajoutent à eux. Mon cocher me fait signe d'attendre. En face de l'embarcadère (une planche) du château de Babelsberg, arrive un canot de luxe. Entre l'homme assis au gouvernail et les deux matelots tout en blanc qui rament, se tient assis un officier en hussard rouge très décoré. La foule se découvre, il salue militairement. C'est le prince Guillaume, petit-fils de l'empereur, qui rentre chez lui au Marmor-Palais et a préféré, par cette belle journée, le canot à la voiture.

Le lendemain, à la même heure, sous le même soleil torride et dans le sable qui craque, je me trouve à la petite station de chemin de fer de Neu-Babelsberg. Un train *extra*, formé du salon capitonné de bleu de l'impératrice et de quelques coupés de première et de seconde classe, attend les souverains. Après le séjour réglementaire de vingt jours, Leurs Majestés quittent le château de Babelsberg pour Berlin. Demain matin même a lieu la grande parade militaire. Après demain, fête de Sedan.

Le chef de gare a mis sa belle casquette et sa brochette de décorations. Quelques laquais en petite livrée attendent déjà. Peu à peu des voitures arrivent. Deux médecins, l'un en uniforme, celui de l'empereur, et l'autre en civil, celui de l'impératrice. Trois ou quatre fourriers, un vaguemestre, dans des redingotes d'employés ; le plus modeste de nos commis ne voudrait pas de leurs gibus démodés et défraîchis

ni de leurs informes chaussures. Tout ce monde-là a l'air avant tout discipliné et non habitué à des douceurs de cour.

Enfin voici un personnage. C'est, en civil, un vieux beau aux moustaches trop cirées, raide et gourmé dans un habit qui ne vient ni de Paris ni de Londres. Son gibus demanderait un coup de fer (ah! les gibus, tous les gibus qu'on voit en Allemagne!) C'est le grand chambellan du Palais, le comte Perponcher, il occupe la plus haute charge de la cour. Nous le retrouverons dans toute la gloire de ses fonctions. Le comte a à ses côtés un jeune parent, officier de la garde, baron, chambellan en herbe.

La comtesse Perponcher, grande-maîtresse de la maison de l'impératrice, non plus que la comtesse Hacke, première dame du palais, ne sont là. L'impératrice n'a ici que deux dames d'honneur, la comtesse Oriola, dame d'honneur fixe, logeant au palais et recevant des appointements, et une de ces nombreuses et jeunes comtesses de province qui se succèdent de mois en mois auprès de l'impératrice, comme pour un apprentissage, quand la souveraine est en villégiature.

On se range, on se découvre. Leurs Majestés arrivent, dans la même voiture découverte qui est celle de l'impératrice, véhicule à caisse carrée et très basse, où la souveraine peut être installée dans la chaise même où on la roule à travers ses appartements. L'empereur, tête basse, son beau sourire heureux et faible et fini sous sa moustache toujours retroussée, est assis, comme affaissé, ses deux mains gantées de blanc posées sur ses genoux. Il est dans une petite tenue un peu usée et porte la simple casquette, casquette remarquablement plate et modeste contrastant avec

les proportions abusives en hauteur qu'ont prises dans ces derniers temps celles des officiers élégants de Berlin.

L'impératrice est en noir garni de jais. Les voyages et les deuils de cour sont les seuls cas où elle porte du noir. En tout autre temps, elle ne recule pas devant les couleurs les plus franches qui, encadrant sa maigre personne voûtée et son hautain visage ruiné et fardé, font d'elle le personnage le plus singulier qu'un Talleyrand ou un lord Beaconsfield eussent pu rêver, et que M. de Bismarck, qui n'est ni Talleyrand ni Beaconsfield, n'a pas trouvé de son goût allemand.

Accompagnés du chambellan, à petit pas et voûtés, les deux souverains se dirigent vers le wagon-salon où des valets les aident à monter. Le train part, devant le chef de gare saluant militairement.

A l'arrivée, la place qui se trouve devant la gare de Potsdam et qui est le point central et le plus animé de la ville est nettoyée par des policiers à cheval contenant le cercle des curieux. Et ce seront encore un échelonnement ininterrompu de gardes à cheval et les deux haies compactes de bons Berlinois tout le long de l'avenue des Tilleuls jusqu'au palais impérial où déjà flotte le drapeau qui annonce que l'empereur est à Berlin.

L'entrée par chemin de fer dans la capitale de la Prusse est glaciale, sans imprévu, sans vie. Ce n'est pas comme en arrivant à Paris, après avoir longé de gaies maisons de campagne et des jardinets, cette série de banlieues si caractéristiques, puis ces faubourgs aux hautes maisons escaladées d'enseignes et de réclames et de balcons à fleurs, toutes grouillantes de populations et de petits métiers, des deux côtés de l'infernal fonctionnement de la gare. Ici, c'est, en fait

de campagne, du sable pur à remuer à la pelle, des sapins sombres des deux côtés de la voie; et puis, c'est l'entrée subite et toute simple en ville par des boulevards extérieurs, aux maisons plates, badigeonnées de l'éternelle couleur d'ici, pomme de terre ou macadam, que n'égayent ni réclames, ni balcons, ni volets aux fenêtres. Il faut avoir vu ces maisons pour savoir ce qu'une façade sans balcons et surtout sans volets (ce qui donne aux fenêtres l'air de trous réguliers) et avec, au ras du trottoir, ces descentes dans des boutiques, a de sinistre, et pour apprécier la jolie chose qu'est une façade de maison quelconque à Paris.

C'est le crépuscule, un crépuscule de fin d'août. En gare, dans des wagons de quatrième classe se casent des ouvriers. Leur mise frappe. Ils ne portent pas la blouse, le bourgeron, ni le pantalon bleu, mais la redingote usée et graissée, et la casquette à visière, avec cela, je ne sais quel air de galériens que leur donnent leurs cheveux négligés et leur grande barbe.

Les gares allemandes n'ont pas cet air de vieille pierre de nos gares de Paris; elles sont toutes neuves, très claires, style trocadéro, briques rouges ou grès, toujours très enjolivées. Elles sont surtout spacieuses et claires et plus faites pour la circulation que pour abriter un dédale de bureaux. Les employés sont de vrais militaires, en uniforme, raides et les pieds en équerre, ils saluent leurs chefs.

Le contraste entre la tenue des employés allemands et celle des employés français est amusant à saisir à la frontière entre Avricourt allemand et Avricourt français. Dans l'une, un personnel militaire, s'occupant sans un mot du fonctionnement de la station, comme hier, comme avant-hier. Dans l'autre, dès l'arrivée, une petite odeur d'absinthe et de liberté, des employés

qui traînent (ou qui semblent traîner, n'ayant pas de sous-pieds), sifflotant (sifflotant!), s'interpellant : « Est-ce qu'on te voit ce soir? », etc. Le public, avec ou sans billets, est libre de circuler à sa guise dans les gares allemandes.

La gare de la dernière des sous-préfectures de France ne voudrait pas des buffets des gares de Berlin.

IMPRESSION MONARCHIQUE ET MILITAIRE *

MILITARIA

ON appelle Berlin la « métropole de l'Empire », on l'appelle aussi volontiers *die Kaiserstadt*, la ville de l'empereur.

La plupart des magasins ajoutent à leur enseigne le titre de *Hoflieferant*, fournisseur de la cour. Ce titre est accompagné d'un énorme écusson, les armes de Prusse flanquées de deux Hercules nus avec leurs massues, le tout doré. Quelques-uns précisent. Ce marchand de pianos est « fournisseur de Son Altesse la princesse Frédéric-Charles », ce marchand de cigares est « fournisseur de Son Altesse impériale et royale le prince héritier », voici le dentiste du prince Frédéric-Charles (qui est mort il y a quatre ans), le photographe de l'empereur, la modiste de l'impératrice, etc.

Les bustes de l'empereur et du prince héritier se trouvent dans toutes les salles de restaurant de Berlin, dans toutes les salles de brasserie, dans les baraques en plein vent où l'on débite de l'eau de seltz, etc. Bismarck et de Moltke, les « paladins » de l'empereur ont leurs portraits en chromo.

Voici un magasin de musique. Il a à sa vitrine les photographies de Rubinstein, de Liszt, de Joachim, de Wagner; c'est naturel, mais parmi ces photographies se trouvent, aussi naturellement, celles de l'empereur, du prince Guillaume, de Bismarck.

Une photographie est très demandée, ces temps-ci, celle d'un bébé, arrière-petit-fils de l'empereur, avec un petit canon à ses pieds et près de lui un casque sur une chaise.

Il y a à la vitrine du marchand de musique dont je viens de parler une valse intitulée : *Hohenzollern-Wetter*, « Temps de Hohenzollern », c'est-à-dire beau temps. Quand il fait beau, on dit ici : il fait un temps de l'empereur. Ne dit-on pas à Londres : *Queen's weather*?

Il y a le long de l'avenue des Tilleuls des cadres-réclames de photographes, tous consacrés à la cour. Ici la famille du prince héritier avec dames d'honneur et aide-de-camp au patinage; là un groupe de chasseurs dans la neige : le prince héritier la pipe à la bouche, le prince Guillaume, le ministre Puttkammer, l'ambassadeur de Russie comte Schouvaloff; plus loin, groupés sur un perron de château, la famille Bismarck en tenue de noce, avec les deux mariés en avant; encore, les jeunes princesses, filles du prince impérial, en costumes historiques; enfin, dans leurs cadres de peluche surmontés de couronnes ducales, comtales, etc., des chambellans zébrés d'or, des officiers de la garde, la princesse Georges Radziwill, etc.

A la vitrine d'un libraire, je vois un poème en plusieurs chants intitulé *Guillaume l'Unique*, le *Livre de la reine Louise*, les *Voyages du prince Henri autour du monde*; la couverture de ce dernier a une vignette

coloriée, représentant le jeune prince, debout, en barque, saluant dans la fumée des canons.

Il est un spectacle plus que monarchique, asiatique pourrait-on dire, qu'on peut avoir une ou deux fois par semaine, avenue des Tilleuls et dans les rues avoisinantes. Suivi de gamins, quelques passants se rangeant et faisant la courbette, chapeau bas, le prince Georges, Tibère solitaire, qu'on ne voit jamais à la cour et qui a écrit une *Phèdre* pour Sarah Bernhardt, se promène en tenue de général, lent, bouffi, les chairs malsaines. Sa voiture le suit, très haute sur ressorts, mollement balancée. Le prince s'arrête aux vitrines. Il entre dans les magasins et surtout, et carrément, dans ceux de la Friedrichstrasse où l'on vend toute espèce de photographies. Quand il est las, il fait signe à sa voiture qui vient se ranger; le valet de pied lui tend son manteau de général à parements rouges, il monte, au milieu des badauds, et repart, mollement balancé, vers ses mœurs.

L'Opéra et la Comédie appartiennent à l'empereur. Avant de faire l'affiche on consulte le souverain. S'il a désigné une pièce, l'affiche porte en tête *Auf allerhöchsten Befehl*, « par ordre souverain »; si c'est le prince héritier qui a désigné une pièce, l'affiche porte seulement *Auf höchsten Befehl*. Aux jours de parade militaire, le public est à peu près chassé de l'Opéra : l'empereur livre les trois quarts des places à l'armée et lui fait servir un ballet monstre. Frédéric le Grand postait un grenadier à côté des chanteuses récalcitrantes et les forçait ainsi à s'exécuter. Il y a un an, la chanteuse la plus artiste de l'Opéra, Mlle Lehmann, à la suite d'un dissentiment a brisé son contrat et quitté Berlin; depuis, l'affiche de chaque jour porte au bas : *Frl. Lehmann contraktbrü-*

chig, « Mlle Lehmann a brisé son contrat ». En 1884, en plein concert, le pianiste de Bülow traite l'Opéra de Berlin de « cirque Hülsen » (M. de Hulsen est l'intendant des théâtres royaux). M. de Hulsen fait distribuer à tous les employés la photographie de M. de Bülow pour qu'on ne laisse jamais entrer cet insulteur. En janvier dernier, M. de Bülow se trouve être entré à l'Opéra pour la première de *Merlin*; aussitôt un employé vient le prier de sortir et lui remet le prix de sa place.

MILITARIA ! — Je me rencontre devant la boîte aux lettres de la poste avec un simple soldat; il fait succéder à ma lettre une énorme enveloppe; je n'en puis lire l'adresse, mais la lettre n'est pas affranchie et, au bas, un mot en gros caractères crève les yeux : « Militaria » c'est-à-dire affaires militaires, n'y touchez pas, c'est sacré!

L'heure culminante à Berlin est midi, c'est-à-dire l'heure où la garde qui relève les postes de la ville passe musique en tête devant le palais de l'empereur. Les fifres jouent ces airs aigres et monotones que les gamins berlinois sifflent en flânant. A l'approche du palais, sur un signe du porte-étendard, les fifres se taisent et la musique commence. Cet étendard qui précède la musique est assez étrange. Qu'on se figure une étoile d'argent surmontée d'un aigle aux ailes étendues; au-dessus de l'aigle, un chapeau chinois avec ses clochettes supportant un croissant des pointes duquel pendent deux queues de crins, l'une rouge, l'autre blanche. Voici le palais. Les soldats prennent le pas d'ordonnance, c'est-à-dire tapent furieusement de la semelle, et tous, le cou tendu, regardent fixement la fenêtre du coin du

palais, « la fenêtre historique. » L'empereur paraît à cette fenêtre, en gilet blanc, tunique à revers rouges, la croix du Mérite au cou, celle de 1870 sur la poitrine. Il sourit, la foule soulève des centaines de chapeaux et quelquefois clame. L'heure culminante, l'heure militaire est passée.

Nous n'avons que le canon du Palais-Royal, les jours de soleil.

Le principal relais de la garde est le Corps de Garde.

Le Corps de Garde est vraiment le centre moral et symbolique de Berlin, aussi bien qu'il en est le centre topographique. Campé au milieu de l'avenue des Tilleuls, entre l'Université et l'Arsenal (musée) vis-à-vis des deux palais et de l'Opéra, c'est une espèce de *castrum* romain, un temple bas et gris avec fronton triangulaire à bas-reliefs et précédé d'un portique de six colonnes. Le tout est entouré d'une grille. Sur le devant, entre la grille et le portique sont alignés en deux files quarante piquets munis chacun d'un support pour le fusil. Ces piquets marquent la place de chaque soldat et rendent plus prompt l'alignement. J'ajouterai que si petits et insignifiants qu'ils soient, ils sont peints aux couleurs de la Prusse, comme les guérites, etc... Nos guérites ne sont tricolores que depuis le ministère Boulanger. Au dernier de ces piquets est attaché un tambour, le petit tambour plat prussien qui résonne si sec. Une sentinelle est là près de la grille. Elle ne se promène pas, devant avoir constamment l'œil au guet, à droite et à gauche de l'avenue. Dès qu'apparaît une voiture de la cour (le plus souvent simple coupé, mais dont le cocher avec ses aiguillettes et sa ganse de chapeau d'argent est visible d'assez loin), si le cocher tient son fouet d'une façon qui signifie que la voiture n'est

pas vide, la sentinelle se tourne vers le portique, met sa main en cornet à sa bouche et hurle *raus!* (abréviation de *heraus*, « dehors »).

Aussitôt la garde (des fantassins) se précipite, descend les degrés. En un clin d'œil, les deux rangs sont alignés l'arme au bras, le tambour a accroché son instrument à la ceinture, tient ses baguettes en arrêt, et l'officier, au bout, se tient prêt à saluer de l'épée.

Une voiture passe. *Raus!* La garde présente arme, l'officier salue et le tambour roule un ran-plan-plan d'honneur. Dans la voiture il y a deux gouvernantes tenant deux bébés royaux sur leurs genoux. On ne roule tambour que pour la famille impériale. Pour un général la garde ne sort qu'à moitié.

Avril, neuf heures du matin. — Le Corps de Garde gris, tout est ensoleillé. Les soldats se chauffent dehors appuyés aux colonnes, astiqués et flambants, ni lourds ni gauches, les trois quarts imberbes, l'air heureux d'être là, au soleil, à Berlin. Ils causent, les mains dans les poches ou les bras croisés. Des gamins accrochés aux barreaux de la grille les regardent, attendant le passage de quelque voiture royale pour leur voir faire la manœuvre. La pointe des casques et les boutons des tuniques étincellent; pas de gants. L'officier, avec sa ceinture d'argent à énormes glands tombant sur le côté, se promène. Des moineaux nichent et jouent dans les bas-reliefs du fronton.

Le mot d'ordre. — Il y a à gauche du Corps de Garde un espace planté de quelques gros arbres et de deux monstrueux canons qu'on nous a pris en 1814. C'est là qu'à certains jours, une fois par semaine, je

crois, les officiers viennent prendre le mot d'ordre. Le spectacle est merveilleux, vu d'un premier étage, surtout quand le jour du mot d'ordre tombe un dimanche ou un jour de fête et que l'armée est en grande tenue. Une musique militaire joue, au centre. La haie des sergents de ville est doublée de celle des soldats d'ordonnance qui ont accompagné leur officier : à la pointe de leur casque est adaptée une crinière blanche, rouge, noire, qui retombe. Les simples officiers ont la même crinière que le simple soldat. Les officiers supérieurs adaptent à leur pointe un bouquet flottant de longues plumes blanches ou noires. Les officiers arrivent. L'officier riche descend de sa voiture de maître, l'officier pauvre paye son fiacre. Ils entrent dans le cercle. On a alors un spectacle unique, un parterre mouvant de couleurs et d'étincellements, animé d'un même rythme, le salut militaire allemand : ce ne sont que torses s'inclinant, mains s'élevant et s'abaissant d'un geste sec, sans compter les trois pas en avant qui précèdent le salut. Il y a là des officiers de toutes armes et de toutes couleurs. Celui qui domine tout et tire invinciblement l'œil est l'officier de la garde, géant tout vêtu de blanc, coiffé d'un casque en métal clair que surmonte l'aigle d'argent aux ailes étendues. Celui-là, la foule ne cesse pas d'en être stupéfiée et fière, bien qu'elle en sente pour la plupart la vanité.

Les dimanches et jours de fête, anniversaires, etc... à cause du retour de la messe ou du va-et-vient de félicitations entre les palais, la garde se tient en permanence entre ses piquets.

Matin d'hiver, huit heures. — Sous ma fenêtre, défilé, par groupes de deux ou trois, de jeunes offi-

ciers de toutes armes. Joli spectacle, net et propre, vrai défilé d'images. Il fait froid ; tous ont relevé le collet de leur manteau, ce qui va très bien, le manteau étant tout noir, sauf justement le tour du revers de ce collet qui est de la couleur de la ganse de la casquette. Impossible de cataloguer toutes ces couleurs. Voici une casquette bleue à ganse jaune serin, une casquette noire à coiffe rouge (la plus commune), une casquette bleue à ganse de velours noir, une casquette noire à ganse groseille (état-major), une casquette blanche à ganse vermillon (garde du corps), etc., etc. Il n'y a que la couleur de la casquette et du revers du collet qui change ; pour le reste, c'est le manteau noir, la longue redingote noire, le pantalon noir.

Au tournant de l'avenue des Tilleuls et de la rue Frédéric, le point le plus encombré de Berlin par une après-midi d'été, je m'arrête un instant et dans un moment de torpeur involontaire, comme en rêve, seul le bruit dominant de la rue m'arrive ; franchement, c'était le bruit du sabre qui traîne.

L'officier ne quitte pas volontiers son uniforme, pas même quand il va dans les petits théâtres.

Au cirque, ils ont un jour où l'on fait surtout travailler les chevaux. Il faut voir toute cette jeune aristocratie militaire occupant les loges, puis, aux entr'actes, traînant leur grand sabre vers les écuries, le long des courbettes du personnel du cirque.

Rue Frédéric, au crépuscule, à peine : — deux soldats sont arrêtés à causer avec une bonne (imaginez cela rue Richelieu). Un officier arrive. D'un mouvement, la bonne passe au second plan, les deux soldats s'alignent et saluent l'officier en le suivant fixement de l'œil.

Cette façon, en saluant, d'aller rencontrer le regard de l'officier, quatre pas avant qu'il soit là, et de le fixer et de le suivre avec la même intensité de regard, quatre pas durant, après qu'il vous a dépassé, est parfois d'un grotesque irrésistible. Non moins comiques, le dimanche, se promenant Sous les Tilleuls, les jeunes « cadets » de dix, douze ans, se rencontrant et se saluant raides.

La tenue militaire a, à Berlin, la plus grande part d'influence sur celle des élégants ou des jeunes bourgeois qui se tiennent. J'en donnerai plus loin des détails. Le premier trait en est naturellement le premier de la tenue du soldat : la raideur, le pas mesuré, et très souvent, plus que très souvent, la manie de faire sonner les talons. Tout le monde, à Berlin, a, malgré toutes modes, des talons non pas hauts, mais très hauts. A propos du furieux tapement de semelle qu'on appelle ici le pas d'ordonnance et dont la nécessité apparaît si peu, un officier me raconte que ce pas est le meilleur exercice pour mater le soldat. Et il ajoutait ce fait qu'en 1871, autour de Paris, pendant le siège même, l'énervement de toute cette campagne, la joie du retour prochain mettaient de l'indiscipline parmi les troupes et qu'on eut recours au tapement des pieds, le jarret tendu, plusieurs heures par jour, ce dont le résultat ne se fit pas attendre.

Mais le salut militaire est absolument entré dans les mœurs. Sortez le matin de bonne heure, vous verrez des employés, employés civils, se connaissant et se rencontrant, porter négligemment la main à leur front, militairement, en disant « *Morgen... Morgen...* Bonjour, bonjour... » J'ai même vu ceci. Un vieux landau de famille s'arrête devant l'Opéra. Le cocher est un domestique quelconque, en gibus fané et tenue

quelconque. Or, les cochers de cour, tandis qu'on monte et qu'on descend, tiennent leur main à leur front, militairement. La famille descend de voiture et voilà ce cocher vermoulu qui porte sa main au front et ne l'abaisse que lorsque le dernier membre de la famille a disparu derrière la porte.

On sait qu'en Allemagne les familles annoncent leurs affaires les plus intimes par voie de la quatrième page des journaux ; ainsi des fiançailles. Les officiers n'annoncent leurs fiançailles que dans la *Neue Preussische Zeitung*, journal bien en cour, cela parmi des réclames plus ou moins contrastantes.

Ajoutez à ce magnifique déploiement militaire, le petit état de siège dans lequel Berlin respire.

LA COUR

LA première fête que donnent l'empereur et l'impératrice est un concert qui a lieu au château et auquel n'assistent que le corps diplomatique et la cour. Assis sur plusieurs rangs de fauteuils, les ambassadeurs et les ambassadrices causent (au premier rang et juste au milieu se trouve notre ambassadrice). On attend la cour; les artistes chanteurs sont prêts. La cour entre, le corps diplomatique se lève et ne se rassied que quand la cour est assise, assise sur plusieurs rangées de fauteuils vis-à-vis le corps diplomatique. C'est très solennel. On est installé, on se regarde, le concert commence.

Voici l'empereur, toujours en général, affaissé dans son fauteuil, essayant de temps en temps quelques mots auprès de la princesse impériale, placée à côté de lui, toujours jeune et souriante. L'impératrice s'est dérobée selon son habitude. Le prince Frédéric-Charles n'est pas venu. Le prince Guillaume rit avec sa femme et sa sœur, la princesse Victoria, de quelque tête de choriste. Le prince impérial est grave. L'impératrice a ici deux dames du palais et sa grand'maîtresse du palais, placées au second rang. Les aides de camp et chambellans se tiennent au fond, debout.

Il y a un entr'acte pendant lequel la cour et le corps diplomatique se mêlent discrètement, c'est ce qu'on appelle « faire cercle ». Puis le concert recommence.

C'est à peu près là toute la cour ; ce n'est pas une cour encombrante, si on la prend avec les officiers et dames d'honneur qu'elle entretient ; mais si l'on réunit tout ce qui existe de Hohenzollern depuis le souverain jusqu'à son dernier arrière-petit-fils, cela fait une famille respectable, on le sait.

L'empereur est riche ; la cour reste pauvre, selon la tradition ; les appointements demeurent dérisoires ; pas un brin de confortable n'a été introduit dans le palais.

Pas d'étiquette ; présenté à l'un ou à l'autre des souverains, on incline la tête simplement, en attendant qu'on vous adresse la parole. L'impératrice est toujours enchantée de s'entendre appeler « Madame ».

La vie au palais fonctionne avec une monotonie immuable. Chaque heure, en haut (chez l'impératrice), ou en bas (chez l'empereur) a sa destination. Les deux souverains vivent séparément. Quel silence dans le palais, au crépuscule, quand l'empereur est dans son cabinet de travail et l'impératrice aux mains de ses dames de la chambre ! On n'entend que la voix des valets dans le péristyle, le tic-tac des pendules, les gouttes d'eau tombant sur les feuilles de palmier dans la petite serre, — puis soudain, voilà la sonnette de la porte qui s'ouvre et le bruit d'éperons de quelque garde qui entre et sort un papier de son casque.

La vie des deux souverains se passe du 1er décembre au 1er mai à Berlin, au palais impérial. En été, c'est à Coblentz, Bade, Ems, Hombourg, Wiesbaden, etc...

dans les châteaux plus ou moins confortables ou dans de simples hôtels, quand la ville n'a pas de châteaux à mettre à leur disposition. A Bade, par exemple, qui est leur villégiature préférée et la seule où les deux souverains vivent en commun, comme à Berlin, à peu près, ils habitent un hôtel séparé simplement par une cour, avec bassin et parterre de fleurs, d'une dépendance où logent les voyageurs ordinaires, lesquels peuvent parfaitement, en se mettant à leur fenêtre, plonger dans les appartements des souverains et assister à maints détails peu solennels de leur existence.

Le palais impérial à Berlin est situé au centre de l'avenue des Tilleuls. Il fait corps avec la bibliothèque bâtie en style dix-huitième siècle et est bâti lui-même dans ce style grec lourd et froid que les architectes berlinois n'ont pas encore tout à fait abandonné pour le retour à la Renaissance allemande; l'extérieur en est badigeonné de cette couleur café au lait gris qu'on retrouve un peu partout à Berlin et qui apparaît, à l'étranger qui débarque, comme le ton dominant de la capitale. La façade est précédée par un péristyle de quatre colonnes, avec deux rampes en pente pour les voitures, le toit est en terrasse nue et est surmonté d'un drapeau quand le souverain habite le palais. Le palais est très petit, il n'a qu'un étage qui présente en façade une largeur de treize fenêtres. Y logent seulement l'empereur, l'impératrice et les quatre ou cinq caméristes de l'impératrice. Le reste de la cour demeure au château qui est à dix minutes, au palais des princesses qui est à cinq minutes ou au palais néerlandais qui est à deux pas, mais seulement le personnel non marié; car l'impératrice, qui a des idées très particulières

sur ce chapitre, ne souffre pas qu'un de ses palais abrite le moindre couple. Le palais impérial est divisé en deux, un quart à gauche est réservé aux appartements privés des souverains, l'empereur au rez-de-chaussée, l'impératrice au premier étage, tout le reste à droite est pris par des salles de réceptions et de fêtes. Les grandes salles sont meublées en style empire, quelques-unes servent de musée à des cadeaux d'argenterie de délégations nationales, une autre à des présents de la Chine et du Japon. Les appartements privés se sont meublés peu à peu, et jusqu'à l'encombrement, de cadeaux de Noël, aussi peu somptueux que disparates; la quantité de vases de marbre et de petits meubles modernes y est surtout déplorable. Par contre, on n'y voit pas de tableaux, sauf dans un petit salon du rez-de-chaussée où l'impératrice donne le thé. L'empereur, qui ne met jamais les pieds dans un musée ou une exposition de beaux-arts, fait acheter tous les ans un stock de toiles médiocres qu'on distribue ensuite dans les corridors et les chambres de châteaux où l'on habite un mois par an. Les corridors du palais sont ornés, sans choix, de plâtres quelconques. L'escalier est décoré de trois grandes statues allégoriques de F. Rauch, le sculpteur officiel du dernier règne. Disons en passant que, à côté de ce palais si pauvrement et si médiocrement aménagé, le palais du prince impérial fait un heureux contraste grâce surtout aux soins artistiques de la princesse royale.

La pièce principale de l'appartement privé de l'empereur est son cabinet de travail. Cette pièce donne sur l'avenue des Tilleuls par une fenêtre qui est connue dans toute l'Allemagne sous le nom d'*historisches Eck-Fenster* parce qu'elle est placée

juste au coin du palais et parce que le souverain s'y montre à la foule tous les jours à midi, quand la garde passe. Par cette fenêtre également, le soir, les passants peuvent apercevoir, à la clarté d'une modeste lampe, le front penché du souverain devant sa table de travail. Ce cabinet de travail est orné de portraits de famille et de souvenirs militaires; sur une table se trouve un bouquet de bleuets, sa fleur préférée, qu'on renouvelle tous les matins. C'est dans cette pièce que le souverain reçoit son chancelier le prince de Bismarck et confère avec lui.

L'appartement de l'impératrice compte, avant les chambres privées, plusieurs petits salons pour réception intime ou audience. Ils sont ornés en général avec un luxe peu choisi et encombrés de cadeaux de Noël. Pas de bibliothèque; l'impératrice a sa bibliothèque au château de Coblentz; seulement des livres d'apparat dont la plupart sont des cadeaux annuels de la reine Victoria d'Angleterre. Un petit piano depuis longtemps muet. Entre l'appartement de la souveraine et les salles de gala se trouve une étroite petite serre bien tenue, mais banale avec ses palmiers en éventail, où se balancent des perroquets en faïence polychrome.

Le palais ne contient pas de salle de bain, si singulier que cela paraisse.

Le personnel domestique du palais est bien restreint et, quoique au fond très discipliné, d'une étiquette incorrecte jusqu'à l'invraisemblance. Il y a vraiment des moments où la demi-douzaine de valets qui doivent circuler dans le péristyle intérieur ne sont pas à leur poste et où un passant pourrait entrer et se trouver soudain devant l'empereur ou l'impératrice; cela s'est vu.

L'EMPEREUR

POUR le chroniqueur, en vérité, Guillaume Ier, roi de Prusse, empereur d'Allemagne, est le moins compliqué des personnages. A-t-il quelque passion, un goût saillant, une manie? Non. Il n'est ni lettré, ni faiseur de bons mots historiques comme son prédécesseur; il n'est pas artiste comme tant de principicules, ses satellites aujourd'hui; il n'est ni dévot, ni libre penseur; ni mangeur, ni buveur; avant tout, c'est un militaire, mais non un soudard.

Guillaume Ier n'aura rien fait pour laisser une légende. Comme roi, il voulait n'être qu'une « sentinelle sans reproche », il n'a eu qu'à laisser faire, et chaque été, quand il entre à Ems, Hombourg, etc., il passe sous des arcs de triomphe de feuillage où des inscriptions le saluent d'un nom que l'histoire (du moins l'histoire allemande) lui gardera : « A Guillaume le Victorieux. » A travers tant de gloire et de secousses, il ne s'est pas écarté de la bonne vie bourgeoise de ses années d'adolescence et de pauvreté. Le voici arrivé, sans autre maladie que la vieillesse, à la majesté de ses quatre-vingt-dix ans, débordant de la foi que la Providence a encore besoin de lui et qu'il

est vraiment en Europe le bon pasteur des peuples, dispensateur de la paix.

Quand on est présenté à Sa Majesté, son premier coup d'œil est pour vous toiser : fantassin ? hussard ? dragon ? semble rêver machinalement ce coup d'œil. On a devant soi un superbe cuirassier correctement sanglé dans un uniforme noir à parements rouges, nullement déformé par l'âge, à peine voûté. Le public berlinois croit volontiers que le souverain ne se maintient si droit que grâce à quelque corset-cuirasse. L'empereur ne porte rien de ce genre : sa seule cuirasse est l'habitude presque séculaire de la parade et de la discipline. La face est extraordinairement parcheminée et ridée, le regard est souffrant, mais la bouche sourit et c'est d'un geste, ni trop cavalier ni trop sénile, que le vieux militaire retrousse, en parlant, les crocs de ses moustaches blanches.

L'empereur ne parle que par courtes phrases, avec fermeté et en même temps avec ce bredouillement presque bourru des vieux militaires qui préfèrent les solides poignées de main aux beaux discours. Les Hohenzollern sont extrêmement prodigues de poignées de main. L'empereur sait passablement le français, mais il n'y a jamais mis de prétention et, depuis longtemps, il n'a guère à émettre que des formules en cette langue. Il sait mieux l'anglais, conséquence du séjour forcé en Angleterre, lors des événements de 1848, séjour que le prince exilé mit aussi à profit pour étudier un peu et compléter, surtout pour les études historiques, son instruction qui fut toujours moins que brillante.

L'empereur n'a jamais été un lettré ; la science, comme l'art, lui est absolument fermée ; il ne s'intéresse même pas à la littérature allemande. Il n'a lu

qu'un seul roman français, *le Juif Errant* d'Eugène Suë. Il n'y a, sur sa table, que des brochures relatives à l'armée et, toutes les semaines, il feuillette les images de l'*Illustration*, du *Graphic*, du *London News*. On n'a jamais vu l'empereur (pas plus que MM. de Bismarck, Moltke et toute cette génération de héros) dans un musée; et, l'été dernier, on a eu toutes les peines du monde, et jusqu'à la dernière heure, à l'amener à ouvrir l'Exposition des Beaux-Arts de Berlin, consacrant le centenaire des « Salons » berlinois. L'empereur ne va jamais au concert; Wagner a fait des barricades en 1848, c'est oublié, mais être wagnérien comme son petit-fils le prince Guillaume qui appelle Bayreuth « le nouvel Olympe » ou comme son ministre M. de Puttkammer, c'est à ses yeux de la folie douce. Le drame et la comédie ne l'intéressent guère; l'opéra est sa seule distraction, il ne manque guère un ballet et, les soirs de parade, il livre les trois quarts de la salle aux officiers de Berlin et leur fait servir un ballet monstre.

La voix de l'empereur est une bonne grosse voix militaire, sympathique et sérieuse, coupée d'intonations fermes et loyales, avec quelque chose de fataliste et de mystique. Encore aujourd'hui, dans les cérémonies officielles, la voix du vieux souverain porte mieux que celle de son fils, qui est un peu grêle et essoufflée.

Mystique et fataliste, ai-je dit de cette voix. Et, à l'entendre, on a presque la confidence de tout ce caractère et de cette vie. Qu'on se figure un prince élevé dans la tourmente des invasions de Napoléon Ier, grandi dans une cour pauvre, arrivant au trône à soixante ans, et alors, poussé par un insurmontable instinct de faible à s'accrocher, envers et

contre tous, à un ministre paradoxal, turbulent, terrorisant, qui lui tombe comme un aérolithe et dont le caractère est justement tout l'opposé du sien, se jetant chaque soir à genoux pour demander conseil à Dieu, maudissant ce « tyran », ce « despote » qui le pousse à la guerre « fratricide » de 1866, qui fait que ses sujets ne le saluent plus dans la rue, qui le pousse surtout à cette extrémité la plus sensible qui puisse être à son cœur imbu de légitimité : la dépossession du Hanovre, de la Saxe, du Wurtemberg, du Mecklembourg, et toujours cédant, et finalement amené, à travers quelle série de triomphes inouïs! à venger sa mère des impertinences de Napoléon Ier, à aller relever à Versailles le titre tombé d'empereur d'Allemagne, à être enfin le patriarche européen que les lyriques de la presse allemande chantent aujourd'hui.

« Par la grâce de Dieu », — cette formule est dans la bouche de Guillaume Ier plus qu'une traditionnelle formule du trône, et l'on se souvient comme il bénit la Providence en tête de ses bulletins de guerre. Guillaume le Victorieux est, certes, de tous les Allemands, et mieux de tous les Prussiens, celui à qui ces prodigieux événements ont laissé le moins de morgue. Ce n'est pas seulement devant l'Europe ou devant le public allemand, mais aussi bien devant ses familiers du palais et dans les moments les moins officiels, que le souverain aime à répéter : « que c'est Dieu qui a tout fait, qu'il n'a été, lui, qu'un humble instrument; que Dieu l'a choisi, lui, homme de patience, de fidélité et de discipline, alors que le tour de la Prusse et celui de l'unité allemande étaient venus et pour la paix de l'Europe ».

La paix de l'Europe! elle repose, du moins selon la

légende, dans le portefeuille rouge de quelqu'un qui n'invoque guère la grâce de Dieu et ne se sent pas plus l'instrument de la Providence que celui de son souverain. Celui-là a dit un jour sa devise, et cette devise est bien la dernière qu'eût choisie le maître qu'il était appelé à servir : « La grande maladie de ce siècle est la peur des responsabilités. »

Le chancelier ne vient pas tous les jours au palais. Quand les affaires ne sont pas ou ne *doivent* pas être importantes, c'est son fils Herbert qui se rend auprès de l'empereur. Le comte Herbert affecte les tics de son père, imite son écriture et se sent déjà carrément futur chancelier, sinon prince impérial, comme l'a appelé un jour dans les *Débats*, M. John Lemoinne.

L'été dernier, lors de l'aventure d'Alexandre de Bulgarie, le chancelier quittait Berlin chaque après-midi et venait jusqu'au château de Babelsberg conférer avec l'empereur.

Le chancelier arrive toujours en voiture fermée; il ne se montre d'ailleurs jamais aux Berlinois soit en voiture découverte, soit à pied, mais seulement à cheval, en uniforme, dans les allées du bois, et on ne le voit jamais ni au spectacle, ni aux fêtes de la cour. Le chancelier est sanglé dans son uniforme de cuirassier jaune; il laisse sa casquette dans la voiture et prend son formidable casque de métal poli. Il entre, il traverse le vestibule, tête haute, en maître, tenant son portefeuille rouge sous le bras. Il n'a pas eu à se faire une tête, la nature l'a monstrueusement servi, et l'on comprend que lorsque l'on peut présenter aux gens cette taille de géant dans un uniforme aussi barbare, et d'aussi terribles sourcils blancs, et cette face de vieux lion, on peut aussi se permettre quelques « responsabilités ».

Parfois le chancelier fait antichambre, il est alors bien curieux à observer. Il a positivement l'air d'un égaré, il scrute avec des regards fous les bibelots d'étagère les plus insignifiants, s'arrête soudain, se gratte la joue comme il fait au Reichstag quand il va parler, vous regarde sans vous voir, etc. Le chancelier entre dans le cabinet de l'empereur : le tête-à-tête commence. Ici, tout ce qu'on peut dire, c'est que si le chancelier est le maître, il se montre vis-à-vis de son souverain extrêmement humble, pénétré de vénération, et aussi bien qu'en public l'appelle « mon maître » et se proclame « son vieux serviteur ». On n'est pas plus réaliste.

C'est dans son cabinet de travail que l'empereur reçoit, c'est là qu'il vit, dans ce petit coin de ce petit palais. L'empereur habite le coin du rez-de-chaussée à gauche, et l'impératrice le coin de l'étage au-dessus. Ni luxe, ni confortable dans ce palais : pas la moindre salle de bain, par exemple; tout est meublé d'un pêle-mêle de cadeaux de Noël, de quelques présents de la Chine et du Japon, de dons offerts par des délégations nationales à l'occasion d'anniversaires et d'achats faits à Paris, à l'Exposition de 1867. On sait les traditions d'économie des Hohenzollern : autrefois, c'était pauvreté, mais aujourd'hui! En montant sur le trône, Guillaume Ier n'avait que des dettes; la liste civile du roi de Prusse est de neuf millions. Il n'en a pas été établi pour l'empereur d'Allemagne. Aujourd'hui, Guillaume Ier est riche : un seul homme, le banquier Kohn, sait le chiffre exact de sa fortune. En évaluant ses revenus per-

sonnels à dix-huit millions, on ne se tromperait guère. L'empereur veut être tenu au courant de la plus minime dépense. Le personnel du palais est très restreint et composé de vétérans peu difficiles. Les appointements de la plus haute charge de la cour s'élèvent à trente mille francs. Les intendants sont constamment sur le qui-vive : leur bête noire est un trio de maîtres-cuisiniers français imposés par le bon goût de l'impératrice, et qui passent pour faire fortune avec une désinvolture par trop aristocratique. Les traits de parcimonie abondent : à être racontés, ils n'auraient que le tort de paraître grotesquement invraisemblables.

Le cabinet de travail du souverain est encombré de souvenirs militaires ou de famille. Sur la table, un bouquet de bleuets toujours renouvelé ; dans un coin, des drapeaux. A Berlin, l'empereur ne quitte jamais son uniforme de général, un vieil uniforme un peu usé. C'est ainsi qu'il se montre avec la croix « Pour le Mérite » au cou, chaque jour, à midi, à sa fenêtre, quand la garde passe, musique en tête. Le soir, on descend sur cette fenêtre un rideau, à travers lequel on peut apercevoir encore le front penché de l'empereur travaillant à la lueur d'une humble lampe ; et des groupes stationnent, attendris, sous l'œil des sergents de ville qui gardent le palais.

Seuls, l'empereur et l'impératrice avec ses camélistes logent au palais. L'empereur est dans son cabinet de travail à paperasser, l'impératrice est en haut avec ses femmes. Le palais est sans animation, comme inhabité, surtout l'après-midi et le soir.

Le matin, le rez-de-chaussée est un peu égayé par les voix, les bruits d'éperons.

Dès une heure, tout retombe dans le silence. Les

valets jouent, feuillettent de vieux illustrés, bâillent, quelquefois même désertent le vestibule : il y a vraiment des moments où l'on pourrait entrer au palais comme dans un moulin.

L'empereur et l'impératrice vivent aussi séparément que possible à Berlin, et, l'été, ils s'arrangent pour ne pas se trouver ensemble. Ils prennent leurs repas séparément, font séparément leur promenade, ne se montrent jamais ensemble en public. Le soir, vers onze heures, quand l'impératrice, entre les mains de ses caméristes, lit le *Figaro*, l'empereur monte un instant. Ces caméristes lui sont de vieilles amies qui portent en breloque les grains de plomb extraits de sa blessure, après l'attentat de 1878 : l'une d'elles, même, — la plus âgée — fut seule, avec une dame d'honneur, à l'accompagner dans sa fuite en 1848. Le souverain cause un instant, familièrement, de la soirée à l'Opéra, des audiences de la journée, de ce qu'on a dit au thé, etc. Sa bonne humeur est inaltérable, paraît-il, et il cède toujours doucement devant l'inaltérable mauvaise humeur de nerfs de l'impératrice, comme il cédait autrefois devant ses grandes colères, en se contentant de murmurer :

— Ce n'est rien, c'est le sang russe qui remonte (le sang de l'empereur Paul de Russie).

Le matin, c'est l'impératrice qui, vers dix heures, descend rendre visite à l'empereur. C'est en général le seul moment où les deux majestés se parlent sans témoins. Assurément, la politique ne fait guère les frais de la conversation. L'impératrice qui a renoncé à s'immiscer dans la direction des affaires, surtout des affaires religieuses, — et y a si bien renoncé qu'elle s'est même réconciliée avec son vieil ennemi le prince de Bismarck, — l'impératrice se contente aujour-

d'hui, comme un simple particulier, d'être tenue au courant par les télégrammes de Wolff et par les résumés du *Temps* et des *Débats* (ces derniers même lui exposent, paraît-il, plus clairement les affaires allemandes que ne le fait la *Gazette de Cologne*). Ce dont on cause plutôt, c'est de tel mariage dans la famille ou à côté, de telle audience prochaine et très délicate, du prochain bal, etc. Ce dont on cause surtout, c'est du singulier état de choses existant entre les deux souverains et la maison du prince héritier, et de l'attitude à tenir aujourd'hui, demain, dans les moindres occasions.

C'est là, en effet, le sujet capital des conversations dans les deux palais. De plus en plus, on sent que l'heure va sonner où les uns prendront la place des autres. L'empereur sait que ses meilleurs serviteurs seront peut-être tenus en disgrâce et que son œuvre sera peut-être gâtée. L'impératrice se dit que, veuve, la vie à Berlin et même en Allemagne lui sera rendue impossible par la nouvelle souveraine, cette étrangère aux goûts tout modernes, dont l'influence lui a déjà enlevé l'affection et le respect de son fils, et elle parle depuis longtemps de se retirer à Rome.

Au palais du prince héritier, l'exaspération grandit tous les jours. Le prince vieillit dans l'inaction, son père est trop jaloux de son pouvoir pour lui abandonner la moindre part aux affaires militaires ou civiles. Mais les causes du désaccord sont complexes. L'autorité du chef de famille est chez les Hohenzollern un principe sacré et qui peut être poussé aux dernières rigueurs. A cinquante ans encore, le souverain actuel n'était que prince royal et devait se plier, avec la princesse sa femme, aux caprices et aux rigueurs souvent séniles du roi, et ce roi n'était que son frère.

A leur tour, l'empereur et l'impératrice usent aujourd'hui de leur autorité envers le prince héritier, et surtout envers la princesse sa femme, avec une rigueur parfois invraisemblable. Le prince ne peut faire un pas, une dépense, sans consulter son père et on lui fait sentir durement cette dépendance.

La princesse impériale ne peut choisir une dame d'honneur pour elle ou une gouvernante pour les princesses ses filles, ne peut voyager, ne peut se faire accompagner en voyage par telle dame, ne peut laisser figurer ses filles à telle fête ou à telle vente de charité, sans l'assentiment de sa hautaine et souvent insultante belle-mère. D'autre part, le prince héritier n'est pas en bons termes avec son fils, le prince Guillaume, qui lui a pris la popularité dans l'armée, en étalant son culte pour l'empereur. Cela suffit pour que les deux vieux souverains gâtent leur petit-fils et sa maison ostensiblement. Le résultat de tout cela est une suite de coup d'épingles, d'avanies étalées même devant le public des bals de cour et la fin de tout cela est aisée à deviner.

Déjà quelques habiles louvoient et s'apprêtent à se trouver du côté du manche au jour du balayage. Au fond, ce fameux jour du balayage sera peut-être très anodin : la nature ondoyante du futur souverain n'a guère permis jusqu'ici que des conjectures, en politique extérieure ou intérieure comme en fait de vie de cour. Seuls les peintres peuvent être sûrs que pour eux ce changement de règne sera un changement de régime artistique, ce dont le besoin ne se fait pas peu sentir à Berlin.

★

Quel est le caractère de l'empereur ? Quand on pose cette question à quelque familier de la cour, surtout à une femme, la réponse ne varie guère : l'empereur est *goldig*, il est « d'or. » Et c'est, en effet, le mot qui vous vient à vous-même, étranger, au seul son de la voix du souverain, devant ses manières affables et pleines de noblesse, devant les traits de sincérité qu'on raconte de lui.

Mais ce n'est là, si l'on peut dire, qu'une « seconde manière » chez le monarque. Les intimes qui vivent depuis cinquante ans à la cour lui ont connu une « première manière » bien différente. Le prince digne, correct, détestant les familiarités, ne réservant pas à la seule armée son respect sinon son intérêt, écoutant volontiers parler, ne tranchant sur aucun sujet, évitant tout ce qui pourrait être pris pour des mots historiques, le souverain que nous voyons aujourd'hui, a été façonné d'abord par la princesse Augusta, femme supérieure et toute à l'idéal qu'elle se fait de son rang, ensuite par le caractère providentiel, et sacré pour lui, des événements soudains dont il s'est vu, au déclin de sa vie, choisi pour l'instrument mystérieux.

Le prince royal d'autrefois, avec ses avantages de beau militaire, avec ses facultés qui le confinaient dans la pure étude pratique de l'armée, semblait n'avoir d'autre but que de mériter le sobriquet qu'on lui donnait ouvertement, de *unter-offizier* : — sous-officier, être un vrai sous-officier prussien, fier de sa moustache, un mangeur de cœurs, méprisant université, livres, musique, beaux-arts, tout, en dehors

de l'uniforme et de la parade, et avec cela, tranchant sur tout. La princesse Augusta, d'origine russe, élevée à Weimar, dans la société de Goethe, élevée dans l'admiration du grand siècle français et qui, encore aujourd'hui, à soixante-quinze ans, repasse presque chaque matin son recueil de locutions élégantes françaises, la princesse obligea le sous-officier à suivre à ses côtés, trois fois par semaine, un cours de littérature qu'un professeur venait leur faire au palais ; elle l'obligea à meubler sa conversation, à réformer ses manières, à ne provoquer ni tolérer les familiarités, à ménager ses poignées de main, etc.

Le sous-officier était né bon et docile, il fit ce qu'il put. Il s'était marié par raison d'Etat : on lui rendit vite la liberté, tout en gardant l'influence. L'empereur a toujours conservé pour l'impératrice le plus humble respect : l'impératrice est toujours demeurée pour lui un être à part, d'une autre race, dont les nerfs supérieurs ne souffrent pas la contrariété, dont il faut même respecter les goûts et les manières antigermaniques.

Ce n'est pas seulement à Paris, qui est loin, que la santé du souverain donne lieu à de fausses alertes. Chaque hiver, à Berlin, il arrive au moins une fois que soudain on assiège les magasins de deuil, sur un mot. L'empereur passe rarement une semaine sans s'évanouir de faiblesse, et parfois cela arrive plusieurs jours de suite. C'est la fin, pense-t-on. Le lendemain, il n'y paraît rien : au contraire, et le souverain reçoit son monde, se montre à son peuple. Et c'est ainsi depuis six ans, sans changements sensibles. Un médecin de la cour me disait : « C'est l'image de la parfaite santé jusqu'au premier coup de vent. »

L'IMPÉRATRICE

AUTANT la personnalité intime de l'empereur est simple et naturellement effacée, autant celle de l'impératrice est compliquée et entière, et s'impose.

L'impératrice descend de Catherine la Grande de Russie, elle a été élevée à Weimar, elle a constamment vécu dans l'admiration de l'ancienne cour française, des salons français, de la langue française. Son mariage avec le prince royal de Prusse fut un mariage par raison d'Etat. Bon et tendre, le prince laissait derrière lui une passion sans issue pour une princesse Radziwill, morte aujourd'hui ; fière et étrangère à toute espèce de sentimentalités, la princesse Augusta ne vit dans cette union que son élévation à un rang pour lequel elle se sentait uniquement née, pour lequel elle se sentait, c'est bien le mot, une vocation d'artiste. Ni épouse, ni mère, ni même grand'mère, comme on dit d'elle à la cour, elle reprit sa liberté dès qu'elle eut donné un héritier à la couronne. Dès lors, elle fut toute à ce rôle de souveraine dont elle se faisait un idéal noblement dénudé, mais singulièrement imposant. Elle est arrivée ainsi à composer un étrange personnage, artificiel, mais logique et fascinant, qui a séduit tous

les ambassadeurs à Berlin et tous les visiteurs un peu civilisés, à finir par M. de Lesseps.

A propos de M. de Lesseps une parenthèse. Je ne m'étonnerais pas que l'idée première de sa visite à Berlin ait été discrètement soufflée par l'impératrice elle-même. Au thé que la souveraine donne à peu près tous les soirs, chaque fois qu'on parlait du « Grand Français », et c'était là un sujet favori de son ami le duc de Sagan, qui tient volontiers le dé de la conversation à la table de l'impératrice, chaque fois la même conclusion arrivait : « Dire que j'aurais pu faire sa connaissance, lors de l'Exposition ! Un malentendu m'en a empêchée. J'eus aussi l'occasion de voir M. Michel Chevalier et tous ces Messieurs (les Saint-Simoniens), mais M. de Lesseps n'était pas là. Hélas ! le verrai-je jamais ? » Un mince prétexte s'est présenté, une décoration conférée à notre ambassadeur, M. Herbette, et dont son vieil ami M. de Lesseps, qui n'a rien à faire, pouvait venir lui apporter les insignes : le duc de Sagan a vite saisi l'occasion et organisé la chose, et voilà sans doute à quoi se borne la mission diplomatique de notre séduisant compatriote, retiré depuis longtemps de la diplomatie[1].

Pas plus que dans le caractère, l'impératrice n'a rien d'allemand dans la figure et les manières. A en juger par ses portraits, même par celui de Winter-

1. Dans la « Chronique parisienne » que Jules Laforgue publia dans le numéro d'avril 1887 de la *Revue Indépendante* et qui relatait les événements du mois de mars se trouve également un passage touchant ce voyage de Ferdinand de Lesseps en Allemagne.

halter qui peignit aussi l'impératrice Eugénie et s'y entendait, l'impératrice Augusta n'a jamais été ce qu'on appelle belle. Tout est un peu masculin chez elle, la taille très élevée, le teint, les traits, la voix, les mains. Le teint, qui est naturellement hâlé, se dissimule plus que franchement sous des artifices dont il faut être berlinoise pour se choquer, mais qui vont parfaitement avec tout cet ensemble voulu de tenue, avec ces toilettes jeunes et fleuries comme pour une idole, avec ces manières précieuses, avec cette voix qui, rude au fond, est constamment maintenue dans une gamme aiguë, plaintive et fragile.

Le premier mot de cette voix plaintive et un peu sibylline, est toujours pour se dire excédée, demi-morte, tandis que lentement on se passe sur le front une main longue et pâle, avec la seule alliance à l'annulaire, une main extraordinairement soignée et dont on est très fière. On a devant soi un être tout en nerfs, et qui semble ne se soutenir que par là, un visage émacié et travaillé, avec deux yeux d'un gris à la fois insaisissable et implacable. Ces terribles yeux sont connus pour clouer les gens sur place et bien des dames d'honneur ont été longtemps avant de s'y pouvoir habituer ; mais dès que la bouche sourit, et d'autant plus que ce sourire a toujours l'air forcé, on a la sensation d'une faveur imméritée et notre sublime Conseil Municipal lui-même, pourtant si aguerri, n'y résisterait pas. L'impératrice vit de rien : du thé, deux doigts de champagne, le reste à l'avenant. Depuis l'âge de neuf ans, elle n'a pas passé un jour sans prendre quelque médecine; à l'âge de soixante-dix ans, presque *in extremis*, elle a subi une opération des plus délicates ; il y a cinq ans, elle a fait une chute qui, mal soignée, l'a condamnée à la

chaise roulante. A force d'énergie, elle est parvenue à se lever, faire quelques pas, donner encore de temps en temps l'illusion qu'elle peut recevoir debout[1]. Avec cela, l'esprit est toujours vif, la mémoire surprenante ; l'œil voit tout et recueille tout, l'oreille entend le moindre chuchotement dans une conversation générale.

L'impératrice est protestante, on le sait, mais elle a eu une grande influence catholique dans sa vie. Le catholicisme, dans son esprit politique et social, comme dans ses ressources pour l'âme, et ses mœurs, et ses particularités de formes, est sa constante préoccupation, hélas! à peu près platonique. C'est un peu aussi l'attrait du fruit défendu. On dit que, veuve, la souveraine irait vivre à Rome et très probablement s'y convertirait. Il y a quatre ans, alors que l'Allemagne était en fête pour le quatrième centenaire de Luther[2] et que toute la cour se trouvait officiellement à Berlin, l'impératrice se tenait coite au fond de son château de Coblentz. La souveraine aime à s'entourer de catholiques : la qualité de catholique est une recommandation pour elle. Inutile de dire qu'on en abuse. Par exemple, on reçoit assez fréquemment des lettres de prêtres français, évidemment déclassés, demandant des secours d'argent. Mais la dame du palais chargée d'ouvrir ces lettres et d'y répondre, et chargée en général des « affaires extérieures » de la souveraine, est un diplomate digne d'un comptoir et qui ne laisse pas aisément sortir l'argent de la cassette de sa maîtresse.

---

1. Marie-Louise-Catherine de Saxe-Weimar était née à Weimar le 30 septembre 1811 et avait épousé Guillaume de Prusse le 11 juin 1829. Elle avait donc soixante-dix ans lorsque Laforgue arriva à Berlin.

2. 10 novembre 1883.

Cette influence catholique est venue à la souveraine, comme beaucoup de ce qui fait sa vie, de la France, d'un Français. Ce Français, mort avant la guerre, fut secrétaire de Talleyrand et en a tenu les *Mémoires*, et n'est autre qu'un grand-oncle de l'auteur d'*Autour d'un mariage*. Il était ministre de France à Carlsruhe et vivait surtout à Bade. Une espèce d'amitié mystique s'établit entre la reine de Prusse et ce personnage qui, pour un ou deux sceptiques à la cour, est resté comme un charmant jésuite, et pour tout l'entourage de l'impératrice, comme un modèle sacré de distinction et de savoir. On voit sa photographie sur nombre de guéridons, au palais, et le jour anniversaire de sa mort se passe dans une tristesse muette. « Quel bonheur qu'il soit mort avant cette guerre ! » soupire encore aujourd'hui la souveraine.

Pour l'empereur, cela fait partie des affaires intellectuelles de sa femme, et de l'ensemble de ses supériorités : il n'a rien à y voir.

Les Berlinois croient l'impératrice constamment abîmée dans des exercices de piété. Il n'en est rien, certes ! L'impératrice n'a pas le tempérament d'une bigote, et n'en a pris ni les habitudes, ni le langage, ni les mines. Si toutes ses sympathies et ses convictions de femme et de souveraine vont au catholicisme, son éducation est bien protestante. Et même dans l'atmosphère de Rome, elle ne prendrait pas le chemin de *Madame Gervaisais*, dont l'histoire l'a passionnée, mais non troublée.

Avec la conviction de sa supériorité et son carac-

tère impérieux, d'autant plus impérieux et ambitieux d'initiative que l'empereur aimait à vivre en tutelle politique, l'impératrice devait être portée à s'ingérer dans la direction des affaires. M. de Bismarck y mit toujours doucement le holà. Lors des affaires religieuses du *Kulturkampf* qui tenaient particulièrement à cœur à la souveraine, la lutte fut vive et l'on se montra irréconciliable. Le chancelier savait bien que, comme toujours, envers et contre tous, il aurait le dernier mot. Il avait beau jeu pour se montrer calme, attendre que la disgrâce où on le tenait tombât d'elle-même, qu'on le reçût de nouveau et que sa souveraine lui redonnât à quelque prochain jour de l'an, sa main à baiser. Comme en bien d'autres circonstances, il ne sut pas se refuser son plaisir favori, celui des gros mots. Les mots directs ne circulèrent naturellement qu'à l'état d'on-dit, mais le chambellan de la souveraine en reçut un en face et devant tous. Un jour, au moment où M. de Bismarck se rendait comme à l'ordinaire chez l'empereur, le chambellan de l'impératrice se trouvant là, dans l'antichambre où vont et viennent les officiers de cour, lui tourna le dos et se mit à tambouriner du bout des doigts sur une vitre. Et le chancelier dit tout haut et devant tous : « Pas agréable de mettre les pieds dans une maison où la valetaille ne salue pas ! »

Aujourd'hui la réconciliation est faite, elle s'est faite il y a quatre ans. Les courbettes du chancelier et la vénération qu'il met dans sa voix sont extraordinaires et étonnent même l'entourage de l'impératrice. *Commediante*! *tragediante*! peut-on dire de lui comme le pape disait de Napoléon.

Les Berlinois n'ont jamais l'occasion de voir leur souveraine, ils ne la connaissent pas, ne s'intéressent

pas à ses faits et certes ne sauraient dire si elle est à Berlin, vient de le quitter ou va y rentrer. L'impératrice ne se montre jamais avec l'empereur, elle ne sort jamais en voiture découverte. Les photographies qu'on voit d'elle aux vitrines des marchands de Berlin, sont faites d'après des bustes, des médaillons, des dessins composés du tout au tout et corrigés même sous ses yeux, d'après ses indications.

L'impératrice est impopulaire à Berlin. Ce n'est pas tant pour ses sympathies françaises, qui sont mal connues et constituent d'ailleurs un chapitre où l'Allemand est moins susceptible que nous le serions, non, mais la souveraine ne se montre jamais et semble par conséquent faire fi de son rôle aux côtés de l'empereur ; et puis, on la dit catholique et dévote, elle est hostile au chancelier ; elle est intraitable sur les questions d'étiquette ; elle méprise la bière, elle méprise toutes les simplicités et toutes les familiarités chères au cœur allemand : elle est incapable de *Gemuth* ; bref, elle n'est pas « d'ici ».

Ces sympathies françaises qui, tout en restant dans les limites du tact, ne sont rien moins que platoniques, les connaît-on mieux en France ? On lit dans un des ouvrages de M. Rothan[1] cette note : « Le nom de l'impératrice Augusta ne doit être prononcé qu'avec respect en France. » Cette note est accompa-

1. Gustave Rothan, auteur d'un ouvrage *les Origines de la guerre de 1870* publié en 1879, et de plusieurs volumes de *Souvenirs diplomatiques* dont deux : *l'Affaire du Luxembourg, le prélude de la guerre de 1870* et *l'Allemagne et l'Italie (1870-1871)* venaient de paraître respectivement en 1882 et 1884 quand Laforgue écrivait cela.

gnée de faits qui la justifient ; ces faits, il serait aisé de les multiplier. Si vous faites le voyage des bords du Rhin, descendez à Coblentz et allez visiter le charmant cimetière où reposent les soldats français morts de leurs blessures pendant leur internement dans cette ville : c'est l'impératrice qui a fait arranger ce cimetière dans tous ses détails et qui l'entretient exclusivement à ses frais.

L'impératrice parle sans accent un français absolument correct. Mais ce français a ceci de particulier que dans les heures en bonne humeur de conversation, il arrive, par la préciosité des locutions toujours choisies, et par le maniéré tantôt enfantin, tantôt lentement ironique des intonations, à constituer une sorte d'esprit qu'on écoute avec plaisir. Cela ne paraît de l'affectation qu'à la première fois, alors qu'on est encore mal orienté devant cette figure de souveraine, chez qui tout semble fait pour déconcerter.

Un des plaisirs de l'impératrice, dans ce plaisir qui est le seul où elle se complaise absolument, la conversation autour d'une table de thé, un de ses plaisirs est de riposter par une impertinence en français, une de ces impertinences impossibles en allemand et qui font, à l'étranger, le charme de nos comédies; et comme il va de soi que ces ripostes, surtout dans une conversation française, ne sauraient être provoquées que rarement, pour ne pas dire jamais, l'impératrice force l'occasion et y répond, sans plus de conséquence d'ailleurs. Un soir, au thé, racontant n'importe quoi d'extraordinaire, l'impératrice ajouta : « Bref, les cheveux m'en dressaient sur la tête. » Le chambellan présent, gros personnage sans malice, se mit à rire complaisamment. Et l'impératrice, saisis-

sant l'occasion, le foudroya du regard, en disant d'un trait, et si vite que probablement personne ne comprit et que tout le plaisir fut pour elle seule : « J'avoue que c'est le dernier des accidents qui puisse m'arriver », faisant allusion on devine à quoi[1].

On ne peut pousser plus loin la passion de notre langue que ne fait l'impératrice, qui l'impose comme une autre souveraine, en toute occasion et même vraiment en trop d'occasions. L'impératrice et sa fille (celle-ci n'est qu'une imitation allemande de sa mère) s'écrivent toujours en français : il leur est même arrivé, visitant ensemble une exposition, à Dresde, je crois, et circulant parmi la foule des visiteurs, de causer tout haut en français.

L'instruction de l'impératrice est celle qu'on recevait de son temps, tout ce qu'il faut pour causer autour d'un service en vieux saxe. Encore aujourd'hui, la souveraine lit beaucoup, et ce beaucoup, je n'ai pas besoin de le dire est français. Chaque matin, le *Figaro*, le *Temps*, les *Débats* sont déposés sur sa table, et tous les quinze jours, on remet au premier valet de chambre, — un Français — la *Revue des Deux Mondes* pour qu'il en coupe les feuillets. On lit surtout des *Mémoires*, des *Souvenirs*. De temps en temps, un roman; Octave Feuillet est toujours le bienvenu et reste le premier parmi les rares que l'on puisse lire en entier. Pierre Loti est délicieux par extraits. C'est aussi par des extraits que l'on s'acquitte

1. Ce mot de l'impératrice était évidemment un vieux souvenir de Laforgue : on trouve, en effet, dans son agenda de 1883, à la date du jeudi 3 mai. « J'avoue que c'est la dernière des choses à laquelle je serais exposée. » Le mot avait, sans aucun doute, été dit par l'impératrice ce jour-là. (Cf. Notes de Jules Laforgue. *Nouvelle Revue Française*, 8e année, nº 85, octobre 1920, p. 518.)

envers la « nouvelle école », c'est-à-dire Goncourt, Zola, Daudet, dont la langue d'ailleurs est trop révolutionnaire pour une fidèle de la *Revue des Deux Mondes*. Il est un écrivain dont on ne perd pas une ligne, c'est M. Maxime Du Camp, un vieil ami qui revient chaque été à Bade : quelles bonnes soirées on doit à ses excursions de vieux sceptique à travers la charité privée à Paris ! Il est aussi un écrivain, un seul, exclu systématiquement de la bibliothèque de l'impératrice, c'est M. Renan, naturellement à cause de la *Vie de Jésus*.

En vraie Française du dernier siècle, l'impératrice ne s'intéresse qu'à la peinture anecdotique et qu'à la musique italienne ou du moins facile. L'audition forcée de deux actes de Wagner, par exemple, quand il faut tenir compagnie à quelque hôte royal à l'Opéra, arrache les dernières plaintes à ses précieux nerfs.

L'impératrice ne va plus, d'ailleurs, à l'Opéra, depuis sa chute. Il y a cinq ans, chaque fois que l'Opéra de Berlin donnait *Carmen*, et c'était bien une fois par semaine, les Berlinois savaient où trouver, à coup sûr, et entrevoir l'invisible souveraine. Encore aujourd'hui, à midi, quand la garde passe, musique en tête, devant le palais, si le chef de musique veut être aimable, il fait jouer une marche de l'opéra de Bizet. Pendant l'hiver, l'impératrice donne au palais, ce qu'on appelle ses « jeudis musicaux ». C'est surtout une occasion de recevoir le corps diplomatique et d'organiser un bout de causerie française. La plupart des grands virtuoses ont joué dans ces soirées. Sarasate en reste l'enfant gâté et Rubinstein en est tenu éloigné pour sa sauvagerie.

★

L'impératrice demeure à Berlin du 1er décembre au 1er mai. Elle y partage son temps entre l'Augusta-Hopital et l'Augusta-Pensionnat. Quand on voit passer sa voiture, un lourd coupé dont la caisse est très basse, afin de recevoir le fauteuil roulant de l'impératrice, et qui sort toujours du palais par une sortie de derrière, on peut dire que la souveraine se rend à l'un de ses deux refuges. C'est là que va également le plus clair de sa cassette. La société de la Croix-Rouge et les sociétés d'hygiène d'Allemagne lui font aussi des occupations régulières pour lesquelles elle a un secrétaire.

Dès le 1er mai commence une série de séjours à Bade, Coblentz, Hombourg, etc., où la souveraine et sa maison, réduite au nécessaire, vivent familièrement et sans étiquette, soit au château de la ville, quand il y en a un, soit dans un hôtel. On change alors de chambellan et de dames d'honneur tous les mois. Le chambellan est le plus souvent un hobereau, baron ou comte, qui ne sait que faire de ses mains quand il a déposé sa tasse de thé. Les dames d'honneur sont des jeunes filles, toujours comtesses, qu'on fait venir pour un mois, de leur château, qui ne savent dire que : « Oui, majesté ! non, majesté ! » et qu'on renvoie avec un cadeau.

A Bade, l'impératrice a la grande distraction des visites de sa fille et du grand-duc, et les entretiens presque quotidiens avec la duchesse Hamilton et son inséparable amie la comtesse Tascher de la Pagerie, qui peut-être laissera des mémoires assez vifs.

A Berlin, la maison de la souveraine se compose d'une grande maîtresse du palais et de deux dames du

palais, dont l'une vit dans son coin et sur des souvenirs de beauté célèbre et de faveurs royales, et l'autre est le puissant bras droit de l'impératrice. Viennent ensuite, une dame d'honneur fixe, un chambellan, un médecin, un secrétaire et quatre caméristes dont la première est, de toute la cour, la personne à même d'écrire les mémoires les plus curieux et les plus complets, ce qu'elle ne fera jamais. Ajoutons que tout ce monde n'a pas été vu de bien près par l'auteur de la *Société à Berlin.*

Le trait par lequel il faut terminer ce portrait de l'impératrice est peut-être facile à deviner. L'impératrice est une personne supérieure, elle est en tout cas d'une race infiniment supérieure à son milieu. Elle le sent, elle le lit dans tous les yeux autour d'elle ; tout est adoration autour d'elle et il n'est personne de son entourage qui n'ait eu à supporter les cruautés de son orgueil et de ses caprices de grande ennuyée. L'impératrice a passé sa vie à ne pouvoir s'accommoder à son milieu, à rêver de monarchie catholique, de salon français, etc. Elle s'est ennuyée, elle s'ennuie toujours et rêve toujours.

Ses grandes distractions sont l'arrivée de quelque hôte étranger qu'elle doit recevoir. L'attente est fébrile ; après le départ, c'est l'abattement et le plus souvent les mots durs. Espérons que M. de Lesseps se sera montré tel qu'on l'attendait et surtout pas trop flatteur et surtout pas trop pédant, pas trop technique dans l'explication des plans de son canal.

J'ai dit l'extraordinaire vitalité de l'impératrice dans l'apparent délabrement de sa santé. Si, selon le

mot connu, l'empereur est « d'or », l'impératrice est « d'acier ». Une fois veuve, elle se retirera sans doute à Rome : ce n'est que là, qu'elle se convertisse ou non, qu'elle trouvera enfin quelque apaisement et des conseils de renoncement. Elle aura là au moins le soleil, le bon soleil qu'elle aime tant.

BAL DE GALA

LEURS Majestés donnent quatre bals par hiver. La série de ces fêtes s'ouvre par une réception où un concert remplace le bal, et se clôt le 22 mars, à l'occasion de la fête de l'empereur, par une *soirée* avec représentation d'opéra et ballet. Cette première et cette dernière soirée sont plus intimes et moins encombrées que les bals. A ces quatre bals, on voit tout Berlin, surtout le Berlin militaire et presque pas le Berlin artistique, dont l'empereur n'invite jamais que la fleur officielle, laissant le reste aux réceptions du prince et de la princesse impériale, qui « protègent les artistes ».

Un beau matin, un « fourrier » vous apporte votre invitation, une carte enveloppée d'un programme en deux feuilles. La carte porte :

« Par ordre souverain de Leurs Majestés Impériales et Royales, le Maréchal de cour soussigné a l'honneur d'inviter M... au bal et au souper du..., à huit heures et demie, au Château royal.

Signé : comte PERPONCHER. »

Cette invitation, surmontée de la couronne impériale, est ornée d'une vignette montrant les armes

des deux Majestés et une vue du château, le tout encadré de laurier et de lierre, et assez médiocrement exécuté.

La première feuille du programme qui enveloppe la carte d'invitation, porte que le bal aura lieu au château dans la Salle Blanche (cette salle est réservée exclusivement aux réceptions de Leurs Majestés, ce qui fait qu'on est fort à l'étroit aux soirées que le prince impérial donne dans ce même château), que les dames paraîtront en « toilette de bal » (les épaules découvertes), les hommes « en gala », les militaires en uniforme de bal de cour (cet uniforme n'a de particulier que le pantalon qui est blanc-crème), que les Altesses arriveront à neuf heures, entreront par le perron de la Salle des Chevaliers et se réuniront dans la Salle de l'Aigle Noir, que le corps diplomatique se réunira dans la Salle Blanche, que les généraux, les hauts fonctionnaires, etc., arriveront à huit heures trois quarts et se réuniront dans la Salle du Chapitre, enfin que les autres invités arriveront à huit heures et demie et se réuniront dans la Galerie des Tableaux. La seconde feuille du programme règle de même, suivant la hiérarchie, l'accès des buffets.

Dès huit heures, l'avenue des Tilleuls, fort peu encombrée et très silencieuse d'ordinaire à cette heure dans l'espace compris entre le Palais et le Château, est remplie par le bruit monotone et continu des voitures. Les voitures de gala n'arrivent qu'au dernier moment, ce sont les pauvres fiacres qui ouvrent la marche. S'il fait sec, la plupart des militaires viennent à pied, raides dans leurs pantalons à sous-pieds, corrects dans leurs manteaux noirs, quelques-uns coiffés simplement de la petite casquette, tandis que, derrière eux, les ordonnances

portent le casque dans l'étui. Tout le long de l'avenue des Tilleuls, des policiers à cheval assurent l'ordre avec un zèle implacable. L'avenue semble déjà comme une antichambre du palais. Les alentours du Château sont impitoyablement purgés de tout piéton qui n'a pas sa carte : la foule a tout juste le droit de se masser sur le trottoir d'en face, d'où elle ne peut contempler que le défilé des voitures, sans même en voir descendre les bienheureux invités. Elle n'en reste pas moins là jusqu'à minuit, souvent les pieds dans la neige, à béer aux lumières des fenêtres. Le bon Berlinois ne se lasse pas d'admirer les carrosses de la cour. A toute occasion où l'on fait prendre l'air à ces véhicules presque dignes d'un musée de Cluny, il stationne entre les deux palais pour leur voir faire la navette de l'un à l'autre, avec leurs cochers poudrés et coiffés du tricorne à glands et leurs paires de laquais en livrée argent, bas de soie rose et bicorne à panache, portant la masse ou le glaive.

Le palais qu'habitent Leurs Majestés est juste assez grand pour les réceptions intimes et les « jeudis musicaux » de l'impératrice. Pour les bals de gala, on va au Château royal qui est au bout de l'avenue des Tilleuls, en face des musées, à cinq minutes des palais, à dix minutes des ambassades.

Le Château royal est un bâtiment très simple d'aspect, bâti dans un léger style dix-huitième siècle, çà et là badigeonné, entourant d'une hauteur de quatre étages (formant environ six cents pièces), deux cours et une chapelle à coupole. Les cours ont conservé le grossier pavage de cailloux du temps des lourds carrosses à roues triplement ferrées.

★

Ainsi qu'on l'a vu, c'est la Salle des Tableaux qui est le rendez-vous assigné au commun des invités. Mais outre ces invités, députés, professeurs, artistes, simples officiers, nombre d'autres et en général tous ceux qui aiment leurs aises et n'ont pas à faire acte de discipline en se conformant au programme, ont pris l'habitude de se réunir dans cette salle. Cette galerie est en effet très longue, elle a d'intéressants tableaux et des coins où l'on peut s'asseoir et causer en buvant une tasse de thé. Elle a surtout l'avantage de précéder immédiatement la Salle Blanche, ce qui fait qu'en prenant bien sa place, on peut assister au défilé de tous les invités, corps diplomatique d'abord, et la cour ensuite.

Dès neuf heures, la Galerie des Tableaux présente une double haie de cinquante mètres chamarrée d'uniformes civils et militaires, où l'habit noir est rare et la poitrine vierge de décorations absolument introuvable.

Qu'on songe que l'Allemagne avec tous ses petits Etats a au moins une centaine de décorations dont on peut faire le relevé dans l'Annuaire militaire, en commençant par les quarante variétés de l'Aigle rouge ! — On regarde les tableaux :

L'immense chromo d'Antoine de Werner, la *Proclamation de l'Empire à Versailles*, avec les casques des gardes-cuirassiers reflétant minutieusement les fenêtres du palais de la royauté française ; le *Couronnement du roi à Kœnigsberg*, par Menzel, intéressant essai de réalisme et même d'impressionnisme dans un tableau officiel ; un prince de Galles en hussard prussien ; des tableaux de genre relatifs à la

dernière guerre ; nombre de vieux portraits par le Français de Pesne, etc. Il y avait encore là, le *Bonaparte franchissant les Alpes* de David ; depuis deux ans, il a disparu.

On se montre les célébrités : le recteur de l'Université, en manteau de velours rouge brodé d'or et escarpins à boucles ; l'illustre et mal en cour historien Mommsen, avec sa figure de vieille sorcière et ses gestes nerveux, qui parle le français d'une façon charmante et vous dit volontiers du mal de M. Duruy ; le savant Helmholtz qui s'est fait anoblir pour satisfaire sa femme, — en se mariant, elle avait perdu sa particule ; le violoniste Joachim, le peintre Menzel, haut comme une botte de garde-cuirassier, chamarré de colliers et d'ordres, mais portant aussi la Légion d'honneur, allant et venant, connaissant tout le monde, ne perdant pas une seule de ces soirées, circulant entre tous ces personnages comme un gnome et comme le plus enfant terrible des historiographes.

Cependant le ministre de Puttkammer, dans son bel habit brodé, avec son collier d'aigles, se pavane, superbe. Le comte Herbert de Bismarck fait des apparitions, tordant sa grosse moustache, tourmentant son lorgnon, les sourcils déjà jupitériens, lançant çà et là de fortes plaisanteries d'un air froid. Et partout, des officiers se saluant, cassés en deux et remettant leur monocle, partout des chambellans zébrés d'or, leur canne de cérémonie à la main, leur clef d'or dans le dos, au milieu d'un nœud de moire bleue.

Cependant, une à une, les ambassades passent, groupées derrière leur ambassadeur, l'air froid, ne se retournant pas, ne connaissant là presque personne. Ce sont elles qui excitent le plus la curiosité de la

double haie, surtout celle des nouveaux invités. L'ambassade de France passe d'un air volontiers très effacé, les deux attachés militaires, — deux artilleurs, — le képi de la petite tenue à la main, le plus jeune des deux, un capitaine, excitant la stupéfaction des officiers allemands par sa poitrine vierge de toute décoration. L'aîné des deux attachés est à Berlin depuis longtemps et a l'air fort blasé ; le plus jeune, qui occupe son poste depuis un an, faisait bien triste figure dans les premiers bals, ne connaissant personne et ayant visiblement un peu de rage au cœur, à traverser cette galerie entre deux haies d'officiers prussiens étalant leur morgue, malgré eux, entre deux rangs de tableaux étalant sans discrétion de terribles souvenirs.

Voici l'ambassadeur d'Autriche, dans son manteau de fourrure trop parfumé, avec son bonnet à plumes de héron et ses petites bottes à gland ; l'ambassadeur de Russie avec sa toque d'astrakan blanc et ses bottes de simple soldat ; l'ambassadeur de Turquie, grave et caressant sa barbe, le plus doré de tous, et aussi celui qui baise la main de l'impératrice avec le style le plus pur.

Quand le corps diplomatique a disparu vers la Salle Blanche, arrive, ébranlant lourdement et en mesure le parquet, un poste de gardes-cuirassiers en uniforme de grosse laine blanche, avec soleil sur la poitrine, hautes bottes et grands casques surmontés de l'aigle aux ailes éployées. Tous ces gardes sont des géants, mais parfois des géants mal faits, dont le visage petit, imberbe et rose semble tout épuisé par une croissance anormale ; le sabre au clair, ils vont se poster deux par deux aux portes. Souvent les gardes-cuirassiers sont remplacés par de vieux gre-

nadiers de la garde qui portent les moustaches et les favoris, le haut shako, et les hautes guêtres d'autrefois.

Enfin un silence se fait : des sous-chambellans s'empressent et s'échelonnent le long de la haie. D'abord s'avance à pas comptés toute une hiérarchie de chambellans aux uniformes de plus en plus chamarrés, aux cannes de plus en plus symboliquement riches. Puis vient, solitaire et rutilant, le grand maréchal de la cour, le comte Perponcher, très haut, la moustache cirée à l'impériale, l'air d'un Monpavon égaré dans une féerie militaire. Le comte, qui est d'origine hollandaise et n'est pas peu fier d'entendre prononcer son nom à la française, occupe la première charge de la cour depuis quatre ans que le comte Pückler est aveugle. Tout le monde à la cour et à Berlin se moque un peu de ses airs démodés : il est rempli de son rôle, bien qu'il n'ait que trente mille francs d'appointements pour le soutenir. Au demeurant, très inoffensif.

A quelques pas derrière lui s'avance l'empereur, donnant le bras à la princesse impériale : lui voûté, harassé, mais toujours bel homme ; elle, remarquable par la vivacité de ses yeux toujours jeunes. Toutes les têtes s'inclinent, non sans regarder aussi bien que possible, encore une fois, le visage du vieux monarque qu'un courant d'air peut abattre demain. Vient ensuite le prince impérial en cuirassier blanc, — l'uniforme qu'il porte le plus volontiers, bien qu'il n'en ait le droit que dans certaines occasions ; il sait pourtant que cette légère infraction à la discipline déplaît à son père. Il a l'air bien vieilli, fort soucieux, et n'a plus son clair regard d'il y a cinq ans encore. Il donne le bras à sa belle-fille, la prin-

cesse Guillaume, une bonne Allemande, grande, blonde, fraîche et souriante, ne faisant jamais parler d'elle.

Voici le prince Guillaume, futur prince héritier. De taille moyenne, — la stature va sensiblement en diminuant de l'aïeul au petit-fils, — il est dans le plus extravagant et le plus complet uniforme de hussards rouges qui se puisse voir. Il regarde à droite, à gauche, avec une vivacité affectée et distribue des poignées de main avec des rires plus francs que nature.

Le prince donne le bras à sa jeune sœur, la princesse Victoria, une charmante et svelte figure anglaise, caractère très particulièrement sympathique, paraît-il, et en tout cas singulièrement romanesque. La princesse a eu un grand amour contrarié pour un héros qui fut Alexandre de Bulgarie.

Voici la beauté de la cour, la princesse Charlotte de Meiningen, fille aînée du prince impérial, mariée et mal mariée à un prince pauvre, mais le plus fin et l'esprit le plus cultivé de la famille royale. Le prince Henri, qui est dans la marine, est le plus souvent absent de Berlin. On ne le voit guère qu'à la soirée du 22 mars, à l'occasion de la fête de l'empereur, la seule aussi où l'on mène encore les toutes jeunes princesses, filles du prince héritier.

Le cortège est grossi par une foule de jeunes princes allemands en garnison à Berlin. Dans le nombre se détache le jeune prince Léopold, fils de feu Frédéric-Charles. Il ne semble pas encore bien

remis de la contrainte et de la terreur qu'inspirait à sa femme et à ses enfants le terrible hussard rouge qu'on voyait passer dans ces bals, toujours coi, la face et le crâne apoplectiques, gêné dans le carcan de son col crasseux, paré de colliers et de plaques comme un Moloch. Voici Moltke avec sa distinction mi-danoise, mi-anglaise ; des aides de camp, — le duc de Sagan et le comte Pourtalès, puis des généraux, etc.

Finalement, tout le monde se mêle et l'on se presse vers la salle de bal, où déjà l'orchestre a commencé l'éternel *Beau Danube bleu*. La Salle Blanche est bordée de deux côtés, et en vis-à-vis, de rangs de fauteuils : un côté pour la cour, l'autre pour les dames de tout rang. Au fond de la salle, se tient le corps diplomatique. Les embrasures des fenêtres, les banquettes, sont déjà envahies du pêle-mêle de casques, de shakos, sabres, sabretaches des danseurs, un véritable arsenal intéressant à étudier. L'empereur et le prince royal regardent quelques minutes les danses, puis se lèvent sans rien interrompre. L'empereur, assisté du comte Perponcher et de son aide de camp le prince Antoine Radziwill, — le seul homme qu'il tutoie, — fait cercle. Il se tiendra ainsi debout, causant et donnant des poignées de main, pendant une heure, jusqu'au moment d'aller aux buffets.

Le prince héritier se tient debout, d'un autre côté, causant au hasard avec l'un et l'autre. Il n'a plus son exubérance de gestes, ses saccades de rire d'autrefois. C'est presque toujours le peintre officiel Werner qui l'accapare à ce moment-là, et veut le distraire, sans se douter qu'il l'assomme. Le prince Guillaume circule également, causant, serrant des mains, avec son éternelle affectation de vivacité poussée jusqu'au

sans-gêne vis-à-vis des ambassadeurs, faisant étalage des manières plus que cordiales qu'il a prises à son père, en même temps qu'il lui prenait sa popularité dans l'armée. Peu à peu, la salle revêt un autre aspect : le corps diplomatique quitte son coin et se mêle, ambassadeurs et attachés, à la foule. A ce moment, la langue française prend le dessus et se répand avec tous les accents possibles. Et le terrible Menzel circule toujours.

Pendant ce temps, tandis qu'ici l'on danse et l'on bavarde, une cérémonie silencieuse et pleine de style s'accomplit dans la Galerie des Tableaux où nous avons d'abord attendu. Dans un coin de cette galerie et au centre, un valet français et un valet anglais ont retiré un paravent, et l'impératrice Augusta est apparue, trônant dans son fauteuil d'impotente, surhaussé de coussins et drapé de velours, en toilette très recherchée et dressée avec tous les artifices dans sa byzantine beauté de Jézabel. Autour d'elle, à distance bien réglée, un cercle de dames et d'hommes non encore présentés, puis les ambassadeurs, attendent de venir, amenés par le chambellan comte Nesselrode, baiser sa main et recevoir quelques mots d'elle : quelques mots toujours placés avec un art suprême et, quand c'est en français, dans le français le plus noble.

C'est un spectacle unique que celui de cette souveraine de soixante-quinze ans, sans autres forces que ses nerfs, les regards toujours perçants, l'oreille fine, le sourire savant, la mémoire fraîche, maintenant dans cette cour si simple et où les traits de médio-

crité abondent même, son idéal d'une souveraine n'abdiquant pas une seule minute son rôle et en méditant encore chaque jour les nuances, idéal qu'elle a puisé dans sa contemplation du grand siècle français.

Mais ce n'est guère qu'ici, devant des représentants de nations étrangères, que la souveraine est un peu volontiers à son rôle et sent qu'il en restera quelque chose. L'Allemand et le Berlinois ne comprennent pas leur souveraine qui, d'ailleurs, est d'origine russe, n'a rien d'allemand pour la foule, ne se montre jamais en public et a toujours fait tout ce qu'il fallait pour se rendre impopulaire. L'impératrice Augusta aura peut-être été la dernière impératrice.

Une heure après, les danses cessent, le cortège des chambellans se reforme, la cour suit, puis, à peine à quelque distance, pêle-mêle tous les invités. On se dirige vers les buffets installés dans une douzaine de salles, chacune affectée à tel ou tel corps d'invités, suivant le programme. Le buffet est, de l'avis des étrangers, d'un goût d'installation et d'une variété médiocres. Le brave Allemand invité en profite largement et en gardera un bon souvenir.

Après le buffet, l'empereur disparaît le plus souvent. Le cortège se reforme vers la Salle Blanche, où le cotillon, qui se danse sans accessoires, est vite terminé.

L'avenue des Tilleuls continue à être bien tenue comme une antichambre, au départ comme à l'arrivée. Quelques attachés militaires se donnent le vain plaisir de rentrer à pied, à leur ambassade ou chez eux : je n'ai guère vu que le haut bonnet à poil d'un *life-guard* anglais s'attirer un quolibet de gavroche berlinois.

LE BAL DE L'OPÉRA

BERLIN, qui est encore une petite ville avec un centre unique et une société fonctionnant régulièrement, a quatre bals fixes par hiver : le *Subscriptionsball*, — bal de l'Opéra, — où se montre la cour ; le *Cavalierball*, dans les salles du Kaiserhof, — disons l'Hôtel Continental, — où se retrouvent deux fois par an « les cercles les plus exclusifs de la capitale, les messieurs et les dames de la plus haute noblesse » ; le bal de la *Presse* dans le jardin vitré du Central-hôtel et le bal des *Artistes dramatiques*.

Le bal de l'Opéra n'est pas un bal costumé : c'est un bal de gala bourgeois offert au public, moyennant une entrée de dix francs, et présidé par l'empereur et la cour. Il a toujours lieu en février, — un peu plus tôt, un peu plus tard, — cela dépend de la santé de l'empereur. Si, en effet, le souverain ne peut venir, selon la tradition, ouvrir le bal, en personne, le public, qui en a conservé l'espoir jusqu'au dernier moment et qui compte nombre de provinciaux venus spécialement à Berlin pour cette occasion, la seule où l'on puisse voir l'empereur de près, le public s'abandonne aux plus sombres pressentiments.

Mais le vieux souverain est trop pénétré de son rôle; les idées de parade, de tradition, de discipline

sont trop fortement ancrées dans son cerveau, qui n'en a même guère plus d'autres, pour qu'il manque cette occasion, unique dans l'année et universellement attendue, de montrer à ce public non officiel comment il se tient et marche encore, dût-il pour cela passer par-dessus les ordres de son médecin, le docteur Lauer.

Le public du bal de l'Opéra est assez étrangement composé. D'un côté, l'aristocratie et l'armée y viennent franchement, puisque la cour s'y montre, quitte d'ailleurs, l'aristocratie, à occuper les loges et les galeries, regarder le public circulant sans se mêler à lui et s'en aller peu après la cour, — et l'armée, à faire, comme toujours, bande à part. D'un autre côté, le public civil qui circule et danse est fort mêlé : on y coudoie des acteurs de petits théâtres et nombre de commis. Il arrive donc que toute une partie de la bonne société de Berlin, celle qui ne touche ni à la noblesse ni à l'armée, mais forme surtout la société riche et lettrée, considère comme vulgaire de mettre les pieds au bal de l'Opéra. Il faut d'ailleurs se hâter d'ajouter que, si mêlé que soit ce public, il demeure toujours irréprochable. Tout Allemand, en effet, est né digne et, dès qu'il se sent dans un habit noir, pas un geste ne lui échappe qui ne lui vienne d'une étude attentive de la tenue de ses supérieurs hiérarchiques.

Comme en toute occasion semblable, dans ce bon Berlin où l'on respire le petit état de siège, les alentours de l'Opéra sont, ce soir-là, soigneusement balayés par la police à cheval, et, comme toujours aussi, on retrouve au bord du trottoir cette haie de pauvres gens, au teint hâve, aux cheveux blond filasse, regardant bouche bée et ne songeant pas à se permettre le moindre mot, la moindre gouaillerie.

✶

On n'imagine pas un Opéra moins gai que l'Opéra de Berlin. A l'extérieur, un petit temple grec noirci par le temps, avec une pauvre entrée dont on pousse la porte de bois nue et salie, et par où on peut à peine passer deux de front; au dedans, une salle pour dix-huit cents personnes, sans plafond peint ni statues, ni décoration, mais criblée de vilaines moulures dorées; autour de la salle, un étroit corridor lambrissé de bois avec les vestiaires et deux niches, l'une pour la marchande de livrets d'opéra à 25 centimes, l'autre pour le marchand d'eau de Seltz, deux petits commerces qui vont très bien. Depuis trois ans, on a un foyer, ou du moins la salle de concert de l'Opéra. Une salle toute nue, avec un divan circulaire au milieu, est livrée comme foyer au public, quand il n'y a pas concert.

C'est à neuf heures qu'arrive la cour. Dès huit heures, les loges et les galeries sont occupées, et il est impossible de circuler dans la salle. Le parquet a été débarrassé de ses sièges et surhaussé à hauteur de la scène, qui est également livrée au public dans toute sa profondeur. Dans la cohue qui circule, le premier coup d'œil ne perçoit naturellement qu'uniformes; les habits noirs en forment un bon quart cependant. Les uniformes sont, comme toujours, irréprochables. Mais ces habits noirs! C'est ici comme dans tout salon de Berlin qui n'est pas un peu cosmopolite. Un habit bien coupé est une rareté qui fait sensation.

Quiconque porte les escarpins vernis au lieu du soulier quotidien ou de la courte botte chère à l'Allemand, en a presque le reflet triomphant sur le visage. Quant au *claque*, il est le plus souvent rem-

placé par le chapeau de soie brossé à rebrousse-poil par la cohue des vingt bals et si démodé de forme qu'un de nos cochers de campagne en voudrait à peine. En revanche, les cravates blanches sont en satin, s'étalent largement et l'on est toujours hermétiquement ganté des deux mains. Le plus grand nombre de ces habits noirs est orné de décorations ; les brochettes foisonnent ; tel acteur est affublé d'une douzaine de croix.

Il se trouve toujours, d'ailleurs, quelque Berlinois sceptique et non décoré pour vous dire : « N'y faites pas attention : l'Aigle rouge, l'a qui veut ; quant à la Croix de fer de 1870, comme vous voyez, on l'a donnée à tout le monde. »

Faut-il parler des toilettes féminines ? On a beau, Français, arriver à Berlin avec la résolution de se débarrasser de toutes les légendes, on est forcé par l'évidence à s'avouer que la légende du mauvais goût allemand, surtout sur ce chapitre de la toilette féminine, n'a pas été inventée à plaisir. Il suffit, d'ailleurs, pour en avoir le cœur net, de causer avec une Allemande qui a vu Paris et qui se fait habiller, sinon à Paris directement, du moins chez quelque Parisien de l'avenue des Tilleuls. Bien mieux, une Allemande qui ne sera pas Berlinoise vous répondra nettement : « Ce que vous voyez là, c'est le goût berlinois, et non le goût allemand. »

Ce qui frappe surtout dans ces toilettes, c'est le manque d'unité, d'harmonie et de discrétion. La disparate entre les diverses pièces est souvent poussée jusqu'au grotesque. D'ailleurs, l'Allemand a trouvé une enseigne de génie pour ses magasins de nouveautés. Tous ces magasins, même les plus distingués, celui d'où parfois l'impératrice fait venir ses

toilettes, arborent, cyniquement, cette enseigne caractéristique : *Mode-Bazar.* Et vraiment, toutes ces dames se sont affublées à leur fantaisie de pièces et de morceaux ramassés dans un bazar de la mode.

Après cela, pas une qui soit bien coiffée, ni bien chaussée. La démarche est sans grâce, les gestes sont trop naturels, les voix fortes et monotones, les rires sans nuances.

Les loges et les galeries offrent naturellement un aspect moins hétéroclite et plus correct. Elles sont occupées par cette société qu'on caractérise à Berlin d'un mot bien allemand *hoffähig*, c'est-à-dire *propre à la cour*, qui peut être invité à la cour.

Dans les deux avant-scènes de droite, quelques ambassadrices. — Mme de Courcel ne manquait jamais de s'installer à la première place. — Des ambassadeurs en petite tenue, les attachés et attachées garnissent les deux loges attenantes.

Quand l'empereur et la cour entrent, le corps diplomatique et le public assis se lèvent et attendent que le souverain ait pris place. La famille impériale occupe deux avant-scènes. L'impératrice, qui n'a qu'un goût médiocre pour la popularité et pour le public berlinois, ne se montre jamais au bal de l'Opéra. L'an dernier, cependant, la fantaisie lui vint, bien qu'elle se fût évanouie de faiblesse dans la matinée même, d'y faire une apparition. On l'installa dans un coin d'avant-scène, immobile et hiératiquement parée. Les Berlinois, qui ne l'avaient pas vue depuis des années, et à qui, d'ailleurs, certain genre de beauté et de grandeur restera toujours

fermé, passaient et repassaient devant leur souveraine oubliée, comme inquiets de cette apparition, osant à peine approcher et regarder.

Le public est plus habitué aux figures de la princesse impériale, des princesses Victoria, Charlotte, et de la princesse Guillaume. Il circule devant les loges royales et peut admirer de près. Le bal de l'Opéra est une des fort rares occasions où les princesses se parent de leurs diadèmes et de leurs diamants. Après une demi-heure de cette revue sur place, l'intendant général des théâtres royaux fait un signe. Un chœur, installé dans une galerie au-dessus de la scène, chante ce qu'on appelle la *polonaise*.

Précédée de ce même intendant devant qui le public se range en deux haies serrées, la cour descend, formée en cortège, et ouvre le bal en faisant lentement deux fois le tour de la salle.

C'est le moment le plus intéressant du bal et sa raison d'être. C'est assurément aussi, maintenant qu'il ne monte plus à cheval à la parade, le moment de l'année où, regardé de près par ce public non ordinaire, le souverain fait son plus grand effort pour se redresser encore une fois, ne pas trop traîner les pieds en marchant, ranimer ses yeux et sourire. Comme toujours, il donne le bras à la princesse impériale, mais on voit que c'est plutôt le bras de la princesse impériale qui soutient fortement le sien.

La cour reprend sa place ; les danses commencent, mais sans beaucoup d'entrain encore ; ce sont les militaires qui vont de l'avant ; les habits noirs attendent.

★

Cependant l'empereur, accompagné d'un aide-de-camp, quitte sa loge, fait le tour par les corridors, a à subir en chemin quelque présentation, le plus souvent d'un chanteur ou d'une chanteuse, nouvelles recrues de l'Opéra, et va dans la loge diplomatique s'asseoir entre deux ambassadrices, et là causer vingt minutes. Causer, hélas! Le public qui voit le souverain remuer les lèvres, sourire, rire, retrousser ses moustaches, et ces dames sourire également d'un air charmé, le public s'y trompe.

Mais toute la conversation se borne au vague monologue français de l'empereur. Il est inutile de lui répondre : la fatigue de son esprit étant au moins aussi grave que sa surdité. Une heure après, l'empereur et la cour rentrent au palais. Avec le départ de la cour, les loges et les galeries se dégarnissent peu à peu de moitié, et, peu à peu également, le corps diplomatique s'évanouit, sauf quelques jeunes attachés qui descendent se mêler au public dansant, pour faire admirer leur habit de Paris ou de Londres et l'impertinence de leur accent français. Et de fait, le bon Berlinois qui les frôle, admire, envie, et se sent incurablement Berlinois.

★

Dès que la cour a ouvert le bal, un quart du public, celui qui se propose de danser ferme jusqu'au matin, comme on danse à Berlin et à Vienne, s'est précipité vers le foyer où l'on a installé un buffet et des tables. En un instant, elles sont toutes prises. On ne soupe pas précisément, on ne peut guère se faire

servir que des huîtres, du homard, un beefsteack et du champagne, ce qui est très berlinois.

Rien d'amusant comme de circuler entre ces tables, de perdre la notion du goût à travers cette orgie de toilettes, d'écouter ces bavardages sur l'empereur et sa cour et de se donner une petite fois encore le spectacle de la tenue allemande à table.

Au fond de la salle, derrière la scène, est installée l'inévitable buvette à bière. Les épaules décolletées, les uniformes, les habits noirs y font queue : la buvette ne désemplit pas. Quelques-uns entrent en souriant, de l'air de dire : « si nous nous encanaillions? » mais semblent, en sortant, plutôt malheureux de n'avoir pas osé « renouveler ». Cette affectation de mépriser parfois la bière, par bon ton, n'est pas rare. Les Allemands ne se déferont jamais absolument de leurs préjugés français.

Quand il ne sent plus au-dessus de lui la gêne de la présence de la cour, ni la curiosité probablement impertinente du corps diplomatique, le public venu pour danser se sent enfin chez lui et danse comme chez lui.

Les uniformes de lieutenant et les toilettes accompagnées d'habits noirs fusionnent peu à peu. Tout ce monde est franchement gai, sans éclat ni bavardage. Toutes les joues sont roses ; tous les yeux brillent, même à travers les lunettes. Bientôt le parfum de ce bal, fait d'eau de Cologne et de l'odeur de l'encaustique dont on a fort ciré le parquet, est à son comble. On n'a plus honte de la buvette à bière dissimulée derrière la scène, et le dernier attaché d'ambassade, à l'habit confectionné à Londres, au plastron étoilé d'un cabochon, peut disparaître, ne produisant plus le moindre effet.

Les journaux de demain auront de la copie et rééditeront les clichés élégants émaillés d'expressions françaises, avec une insistance de provinciaux.

Demain aussi, toute l'Allemagne saura que l'empereur a encore ouvert une fois le bal de l'Opéra, qu'il avait bonne mine et a causé avec la plus grande vivacité, etc. Pour toute l'Allemagne, c'est là le présage d'une prolongation d'existence assurée pour une année encore. L'empereur a ouvert le bal de l'Opéra : il pourra donc assister à la grande parade du printemps, avoir ses entrevues d'été et suivre les manœuvres d'automne.

AMOUR DE LA HIÉRARCHIE * TITRES * DÉCORATIONS

L'AMOUR des titres est un des traits du caractère allemand les plus connus en France. On connaît surtout le *wohlgeborene* (le bien-né) et le *hochwohlgeborene* (le supérieurement bien-né), dont on fait encore précéder les noms sur les enveloppes de lettres.

L'ordre de préséance en Prusse compte quarante-trois catégories. (Un député est dans la quarantième catégorie, il vient après les officiers inférieurs de la cour.)

Le titre qu'on a, on ne l'omet en aucune occasion et l'on ne perd aucune occasion de s'en envelopper, même la plus insignifiante. — Voici une petite exposition de curiosités d'art. Des amateurs ont prêté des objets. Je n'ai qu'à copier dans le catalogue : on y lit : *Tel objet à M. le banquier un tel, tel autre à M. le professeur...* ou *à M. le conseiller de commerce*, et même *à M. le rentier !...*

Il est certain personnage à la cour dont le titre est : *der geheime Cabinetsrath wirkliche geheime Rath von..., Excellenz* (le privé conseiller de cabinet, réel conseiller privé de..., Excellence).

Quand l'historien connu généralement sous le simple nom de Léopold Ranke était malade, dans le mois de sa mort, et que les journaux donnaient des nouvelles de sa santé, on pouvait lire dans ces journaux : « Le réel conseiller privé professeur, docteur de Ranke a passé une nuit agitée. »

L'emploi des titres est si naturel qu'ils se débitent entre personnes vivant ensemble familièrement depuis des années. De temps en temps, la sentimentalité allemande fait d'un titre un diminutif d'affection. Je garde comme un de mes étonnements d'Allemagne ce mot d'une dame rencontrant une amie et lui disant : « Comment allez-vous, *Geheimräthchen?* » C'est-à-dire que l'interpellée a pour mari un de ces éternels conseillers privés, que ce titre est porté naturellement par sa femme et que voilà une amie qui ajoute au titre de quoi faire un diminutif mignard, comme qui dirait : « Comment allez-vous, *ma petite conseillère privée ?* »

Cet amour des titres est contagieux : n'a-t-on pas vu la célèbre pianiste Mme Essipoff, qui est une Russe et une sauvage, ayant joué à la cour, renvoyer son cachet et demander en échange le titre de « pianiste de la cour ». Ce titre ne signifie rien et ne rapporte rien. Mme Essipoff reçut son titre.

On lit dans un journal : « Mme Hofmeister vient d'être nommée, de *chanteuse d'Opéra à la cour,* au titre de *chanteuse de chambre.* » Rien de changé d'ailleurs.

On connaît l'abus du *Herr Doctor* et du *Herr Professor.*

Herr sonne magnifiquement. *Der Herr* signifie en même temps *le Seigneur* et *ce Monsieur.*

Un garçon de restaurant avertissant un autre garçon : « Par ici, *Herr collègue.* »

Un garçon de café s'adressant à l'espèce de garçon supérieur chargé, dans les cafés de Berlin, de recevoir le payement, lui donne son titre de « Monsieur le garçon supérieur ».

Entendu une bonne quittant une autre bonne sur le palier d'une porte dire : « Adieu, collègue. »

Quand on n'a aucune espèce de titre, mais qu'on est dans la classe moyenne, on fait partie des *Herrschaften* (traduction exacte « les seigneuries »).

Une maison possède un escalier de service, le bas de l'autre escalier porte la mention : « Seulement pour les *Herrschaften.* » — « Que désirez-vous, mes *Herrschaften ?* » vous demande le garçon de café.

Beaucoup de magasins de livrées. Les étoffes vert purée de pois et les guêtres couleur café au lait sont l'élément prépondérant.

On ne voit pas ici comme chez nous, dans la rue, des rubans ou des rosettes à la boutonnière. Exception faite pour le large ruban blanc et noir de la dernière guerre : on le voit assez souvent dans la rue.

Mais dans les soirées, les bals de cour, etc..., que les poitrines sont encombrées ! J'ouvre un annuaire. La croix la moins donnée est celle *Pour le Mérite,* étoile qui porte cette inscription française. Française ? pas tout à fait : il eût fallu dire : *Au Mérite.* On sait qu'à propos de cette croix, Schopenhauer lançait la boutade suivante : « Pour le mérite ! mais toutes les croix devraient être pour le mérite ! » Cet ordre a quatre degrés, le dernier degré est désigné ainsi : *Für Wissenschaften und Künste,* « pour les sciences et les arts ».

L'Aigle Rouge est non seulement commun, mais il compte encore... quarante degrés.

L'Aigle Noir est « simple » ou « avec la chaîne ». Puis vingt sortes d'ordres de la *Couronne*. Puis seize de la *Maison de Hohenzollern*. Quatre variétés de la *Croix de fer*, la croix de la dernière guerre (quel métal prétentieux !) Deux ordres de *Johanister*. Une médaille du *Mérite militaire*. Une de *Service ;* deux enfin de *Hohenzollern*.

Ce ne sont là que les décorations prussiennes. Imaginez, pouvant consteller encore ces larges poitrines : une dizaine d'Anhalt, une dizaine du grand-duché de Bade, une quinzaine de la Bavière, une dizaine du Hanovre, une demi-douzaine de la Hesse (côté prince), et une douzaine (côté grand-ducal), six de Lippe, une douzaine du Mecklembourg, une dizaine de Nassau et autant d'Oldenbourg ; douze de la Saxe royale, huit de la Saxe grand-ducale et six de la Saxe simplement ducale, deux de Waldeck, huit de Wurtemberg ; Hambourg, Lubeck, Brême ont chacun la leur.

Ces décorations ne sont peut-être plus toutes employées et peut-être en est-il quelques-unes d'absolument fossiles (au moins dans certains de leurs degrés), mais, enfin, voilà ce qui est sorti de ce pays.

NOS AIMABLES VOISINS

[*Ici se plaçait, selon les indications de la table, ce chapitre qui ne figure pas dans le manuscrit et qui semble avoir définitivement disparu.*]

L'AVENUE DES TILLEULS

C'EST le boulevard de Berlin, le centre flâneur et viveur, la promenade des Berlinois le dimanche. Tout y est : les Palais, l'Université, l'Opéra, le Corps de Garde, l'Ecole des Beaux-Arts, l'Arsenal, l'Académie de chant (la première salle de concert), le palais du gouverneur, les grands restaurants, les vitrines les moins ternes, la Bibliothèque, l'Aquarium, l'unique café de Berlin (magnifique, et vous offrant les journaux, les revues du monde entier). A un bout de l'avenue, les Musées et l'Hôtel de Ville avec sa tour rose, et un peu plus loin, la Bourse ; à l'autre bout, la place de Paris, avec l'ambassade de France faisant vis-à-vis au Cercle des officiers, et la porte de Brandebourg (petit arc de triomphe), menant, en deux pas, au bois. Tout cela s'aligne dans un espace qu'on peut parcourir aisément en vingt minutes. Aussi l'avenue des Tilleuls n'est-elle que la double haie de ces monuments, interrompue, au centre, d'une vingtaine de magasins. Et tous ces monuments se ressemblent, sans toits, mais à terrasses, avec statues se dressant en plein ciel, badigeonnés de gris, nus, froids, ils forment autour de

la froide statue de Frédéric, campée au centre, comme autant de casernes.

Une moitié seule de l'avenue est plantée d'arbres, celle qui va du Palais à la place de Paris. La largeur de l'avenue est de cinquante mètres : au milieu, une chaussée en terre battue, pour les piétons, et où, l'été, les bébés prennent l'air avec leurs bonnes, tandis que des flâneurs rôtissent sur les bancs, ou se désaltèrent aux buvettes. Cette chaussée est bordée des deux côtés de tilleuls. Ils sont vieux et restent seuls des fameux tilleuls qui ont donné leur nom à l'avenue. Les deux chaussées qui viennent ensuite, étroites, l'une pour les cavaliers, l'autre pavée, étaient aussi bordées de deux rangées égales ; mais voilà quelques années que ces arbres dépérirent soudain et moururent. Les uns accusèrent les infiltrations du gaz, les autres, plus au courant des mœurs berlinoises, accusèrent le sans-gêne des passants nocturnes. Quoi qu'il en soit, on les a remplacés par deux files de jeunes arbres, étayés de maigres perches et dont les racines sont isolées dans un puits de maçonnerie.

Pourquoi disons-nous l'avenue des Tilleuls? Il n'y a pas d'expression semblable en allemand ; les plaques de la rue et les Allemands disent : Sous les Tilleuls. C'est très poétique et la phrase : « le dimanche, les Berlinois en sortant de la messe vont se promener sous les tilleuls, » doit faire bien, de loin.

La vie sous les tilleuls est divisée en deux comme physionomie par la garde qui passe, musique en tête, à midi, renouveler les postes.

Le matin, c'est toute la pauvreté de Berlin, à tous ses degrés ; l'après-midi, c'est l'apparence du luxe et du loisir.

Huit heures du matin. Des employés qui vont lentement, des ouvrières en chapeau maigre, quatre énormes tombereaux bondés de ces choux violets dont Berlin ne se prive pas. Un camion avec un empilement de cercueils et cette enseigne en grosses lettres : « Fabrique de cercueils, 32, rue des Fleurs. » Piteux, les petits omnibus à dix personnes sur l'impériale. Deux maçons attelés à une charrette de mortier. Autre charrette, l'homme attelé à la bretelle et la femme qui pousse. Puis, nombre de petites charrettes attelées de deux chiens, de deux bons chiens muselés qui, tout à l'heure, accroupis sur un torchon, attendront patiemment devant la *Destillation* où le maître fait une station. — Tous ces camions n'ont besoin que de roues basses, tellement la ville est plate ; jamais deux chevaux en file, et peu de coups de fouet : on peut dire que, au contraire de Paris, Berlin est le paradis des chevaux. Malheureusement quels chevaux ! Des bêtes tristes, abruties de race, barbues, étiques, le poil sale, les sabots velus (j'excepte ceux des fiacres de première classe).

Les fabricants ou magasins n'ont pas, comme à Paris, des voitures attelées de chevaux. Ce luxe est pour plus tard. On voit donc circuler beaucoup de voitures à bras, des brouettes élégantes, ornées de médailles obtenues aux expositions.

Deux par deux, voici, à cheval, six valets des écuries royales, chapeau haut, culottes de daim, bottes à revers, redingote noire à pans retroussés, revers rouges. Ils reviennent du bois. Ils sont suivis d'un écuyer dont l'uniforme et la coiffure sont ceux de nos généraux. Revenant également du bois, un vieux break attelé en daumont.

Bientôt le faubourg rentre chez lui : une autre vie

se dessine peu à peu. Les palais reçoivent leurs officiers et leurs fonctionnaires ; c'est un va-et-vient, l'armée se répand. Voici les boursiers se rendant à la Bourse dans leurs voitures ou en fiacre ; le commissionnaire, l'*Express* à la casquette rouge, se poste aux bons coins. Les étudiants se promènent dans le parterre qui précède l'Université, avant d'entrer, et jouissent du « quart d'heure académique ». Un corbillard rentre, bas sur roues, avec son cocher à tricorne Louis XV galonné d'argent, et déjà la vieille qui tricote se trouve devant l'Opéra, criant les programmes et le texte de l'opéra qu'on joue ce soir.

Passe le comte Perponcher en civil, sanglé, raide, la moustache cirée. Le grand chambellan vient d'avoir sa petite séance avec l'empereur, comme tous les matins. Il croise et salue dignement une jeune dame d'honneur par intérim qui, il y a un mois encore, était dans son naïf château, et se trouve tout intimidée d'être suivie à quinze pas d'un valet en livrée et chargé d'aiguillettes, sous les Tilleuls !

Enfin la garde passe. L'empereur se met à la fenêtre pour la saluer ; Berlinois badauds, et étrangers hissés sur leur fiacre, ôtent leurs chapeaux.

Puis c'est le grand vide de l'heure du dîner : à peine quelques passants sur un trottoir, pas un chat sur l'autre.

L'avenue se réveille : une calèche découverte passe, c'est l'empereur qui va au bois à son heure habituelle. Il est affaissé dans son éternel manteau gris à col de fourrure ; près de lui est assis l'aide de camp de service ; des hommes ôtent leur chapeau et s'inclinent, les femmes font la révérence, de front, au bord du trottoir.

Et c'est l'après-midi, livrée aux flâneurs, aux offi-

ciers surtout, aux bourgeois en vacances, aux attachés d'ambassade, lesquels s'ennuient.

L'empereur revient du bois. Bientôt on voit arriver au palais la voiture fermée de M. de Bismarck.

Au bout de l'avenue, solitaire et raide dans son manteau, avec sa face de momie, jaune, le feld-maréchal Moltke se promène, fait un petit tour. La rue ne semble pas exister pour lui. C'est le *Schlachtendenker*, le « penseur de batailles ». Jamais un Allemand n'aura ce type : il est vrai que M. de Moltke est danois. Qui saura son caractère intime? En tout cas, il ne pose pas comme M. de Bismarck. Il se montre dans la rue, il se montre à toutes les fêtes de la cour.

Six soldats, fusil à l'épaule, conduits par un autre qui tient le sien sous le bras, vont renouveler un poste. Passe un officier. Le soldat conducteur hurle un mot, et tous mettent l'arme au bras et tapent des semelles jusqu'à ce que l'officier soit passé. Cette scène automatique se répète tout le jour et partout dans Berlin.

Une charrette pleine de petites filles allant à quelque partie de campagne; dès l'approche du palais, elles entonnent en chœur l'hymne national (celui sur l'air de *God save the Queen*).

A la porte du palais les deux sentinelles sont clouées, prêtes à présenter armes à tout officier qui passe. Au bas de la rampe trois, quatre sergents de ville.

La nuit, deux policiers en civil se promènent entre les deux palais.

Pas d'équipages. A peine un coupé correct. Des voitures de maître déconcertantes. Un coupé plat comme une chaise à porteur et attelé de deux chevaux. Et l'éternel landau de famille, et les fiacres de

deuxième classe! Quand j'ai vu se multiplier les fiacres de première classe, j'ai eu peur que le merveilleux fiacre de deuxième ne disparût : il n'en est rien ; on en bâtit de nouveaux. Et l'on verra encore longtemps ces véhicules fermés, bâtis en dépit de la ligne droite, où tout invite au cahotement d'avance, caisse peinte en orange violent et roues vertes, caisse verte et roues jaunes, etc., au flanc, un énorme numéro en noir sur un grand carré blanc. A l'intérieur, un grand carton pend, détaillant les tarifs. Et le cocher! avec son bonnet de cosaque, ses bottes d'égoutier, sa giberne de cuir sur le devant, sa barbe immonde et son ignorance du pourboire.

Point d'équipages, point de livrées. Le cocher porte toutes les façons de barbe, excepté les deux seules que la cour et nous trouvions correctes. C'est la moustache de sergent ou toute la barbe. Le plus piteux, c'est les chapeaux, ces chapeaux hauts de musiciens errants. J'ai vu un coupé de maître, à la Bourse, le cocher était coiffé d'un vieux chapeau claque de son maître, ce chapeau avait une de ses quatre armatures cassée, mais on y avait adapté une cocarde toute neuve et vernie qui lançait des feux au soleil comme un diamant noir.

Le vieil historien Mommsen : il sort de l'Université tenant embrassé contre sa poitrine un pêle-mêle de livres; à petits pas, il traverse la chaussée et entre à la Bibliothèque.

Une sœur, le comble de la simplicité : une petite capote couleur café au lait, un long châle gris.

Bonnes promenant des enfants. On ne voit jamais de bébés dans la rue; la petite voiture est absolument inconnue. La plupart de ces bonnes viennent de la vallée de la Sprée et sont d'un grotesque achevé.

Vêtues et coiffées de couleurs criardes et surtout d'une courte jupe rouge de danseuse qui va balançant, elles montrent leurs mollets et leurs bras rouges.

Un fantassin merveilleusement astiqué portant une valise sur laquelle est plaquée en cuivre une énorme couronne de comte.

Un enterrement riche qui passe. D'abord un simple croque-mort, puis le corbillard. Le corbillard est un catafalque carré, sur roues très basses, avec un toit surmonté d'une croix reposant sur quatre colonnes drapées. Les deux chevaux portent un panache noir et sont couverts d'une housse qui traîne à terre. Le cercueil qui repose, entouré de fleurs, sur un lit de crêpe plissé est à découvert et montre aux passants son horrible bois jaune verni. Le corbillard est escorté de quatre croque-morts. Les croque-morts berlinois sont vêtus comme des bedeaux, vieux gibus et longue redingote noire. Personne derrière le cercueil, rien que des voitures. Jamais de voitures spéciales aux pompes funèbres. Dans la rue, personne ne salue.

Deux ouvriers sans travail flânent le long des magasins. De temps en temps, ils sortent de leur poche un flacon d'eau-de-vie et en boivent une gorgée.

Devant l'Opéra, on accroche au réverbère la plaque de tôle portant en grosses lettres, noir sur blanc : « On commence à sept heures. » La pauvresse qui vend des programmes est toujours là et crie ses livrets d'opéra.

Des garçons et des fillettes reviennent de l'école. Ils ont au dos, comme des fantassins, le sac de cuir velu. Du sac pend la petite éponge destinée à effacer au tableau noir ou sur l'ardoise. Ils s'arrêtent devant l'Arsenal et, s'asseyant sur les chaînes tendues d'une

borne à l'autre autour de ce monument, jouent à l'escarpolette.

Pas de kiosques de journaux. Il faut aller jusqu'au point central de Berlin, le coin des Tilleuls et de la rue Frédéric, où une pauvresse se tient derrière un treillis de lattes, portant des feuilles allemandes et viennoises, le *Times*, le *Figaro*, le *Journal amusant*, le *Petit journal pour rire*. L'Allemand ne lit pas son journal dans la rue.

Un employé traversant la chaussée et portant à deux mains l'énorme bocal rond de bière blanche. Cet amas de bière, quand on le transporte, fait une espèce de houle.

Ciel d'hiver, police à cheval qui passe. Cheval noir, sabre qui pend, large manteau noir qui va jusqu'à l'arrière-train du cheval. Aux carrefours les plus fréquentés, un de ces policiers à cheval, immuable.

En automne et en mars, le ciel paraît plus vaste et plus froid au-dessus de toutes ces casernes à terrasses plates. A certains soirs d'avril, vue de loin, la statue de Frédéric fait bien avec son petit tricorne penché, sur fond de couchant et d'arc de triomphe, avec un peu au-dessus de la tête une portée de quarante fils téléphoniques.

L'autre bout, la place de Paris, présente les mêmes cercles de casernes à terrasses plates dressant leurs mâts à pavoiser. L'ambassade de France, dans son coin est seule à avoir un bout de balcon et un toit à ardoises. La tristesse ne disparaît qu'en été, quand on fait aller les deux jets d'eau et que les hirondelles vont et viennent.

Le dimanche. La ville est petite, on entend tous les carillons. Le Corps de Garde s'apprête aux saluts du retour de la messe. Des gamins sont venus d'avance

et sont assis contre la grille. Le retour de la messe commence et beaucoup de promeneurs ont choisi cette heure pour faire, en leurs beaux habits, la navette entre le Palais et la place de Paris. Le trottoir qu'on fréquente (car, comme partout, il y a un côté qu'on délaisse Sous les Tilleuls) est encombré à n'y pouvoir circuler, si l'on ne veut se mettre au pas de cette procession endimanchée. Tous les officiers ont leur brochette de décorations. Ceux qui vont donnant le bras à leur femme sont superbes. Le nombre des soldats et des officiers domine tout et ce n'est qu'un salut militaire cent fois multiplié d'un bout à l'autre de l'avenue. A midi la Garde va passer, le vide va se faire, puis l'encombrement va reprendre. C'est le meilleur moment pour voir les toilettes et juger du goût de la population moyenne.

LA RUE

L'ALLEMAND, même Berlinois n'est pas flâneur. Mais comme la capitale grandit et embellit et que la rue offre, de plus en plus, des distractions, le personnage existe, plus ou moins. Seulement, il n'y a pas de mot allemand et le chroniqueur écrit : *der flaneur von profession.*

Les armes de Berlin sont un ours qui, dressé sur ses pattes de derrière, fait le beau.

Berlin a quarante mille maisons et n'en avait que la moitié, il y a vingt ans. Berlin a un métropolitain, un ciel en toile d'araignée de fils téléphoniques, l'éclairage à l'électricité assez répandu et, depuis un an, de petites halles remplaçant les puants marchés en pleine place publique.

Jamais d'encombrement, jamais un véhicule lancé trop vite. L'omnibus est tout à fait faubourien, l'ouvrier seul en use. Les tramways sont des joujoux, à toit bas, sans impériale. Le tramway est bien vu, les officiers en uniforme s'y montrent quotidiennement. Le cocher se tient debout; au lieu de notre trompe à pédale, il a sous la main une cloche dont il abuse horriblement. On paye selon la distance qu'on doit parcourir et non selon un tarif uniforme : il y a pour cela un système de tickets que l'on contrôle. Pour stations, un poteau; pas de numéros.

Les murs ne sont pas charbonnés d'obscénités ou de « vive ceci, vive cela ».

On ne lit pas dans la rue. On ne voit jamais des gens avec la serviette de cuir sous le bras.

Pas de noms de rue intéressants : c'est toujours la rue Augusta, la rue Guillaume; la rue Frédéric, les rues Charles et Charlotte, la rue Dorothée, les rues Moltke, Bismarck, Goethe, Schiller, — aucun nom imagé, sauf *Sous les Tilleuls.*

Les cafés n'ont pas de terrasse sur le trottoir.

Discipline de la rue. — Un commis portant une hottée de cartons à chapeaux en pyramide est appréhendé par un sergent qui le force à quitter le trottoir.

Jamais vu de petit pâtissier blanc. Jamais vu un décrotteur. Pas de métiers ambulants, pas de cris dans la rue, ni revendeurs des halles, ni marchands d'habits, ni rempailleurs de chaises, ni marchands de tonneaux, ni vitriers, etc. Il faut excepter l'homme qui repasse à la roue les couteaux, les ciseaux. Mais cet homme est sinistre : au lieu de chanter pour appeler le client, il frappe d'un marteau sur sa pierre, ce qui donne un bruit peu brillant. Le Parisien tout transi se rappelle alors le sifflet des marchands de robinets.

Le facteur en uniforme militaire, avec son portefeuille aux lettres attaché devant, à la boucle de son ceinturon.

Les boîtes aux lettres des rues sont tout à fait charmantes, grandes, en fer forgé et peintes en bleu, jolies à voir. C'est pour les postes, je crois, qu'on a fait le plus de folies en Prusse. Le ministre Stephan a voulu faire grand. Des petites villes de vingt mille habitants possèdent ainsi de vrais palais.

Les commissionnaires stationnent çà et là. Casquette vernie au rouge avec un numéro et ce mot : *Express*. Pour quelques sous, ils vous font une commission à l'autre bout de la ville. Et avec quelle rectitude ! Une rectitude qui n'est guère possible que dans une petite ville.

Béatitude des sergents de ville dans leur corporation. Quand il pleut, vite le manteau de caoutchouc ; en hiver, un col de fourrure au manteau. La pointe de leur casque est mouchetée d'une boule.

Les marchands de fleurs, — toujours des muguets, — doivent se tenir au ras du trottoir, dans la rue. Ces marchands sont des voyous, de vagues filles et des vieilles en cheveux gris. Je parle ici du coin de l'avenue des Tilleuls et de la rue Frédéric.

Tous les chiens sont muselés. A part les molosses genre de celui de Bismarck et avec lesquels se pavanent de fortunés étudiants, on ne voit guère que les pauvres bêtes tirant la charrette.

Édilité parcimonieuse. — Peu d'arrosage : nos lances sont inconnues. En août, les grandes rues sont intenables de poussière, on crie après une goutte d'eau. La neige tombe et durcit, des traîneaux remplacent les fiacres et filent, le cheval agitant ses sonnettes dans le silence de corridor des rues ; on peut se promener ainsi à travers le bois, sans encombre. Puis vient le terrible dégel et les informes caoutchoucs aux pieds.

Etrange, presque une gageure, le ramoneur. Il est vêtu d'un collant complet et noir, comme un clown funèbre, il traîne des savates, il tient quelques ustensiles et est coiffé d'un chapeau de haute forme ! Vraiment, ses allures sont celles d'un revenant, il semble quelque échappé de cirque. Et, avec ses pau-

pières noircies, on ne sait pas s'il vous regarde.

Les Berlinois sont à peine habitués à leurs ramoneurs, du moins, ils leur sourient encore. Mais leur admiration pour le corps des pompiers est toujours prête. Une cloche affolée sonne, scandant un lourd galop. Tout s'écarte, et c'est la première voiture : huit pompiers s'y font vis-à-vis avec leur grand casque aux ailes rabaissées ; le cocher est flanqué de deux sergents de ville et sur le marchepied se tiennent deux autres pompiers, l'un agitant une cloche, l'autre tenant un flambeau enduit de poix qui goutte des morceaux de feu sur son chemin.

Une des impressions désagréables de Berlin, c'est le manque d'eau. On n'en voit pas, la ville est toute sèche. Et les vilaines pompes, çà et là ! La branche à pomper, et un goulot qui sort d'une informe gaine de planches.

Dès onze heure de nuit (les Tilleuls sont déserts depuis longtemps), les voitures-brosses commencent à balayer la poussière de la rue Frédéric, et cette rue est à cette heure la seule vivante de Berlin. J'ai dit vivante, il faudrait dire viveuse. Quel spectacle grotesque et navrant, que ce coin viveur ! Sur le pas des portes, cinq à six pauvresses accroupies tiennent un stock d'allumettes sur leurs genoux et gémissent : « Des allumettes, des allumettes. » Des voyous vous importunent de la même offre en vous appelant : « Monsieur le baron, monsieur le docteur, monsieur le professeur. » Un homme même, affaissé sur des béquilles, vend de ces allumettes. Mais le plus étonnant à cette heure est un torse enchâssé dans une caisse à roulettes et circulant en s'aidant des mains : il porte une grande barbe blonde et des lunettes et vend des allumettes. Tout ce monde est loin pendant

le jour; sa place dans le coin viveur n'est permise que dès dix heures. Ce qui est permis la nuit et devrait l'être le jour, c'est la vente ambulante des oranges. Elles sont là, à cette heure, les charrettes arrêtées, tandis que les bons chiens, sur leur torchon, dorment d'un œil.

Et le demi-monde (car c'est jusque-là que le tact berlinois a fait descendre le mot de M. Dumas) bat le trottoir, sans se retourner. En hiver, c'est terrible. Heureusement, brille là-bas la lanterne du marchand de saucisses chaudes. On en prend une, qu'on déguste en se penchant sur le ruisseau pour ne pas se salir.

Les cafés restent ouverts toute la nuit.

La rue Frédéric débouche encore dans les Tilleuls par les Galeries de l'Empereur, une construction ultra prétentieuse et dorée. Ces galeries sont le vrai foyer de toute cette petite région. Un café viennois; puis, tout le reste, magasins de toc et de simili, tout le bazar du mauvais goût sans le sou. Et dans le coin extrême, un marchand de photographies et de petites brochures. Ces brochures : *Pour les hommes seulement : Guide de Berlin de nuit de six heures du soir à six heures du matin, indispensable à l'étranger, utile à l'indigène, intéressant pour tous*; le *Demi-monde berlinois*, etc.

Mais loin de ces lumières, là-bas, lentement, se promène un fonctionnaire; il a le sabre-baïonnette au côté, la casquette militaire, un trousseau de clefs : c'est le veilleur de nuit. Berlin n'a pas de concierges, ou bien ceux-ci n'ouvrent plus dès dix heures du soir. Il faut toujours avoir sur soi la clef ouvrant la porte qui donne sur la rue. Si vous avez oublié votre clef, le veilleur de nuit, qui en a un double, vous ouvrira moyennant dix centimes.

Le Berlinois, qui est spirituel, a trouvé le mot suivant. Quand on lui raconte quelque chose d'étonnant, il répond : « Bah ! on a vu mourir un veilleur de nuit en plein jour. »

Cette absence de concierges fait que le facteur doit lui-même monter ses lettres et que l'on doit ajouter à l'adresse le numéro de l'étage et si c'est à gauche ou à droite.

COLONNES D'AFFICHES * VITRINES DE LIBRAIRIES * PHOTOGRAPHIES DE CÉLÉBRITÉS

BERLIN dont les murs, les palissades de maisons en construction, etc., n'ont jamais été souillés par une réclame, une affiche, a de petites colonnes, rares, non éclairées la nuit, et où s'étalent, dans une promiscuité délirante, toutes les annonces possibles.

Seules conservent leur place les deux programmes des théâtres royaux, l'Opéra et la Comédie. Il est à remarquer que ces deux papiers officiels sont en caractères gothiques (excepté les mots « corps de ballet », etc.), ces caractères si chers à M. de Bismarck, tandis que toutes les autres affiches sont en caractères latins.

Voici dans son pêle-mêle le répertoire d'une de ces colonnes.

« La Mort (en gros caractères) fait chaque jour sa riche moisson! mais combien auraient pu couler encore d'heureux jours sur cette terre du bon Dieu s'ils... » suit un remède contre le ver solitaire.

« Fête de Sedan, fête à Schöneberg, au parc des Tilleuls. — Discours par le député prédicateur de la cour, pasteur Stoecker. — Bal. — Illuminations. — Pyrotechnies militaires. »

« Fête dans un vaste jardin à bière. *Le bombardement de Strasbourg*, en deux parties. »

L'affiche est illustrée d'une grossière lithographie coloriée et est suivie du bulletin du général de Werder. Voilà qui doit attirer les Alsaciens de Berlin.

« Un jeune disparu de sa famille. »

« Chien perdu, récompense à l'honorable retrouveur. »

Deux affiches multiples, très caractéristiques : « Eaux pour la croissance de la barbe. » « Leçons de danse. » L'Allemand reste longtemps imberbe. Tous les Allemands savent danser et l'on danse à Berlin avec rage.

Une affiche est inamovible, toujours verte, jamais plus grande que la main et que certains Berlinois vont lire chaque matin; c'est celle du *110 d'or*, enseigne d'un infime, infime magasin du Pont-Neuf. L'intéressant de cette affiche est qu'elle donne chaque jour, pour aboutir à la rime *110 d'or*, une pièce de vers d'actualité. Les généraux Thibaudin et Boulanger en ont fait les frais à leur tour.

La couleur blanche appartient à tous et n'est pas comme chez nous la propriété de l'Etat.

Les rares affiches illustrées sont pour la bière. C'est le bouc debout sur ses pattes de derrière, tenant un bock qui mousse : quelquefois, le bock est soutenu par deux étudiants. C'est le moine (*München, Munich*) tenant la cruche en grès à couvercle d'étain, près d'un tonneau dans un encadrement de houblon. Les seuls et rares hommes-sandwich que j'ai vus en plu-

sieurs années à Berlin servaient aussi de réclame à un établissement de bière.

Pour terminer.

« Réunion du cercle progressiste de Potsdam, salle telle ou telle, programme des discours. »

« On demande cinquante ouvriers pour les glacières à ... ».

Enfin réclame de restaurants, de brasseries, du mont-de-piété, de loteries, etc., etc. J'ai dit que les murs étaient vierges de réclames, les hommes-sandwich inconnus, etc. Il faut dire aussi que les journaux allemands fourmillent d'annonces; la *Gazette de Voss* en a, par exemple, des suppléments de cinq à six pages.

Vitrine de libraire. — Il y a très peu de libraires à Berlin. Dans toute la ville, je ne connais qu'un bouquiniste en plein vent, très piteux. Pas d'étalage national ou local. Rien de nos séries de volumes à couleurs variées, rien de nos piles d'éditions. Les libraires qui n'ont pas une spécialité (droit, médecine), ont une moitié de leur vitrine pour les livres français, l'autre pour les livres allemands mêlés de quelques *Tauchnitz-Edition*, de volumes italiens et russes. Les romans allemands n'ont guère d'éditions, sauf tous les cinq ans quelque gros succès, comme il y a trois ans *Madame Buchholz*.

Les piles de volumes dans le magasin sont de Daudet, Zola, Ohnet. On a vendu à Berlin dans la seule année de son apparition, neuf mille exemplaires de *Nana*.

Un coup d'œil à la vitrine du jour. *La Gloire à Paris*, par Albert Wolff, avec cette mention : *Sensationnel Novität* (lisez : nouveauté à sensation). — *Baccara*, d'Hector Malot, avec cette mention : *Neu! Neu!* (Nouveau, nouveau). — En allemand, deux petits

volumes censément traduits de Zola, avec couverture ornée d'un dessin de Mars du *Journal amusant*, titres : *Nouvelles morales* et *Nouvelles réalistes*. M. Zola a-t-il soupçon de ce commerce?

Des imitations des petits livres légers qui ont sévi sur Paris il y a trois ou quatre ans, couvertures avec vignettes en couleur sans hardiesse, ni esprit ; titres : *Histoires folles, Histoires défendues*. — La traduction des *Mémoires de Cora Pearl*. — Puis les brochures en allemand : *L'Avenir des Français; Avant la bataille, voix menaçantes de l'Est et de l'Ouest*, par un Cassandre allemand, etc...

Quand on voit plusieurs passants attroupés devant la vitrine d'un libraire, on est sûr d'y voir étalé ou le *Figaro illustré*, ou la *Revue illustrée* ou le *Paris illustré*.

Photographies de célébrités. — D'abord tout ce qui est de la cour depuis l'empereur jusqu'au prince Reuss XXVII. Je passe. Pas d'hommes de lettres : Geibel pendant la semaine de sa mort. Pas un seul peintre. Mais les étoiles de l'Opéra et des autres théâtres, et surtout les musiciens, virtuoses et compositeurs, toute la musique. Le vieil acteur classique, Hase, avec sa brochette de décorations; le jeune acteur shakespearien vraiment génial, Kainz; la vieille actrice comique, la Blumauer avec ses six décorations, la Meyer et la Barkany. Pour l'Opéra, c'est Niemann en Siegmund, Mme Hofmeister en Sieglinde, Mme Vogenhuber en Walkyrie, Lola Beeth qui en ce moment est, je crois, engagée pour chanter à Paris (élève de Mme Viardot, goût français) et, la danseuse dell' Era. Et maintenant la musique! Pour le violon : Joachim, Ysaÿe, Sarasate, Wilhelmi, Theresina Tua; pour le piano : d'Albert, Rubinstein,

l'éternel Liszt, la Essipoff, Mme Schumann qui est sourde, le comte Zichy qui ne joue que de la main gauche et a arrangé son répertoire pour cette main (il est manchot), de Bülow, etc... on ne compte pas les pianistes. Ensuite naturellement, des centaines de Wagner, puis Brahms, Saint-Saëns. Autre côté de la vitrine : quelques pasteurs, Stoecker, Frommel, Cassel et Thomas, et les professeurs célèbres : le chirurgien Langenbeck; les historiens Mommsen, Curtius et Ranke; Helmholtz, Dubois-Raymond, Virchow, etc.

Au centre de tous, partout et toujours, la bonne face de l'empereur, ridée, la moustache retroussée, toujours en buste avec ses décorations, on ne peut plus serrées l'une contre l'autre sur sa large poitrine. Sauf ces étoiles de l'Opéra et de la Comédie, il ne s'intéresse guère, il les ignore même, aux célébrités qui l'entourent là, aux célébrités de son règne bismarckien.

J'oubliais Bismarck et de Moltke parce qu'ils sont partout. Tous deux se font photographier une main passée dans l'entrebâillement de la tunique, selon l'attitude légendaire de Napoléon Ier, surtout Moltke, « le penseur de batailles ».

VITRINES

L'ALLEMAND ne roule pas sur l'or; d'autre part, le soin de sa tenue est pour lui affaire sacrée. Il a donc fallu qu'il s'accommodât souvent d'apparences. Karl Hildebrandt lui-même dans son livre sur les Français, parlant de l'amour de la Française pour le bon linge, rappelle les baronnes allemandes qui n'ont pas de linge sous leurs velours.

Economie et chic, telle est l'impression qu'on a en flânant le long des magasins de la rue Leipzig, de la rue Frédéric et du passage qui joint cette dernière rue à l'avenue des Tilleuls.

Il y a surtout une espèce de magasin, véritable dépôt de toc et de simili, qui foisonne ici dans les deux grandes rues et le passage que je viens de nommer. Des magasins de *Schmucksachen*, de parures, comme dit l'enseigne. Tours de cou de perles à 50 centimes, bracelets de 1 franc à 4 francs, bijoux en grenats de Bohême, en grenats du Tyrol et en fer de Berlin, cravates-plastrons en métal! éventails à 3 francs et des bagues! des bagues! Et les porte-bonheur avec inscriptions « Dieu avec toi », « Dieu te protège ». Et de l'ivoire, surtout cette horrible broche faite des deux têtes d'ange d'un tableau dont la reproduction vous poursuit partout, la « Madone

de saint Sixte », de Raphaël, au musée de Dresde. Tous ces magasins ont un article à foison, un article caractéristique de la fameuse vie de famille : les albums de photographies pour poser sur la table du salon. Je le répète, le nombre de ces magasins est extraordinaire. Voilà ce que l'on fabrique ici et ce que l'on exporte avec succès; c'est ce que les marchands de Hambourg qualifient de *good for niggers*, bon pour les nègres.

En passant, une remarque intéressante. L'enseigne de ces magasins est toujours *Galanterie-Waaren*, « objets de galanterie ». Cette expression est un vieil emprunt français, Saint-Simon dit (édition Regnier, page 74) : « une corbeille remplie de toutes les galanteries qu'on donne en ces occasions ».

Cette réalité du toc, du faux, du simili est si vraie que la plupart des autres magasins accompagnent les marchandises de leur étalage de pancartes avec *Echt! echt! echt!* « Vrai! vrai! vrai! ».

Passons en revue, au hasard, les vitrines intéressantes pour un Parisien.

Les enseignes sont très rarement en lettres dorées; on peut dire toujours : noir sur blanc, — ce qui n'est pas gai. Jamais d'enseignes pittoresques comme « Au Bon Marché », « Au Printemps », pas plus qu'à la campagne comme « Au Cheval blanc », etc., rien que le nom du monsieur et ce qu'il veut vous vendre.

Quel fantaisiste eut, rue de Leipzig, il y a cinq ans, un petit magasin qui vécut une année, je crois, et qui portait bravement cette enseigne en français doré « Au Bonheur des dames »?

A Paris, la vitrine n'est pas qu'un étalage, mais quelque chose pour le plaisir des yeux et dont on renouvelle et rafraîchit la toilette chaque matin. La vitrine

n'est pas encombrée, on ne désire pas montrer le plus possible, et la vitrine s'arrête à hauteur d'appui. Ici, vous vous appuyez le plus souvent à une rampe, car le trottoir est troué et la vitrine descend en pente dans les sous-sols, vous invitant à plonger le regard ; c'est laid, mais il y en a de la marchandise, et pas souvent époussetée ! Le dimanche, les rues changent d'aspect autrement qu'à Paris avec la fermeture des magasins. Au lieu du rideau de fer qu'on laisse retomber, ici on tend du haut en bas une pièce de toile blanche imprimée en noir du nom du marchand et de l'énoncé de son commerce.

Le magasin qui éblouit tout d'abord le Parisien, c'est le magasin de cigares, tabacs et cigarettes. Ce commerce est libre, on le sait, on rivalise par conséquent d'étalages, comme de bon marché. J'en parlerai au chapitre « Tabac ».

Les magasins de modes pour dames s'intitulent *Mode Bazar*. J'ai déjà dit l'impression de pêle-mêle et d'incorrect de cette enseigne.

Les tailleurs gardent toujours le « Haute-nouveauté » français.

Magasin de jouets. — Des maisonnettes avec des nègres en uniformes prussiens commandés par des sergents prussiens ; cela s'appelle « Factorerie africaine ». Des casernes, des bonnets de hussard avec sabre et sabretache pour enfants. Beaucoup de boîtes à herboriser peintes en vert (on ne peut sortir ici sans voir un enfant avec sa boîte à herboriser au dos). Enfin l'éternel turco, découpé sur planche, avec cible aux couleurs prussiennes sur la poitrine. Pour les petites filles, c'est toujours, en miniature, la cuisine modèle avec tous les tiroirs et toutes les étiquettes : ici le poivre, là la muscade, là les feuilles de laurier.

J'ai dit qu'il n'y avait pas de magasins à enseigne imagée, comme « Au Printemps », etc., à plus forte raison, il n'y en a pas à enseignes parlantes ; sauf deux. Le pharmacien, l'*Apotheke*, est toujours : « A l'Aigle d'or, à l'Eléphant d'or, à l'Ange, au Pélican », etc., ces symboles sont toujours là, en avant de l'enseigne, sculptés en ronde-bosse sur un support. Quelques épiceries, d'autre part, laissent pendre au-dessus de leur porte un pain de sucre en bois, comme on le voit en France.

Plusieurs petites boutiques provisoires et toujours renouvelées pour le débit des billets de loterie. A la vitrine, la Germania en or, ou l'Hercule en argent. Les loteries sont très nombreuses ici et aussi modestes.

Beaucoup de magasins de bibelots de fabrication moderne. Le cuivre poli, l'horrible cuivre poli, et le fer forgé sont particulièrement recherchés. Verres à bière, de tous styles, services à fumer, cabarets pour vin de la Moselle (on ne boit le vin de la Moselle que dans des verres spéciaux appelés *Rœmer*). Nombre de reproductions en bronze de la colonne de la Victoire (1871) et des bas-reliefs qui en ornent la base.

Delicatessen Handlung, « commerce de choses délicates ». Voilà une charmante enseigne. On appelle ici *délicatesse* les articles de charcuterie. La vitrine fait plaisir à voir, bien que, comme les autres ici, elle ne vaille pas celle des mêmes magasins à Paris. Au milieu de toutes ces « choses délicates » un cochon en bronze et un autre en argent, tous deux sous globes de pendule.

La vitrine qui satisfait ici le plus un Parisien est celle des fleuristes. Les fleurs sont arrangées avec une fantaisie et une fraîcheur peut-être égales à ce

qu'on fait à Paris. Hélas ! une éternelle commande s'étale dans cette fraîcheur, et bien allemande, la banale lyre de fleurs avec rubans imprimés de quelque inscription votive.

Les boulangers sont ici des boutiques borgnes débitant du pain, les boucheries sont absolument sans caractère et les blanchisseries se cachent.

Mais ce qui se montre c'est le magasin de cercueils. Il y a celui du quartier riche avec sa vitrine exhibant des cercueils en métal, des catafalques, des modèles de crêpe drapé, des urnes pour cendres après crémation. Il y a ceux des quartiers pauvres avec leurs bières empilées en plein vent et leurs enseignes touchantes : grand choix de cercueils, prix de fabrique; cercueils en chêne poli depuis 30 francs; cercueils pour grandes personnes depuis 15 francs ; bières d'enfant depuis 1 fr. 50.

THÉATRES

BERLIN est une Mecque musicale. De même qu'on peut y faire son instruction purement musicale avec soixante-quinze centimes par soir, de même l'Opéra vous offre bon nombre d'œuvres en une saison. Les artistes sont prêts à jouer successivement, à part le répertoire classique, *Lohengrin*, le *Vaisseau fantôme*, la *Walkyrie*, *Tannhaüser*, *Siegfried*, *Tristan et Isolde*, les *Maîtres Chanteurs* et même *Rienzi*.

De temps en temps, l'Opéra remplace sa représentation par ce qu'on appelle une *Symphonie-soirée*.

Une première n'a aucun aspect particulier.

Il arrive qu'on engage une étoile étrangère pour quelques représentations, laquelle étoile chante alors en italien tandis que les autres artistes chantent en allemand. Cela ne choque pas. Edwin Booth est venu jouer ainsi en anglais, Rossi en italien et un autre artiste en russe.

On lit cet avis en entrant à l'Opéra : « Les dames sont priées de laisser leur chapeau au vestiaire. » (Les dames vont au parterre.) Pas d'ouvreuses. On ne crie ni programmes, ni lorgnettes. Les préposés aux vestiaires s'appellent « garderobiers ». Deux niches : dans l'une, une dame vend le livret de l'Opéra qu'on joue ; dans l'autre, un homme vous

sert des verres d'eau de Seltz, de laquelle on fait une consommation considérable.

Depuis un an, on a un foyer. C'est une grande salle nue et blanche éclairée de globes électriques. Dans un coin, un comptoir avec des gâteaux et des limonades. Quelques sièges. Tout le monde tourne dans le même sens, tandis que les officiers se tiennent au milieu, debout, isolés.

LE CAFÉ-CONCERT

LE *Reichshallen* est le vrai café-concert berlinois, et le seul d'ailleurs. Le parterre est livré aux premiers arrivants ; il consiste en tables mobiles entourées de chaises ; entrée, 1 franc, les enfants 50 centimes. Les gens du parterre viennent une heure à l'avance. Il y a ainsi des tables de dix personnes. Les enfants s'amusent, se poursuivent, vont, reviennent sur les genoux de leur père ; quelques femmes font du crochet, les hommes fument leur cigare, tout le monde boit. En haut, une rangée de loges et, derrière, des galeries étagées. La salle est splendide et spacieuse comme toutes les salles à Berlin. Au fond, la scène ; le rideau est composé de toutes les armoiries de l'Allemagne. On vend un programme ; le détail de la représentation y est entouré de sept réclames : deux pour des pianos, une pour de la bière (vingt-cinq bouteilles pour 3 francs), une pour des cigares.

Le spectacle se divise toujours en trois parties, les entr'actes sont longs, l'orchestre joue comme si on était venu pour lui (ce qui est un peu vrai de ce public). Tout cela est d'une longueur insupportable.

Le spectacle se compose surtout de la chanteuse, des gymnastes, de curiosités et se termine par une pantomime.

L'enthousiasme du parterre est toujours le même

et pour tous les artistes. On les rappelle trois, quatre fois ; on leur demande des suppléments jusqu'à ce qu'ils n'en aient plus. Et, chose bien anti-française, quand le public s'obstine à rappeler et applaudit encore, si quelques *chut* se font entendre, les bravos de rappel cessent d'ensemble et d'emblée : habitude irréfléchie de discipline.

En haut comme en bas, buffet : bière, hareng, saumon, œufs durs, anchois, caviar, veau froid, langue de bœuf, jambon, gruyère. On peut avoir aussi des saucisses et du roastbeef mayonnaise. On peut même se faire apporter à sa table des viandes chaudes. Dans les silences des tours de force angoissants, le bruit dominant qui monte est un bruit de vaisselle, de verres. Dans les loges, on est trop chic pour manger ; mais le monsieur et la dame tiennent chacun leur verre de bière, trinquent, boivent et le reposent sur la petite planchette.

La bière va vite ; on voit, dans les coins, de petits tonneaux qu'on n'a pas pu encore remiser.

Les « artistes » qui remplissent le programme, on les a vus à Paris, on les voit partout. Le seul numéro indigène est la chanteuse. Son costume est de la canaillerie la plus économique, jupe courte, hautes bottines en satin rose ou vert, épaules décolletées, gants à nombreux boutons, et les vertueuses tresses sur le dos. Dandinement d'oie, bras arrondi, piétinement sur place, main sur le cœur, effets de petits doigts, pas autre chose. Jamais une pointe excentrique. Quand la chanteuse est viennoise, il y a moins de prétention, plus de souplesse, et le répertoire est un peu plus tintamarresque. Mais les Berlinois n'oublieront pas certaines chanteuses parisiennes et américaines qui passèrent ici.

UN BALLET AU VICTORIA-THEATER * LA COMÉDIE * THÉATRE POPULAIRE

LE *Victoria-Theater* monte nos ballets de l'Eden. Chose bien allemande ; quand on jouait *Excelsior*, pour l'instruction du public, avant chaque acte, un acteur venait déclamer des explications ; on voit d'ici la révolte en pareil cas du public de l'Eden de Paris.

Cette fois-ci, on fait grand bruit du ballet *Amor*. La princesse royale et les princesses ses filles dans leur loge ; beaucoup d'officiers en uniforme ; de jeunes attachés d'ambassade.

Le spectacle est répugnant, les maillots ne collent pas, on a pris pêle-mêle les premiers venus des comparses. Papier peint mal collé, dorures hâtives, verroteries, costumes bâclés.

L'intelligent directeur a voulu couronner le ballet d'une apothéose. Et nous voyons la proclamation de l'empire allemand à Versailles, surmontée, en ascension, de la reine Louise, mère de l'empereur !

A la Comédie. — On joue une pièce de Paul Heyse, *le Droit du plus fort*, qu'aucun littérateur à Paris n'appuierait auprès d'aucun directeur, tellement les

personnages sont pauvres et convenus. L'apparition du jeune premier m'a stupéfié. Absolument rien d'allemand ; mais absolument, comme tête, le jeune ingénieur français, bien coiffé et barbe bien taillée.

Théâtre populaire. — Soir d'été, après une journée accablante. Presque à la limite de Berlin, un vaste jardin aux arbres superbes, parcimonieusement éclairé de quelques globes de gaz. C'est un jour de semaine. Des milliers de braves gens prennent le frais, boivent, fument en assistant à un spectacle de quatre sous. C'est toujours la table entourée d'une famille. Des mères donnent le sein à leur enfant. Au fond, un théâtre à scène très spacieuse. Un clown à répertoire berlinois, des gymnastes de rebut, un piteux quatuor d'excentriques américains, etc. Tout ce public est calme, digère, fume, se rafraîchit ; pas de calicot spirituel, pas de voyou. Entr'acte : on se promène dans le jardin, ou bien l'on va dans une salle à côté, danser.

On danse, pas l'ombre de chahut, des petites filles dansent ensemble, une mère fait tourner son bébé. La toile se relève : grand mélodrame (ils sont les mêmes partout), bien des mouchoirs sortent des poches ; puis une pantomime avec ballet.

C'est le « Prater berlinois » et l'entrée est de 30 centimes.

En revenant, même boulevard extérieur, vision du *Schultheiss*, un vaste jardin à bière bondé de familles et absolument silencieux.

LA BIÈRE ET LE TABAC

MUNICH était la ville des grandes libations, Berlin tend à l'égaler.

J'ai parlé plus haut de l'aspect monarchique et militaire de la ville; la bière et tout ce qui lui fait cortège en est l'atmosphère même, si je puis hasarder cette image.

Les brasseries se multiplient et avec elles s'étend le *Kneipen-Leben*, la vie de brasserie, rude brèche à la fameuse vie de famille allemande (on ne voit jamais une femme dans une brasserie).

« L'Allemand est chevauché par le démon de la soif » a dit Luther. On n'a pas encore trouvé d'autre explication à toute cette bière.

La brasserie n'a rien de commun avec le café, on y boit de la bière exclusivement et l'on peut s'y faire servir certains plats, depuis la saucisse-choucroute jusqu'au beefsteak à la tartare.

Les nouvelles brasseries établies au centre de la ville sont des modèles de luxe, de confortable et de fraîcheur. Il en est une, élevée depuis deux ans dans la rue Frédéric, qui est une des curiosités de Berlin, une curiosité architecturale : son clocheton final domine toutes les maisons (un arrêté municipal dut même l'empêcher de monter plus haut), sa façade

est curieusement peinte à fresque. Le style de ces établissements est ce qu'on appelle Renaissance allemande, plafonds et revêtements, du plancher au plafond, sont en bois, les poutres souvent coloriées ; tout autour de la salle, une étagère où s'alignent toute espèce de récipients à bière, en porcelaine, en grès, en métal, en verre, de toutes les époques.

Les revêtements sont peints en lettres gothiques d'inscriptions en l'honneur du dieu. En voici une :

> Veux-tu vivre sain de longs jours ?
> Bois tes six setiers par jour.

Toutes ces brasseries sont éclairées à la lumière électrique. Le comptoir est souvent formé de la moitié d'un énorme tonneau faisant dôme. Les tables sont en bois et restent nues ; sur chacune, invariablement, une corbeille avec des petits pains au sel, au cumin, aux grains de pavot qui stimulent la soif, et la boîte d'allumettes enchâssée dans une lourde gaine de métal. On ne demande guère de la *brune* ou de la *blonde* (ce qu'on traduit en allemand par de la *claire* et de la *sombre*), mais de la bière de Pilsen ou de la munichoise, ou de la nurembergeoise.

Aux heures de loisir, surtout le soir, il est difficile de trouver une place. Toutes les tables sont pressées et garnies, l'atmosphère est faite de fumée. On boit, on fume, on cause ; des causeries coupées de longs silences digestifs. On ne voit pas une seule pipe, longue ou courte (légende pittoresque qui devrait prendre fin en France), à peine une cigarette, partout des cigares.

La bière est *salonfähig* et même *hoffähig*, c'est-à-

dire n'est pas déplacée dans un salon, ni même à la cour. Cette dernière conquête est due, dit-on, à M. de Bismarck. En tout cas, les buffets de bals et la table de la cour n'en voient jamais. L'impératrice la méprise, ce qui fait que cette boisson a pour telle dame du palais de la souveraine la saveur du fruit défendu.

Une bière qui n'aura jamais ses entrées dans les salons est la bière blanche, horrible liquide dont les gens les plus distingués font leurs délices. On sert la bière blanche dans d'énormes bocaux de verre blanc comme on en voit dans les laboratoires. On apporte le bocal plus ou moins plein selon le nombre des buveurs, et le récipient fait le tour de tous les gosiers.

Les salles de concert ont ce qu'on appelle des « tunnels » où, dans les entr'actes, on va boire. La *National Galerie* a son petit tunnel.

Dès avril, assaisonnement à la bière : radis, moutarde, raifort.

Dès mai, les joyeuses affiches des *Biergarten* « jardins à bière ». Ce sont les Eldorado d'été. Une brasserie et, y attenant, un jardin plus ou moins grand, encombré de tables et de chaises peintes en blanc. Il est de ces jardins, en approchant de la banlieue, qui sont immenses; la nuit, en été, avec leurs globes de gaz éclairant les arbres, et ces centaines de tablées buvant pacifiquement, ils font une impression homérique.

Premiers soirs d'avril : il fait encore frissonnant. Je passe le long d'un jardin à bière. Il est désert, sauf deux amoureux installés à une table étroite; entre eux l'énorme bocal de bière blanche.

Les affiches de mai donnent une dernière idée de

l'importance de la bière dans cette ville. J'entre à l'Ecole des beaux-arts ; dans le corridor d'entrée, des fournisseurs d'art, etc.., viennent apposer leurs réclames. J'en trouve, parmi elles, une qui commence ainsi : *A tous les fils des Muses et connaisseurs en bière.* Autre affiche : *Aux connaisseurs en bière! Pure munichoise! Pure nurembergeoise! chez.., près des tramways dans toutes les directions.* J'oubliais de dire que j'ai vu à la vitrine d'un marchand de musique un *Bierwalzer,* « la Valse de la bière ».

La bière appelle le tabac. Après une série de bouffées de fumée, une lampée de bière.

Dès qu'on quitte le wagon français ou belge à Cologne et qu'on entre dans un coupé allemand, on est frappé de ce que celui-ci est muni d'un cendrier à chaque portière. C'est ainsi sur toutes les voies ferrées de l'Allemagne : vous avez toujours un cendrier à votre droite ou à votre gauche.

A Berlin, on retrouve le même cendrier dans les loges des alcazars : dans l'encoignure gauche, le cendrier; dans l'encoignure droite, la planchette pour poser le verre de bière.

Il y a deux sortes de magasins à fumer, à Berlin. L'un a pour vitrine un étalage de boîtes pleines de cigares de toutes variétés, de tous prix. Le prix est marqué sur chaque boîte par mille cigares. La mention : *Direkte Importation* ne manque jamais. On entre, on demande des cigares. A quel prix pièce? Vous dites vos centimes. Là, invariablement le marchand ne vous connaît pas, vous êtes sûr d'être volé et de payer 20 centimes un cigare que le client connu aura pour 10 centimes. Le mieux est de regarder, avant d'entrer, s'il n'y a pas sur le comptoir des boîtes à demi pleines, avec prix

marqué, et qu'on met là comme une occasion. Après avoir inspecté une demi-douzaine de magasins, vous en trouverez toujours un qui vous offrira cette occasion : achetez, vous ne serez pas volé. Il serait ridicule et presque insultant d'entrer dans un magasin et de ne prendre qu'un cigare comme on fait à Paris ; c'est toujours par demi-douzaine qu'on y va ; on vous les sert dans un petit sac de papier tout préparé. On n'entre pas dans ces magasins pour prendre du feu comme on fait à Paris : il faut toujours avoir ses allumettes ; elles ne sont pas chères.

L'autre sorte de magasin ne vend pas de cigares, mais du tabac et des cigarettes d'Orient exclusivement. L'enseigne est ornée de caractères turcs et russes, et la vitrine, de chibouques et de fez encadrant de petites meules de tabac turc ou russe. On n'achète guère ce tabac : outre qu'il est difficile à conserver dans sa souplesse, l'allemand ne fait pas sa cigarette. On demande donc des cigarettes toutes faites. Ces cigarettes ne se fument guère qu'à domicile, comme la pipe.

Il y a enfin le magasin mixte qui vend des tabacs d'Orient et des cigares et, de plus, outre le tabac et les paquets de cigarettes françaises, la foule des tabacs américains pour la pipe et des cigarettes américaines. Bird's eye, Durham Lone Jack, Fox tobacco, pour la pipe sont très recommandables, mais les cigarettes !... Il faut ajouter l'excellent Varinas des colonies hollandaises.

A la Noël, les étalages se font plus beaux : les boîtes s'alignent avec leurs cigarettes ornées d'une bague de papier doré. Cuba ! Bahia ! Manille ! Havana ! Carolina ! Cadeaux de Noël !

L'Allemand fume partout. Dans un magasin, il

garde son cigare. A la dernière exposition des beaux-arts de Berlin, l'entrée des salles de tableaux portait une pancarte : « Défense de fumer ».

On imagine la quantité d'articles qui font cortège à la dégustation du cigare. Partout des services en cuivre poli ou en bois. La plupart des Allemands ont parmi les breloques de leur chaîne de montre un petit instrument pour couper la pointe des cigares.

Les magasins qui vendent la grande pipe allemande avec fourneau de porcelaine peint du portrait de l'empereur, de Bismarck, etc... abondent. On fume ces pipes, elles sont vraiment nationales, et M. de Bismarck est vendu en statuette assis dans son fauteuil et tenant ce calumet. Mais même de dimensions portatives, on ne voit jamais ces pipes dans la rue, à la brasserie, etc... Il faut, pour en voir, entrer chez un étudiant par exemple. Il m'est cependant arrivé de voir, par quelque soir d'été, un concierge prendre le frais devant sa porte et humant la grande pipe.

Mais, au fond, il n'y a que le cigare et de plus en plus.

AU RESTAURANT

LE dîner dans les restaurants est à prix fixe et à la carte ; le prix du dîner dans le premier restaurant de Berlin est 4 francs.

Je prendrai comme type moyen un bon restaurant dont le dîner coûte 1 fr. 50 (rien des restaurants de ce prix-là à Paris). Il n'y vient guère que des habitués ; des jeunes employés de quelque ministère qui se traitent de « Monsieur le comte », « Monsieur le baron », une demi-douzaine d'officiers d'artillerie toujours en uniforme et des bourgeois et des bourgeoises à l'avenant, une table est enfin réservée à quelques membres du Landtag. On peut venir dîner là dès une heure, le restaurant chic ne sert que dès deux heures.

Un client entre ; s'il s'assied à votre table, il vous salue d'abord et souhaite « que votre repas soit béni ». Ensuite, et cela est général, officier ou pékin, il plonge ses deux mains dans les poches des basques de son habit, il en retire deux petites brosses, et le voilà qui, des deux mains, met vigoureusement en ordre sa raie de derrière et ramène ses cheveux par dessus ses oreilles. (Ceci est la coiffure élégante que tout le monde se donne. Le simple soldat a pour ordonnance de ramener ses cheveux par-dessus ses oreilles.)

Cela fait, il attend son potage, et parfois arrange ses ongles en l'attendant.

En quoi consiste la façon de mal manger de l'Allemand ? Tout d'abord il mange avec son couteau, il soulève des bouchées avec la lame de son couteau et les porte ainsi à sa bouche, et en la retirant, serre des lèvres cette lame sans se couper, sans amener une effusion de sang ! Et l'on ne voit pas ceci qu'à la table des gens médiocrement élevés, on le voit partout, on le voit à la table de la cour. Il en est qui se servent ainsi du couteau pour tous les plats. La fourchette ne leur sert qu'à recevoir des pâtés de purée et de moutarde que le couteau polit et repolit. Leur façon de couper la viande est atrocement vulgaire, ils ne tiennent pas couteau et fourchette en avant et de haut, mais coupent en écartant les coudes. Le reste est fait de vingt petites horreurs qui prennent place « entre l'assiette et les lèvres », et cela se termine par la grossière manie de cacher sa bouche d'une main tandis que de l'autre il se cure les dents.

J'ai peur de pousser à la caricature, mais je ne puis oublier un brave Allemand de bonne bourgeoisie habitué de ce restaurant. Je le vois, énorme et blond avec ses lunettes, manger, le nez dans son assiette comme ces pâtres du Brutium dont parle Flaubert, couper chaque bouchée de pain, du couteau, prendre sa bouteille par la panse (et de quels cinq doigts !), lever son verre de Moselle et le regarder à la lumière, y tremper d'abord la lèvre, boire avec componction, puis se rejeter sur le dossier de son siège et caresser sa barbe informe.

On fume à toute heure dans un restaurant. Dès que le restaurant ouvre vous pouvez venir expédier votre dîner puis enfumer la pièce où vous vous trou-

vez, à l'intention des clients qui vont arriver. Il y a immuablement sur la table à laquelle vous vous asseyez, à côté de la corbeille de petits pains et des cure-dents de buis, la boîte d'allumettes enchâssée dans un cendrier de fonte.

Les petits pains dont je viens de parler ne sont pas plus gros que le poing, un seul suffit à l'Allemand pour accompagner tout un dîner, et il en consomme la moitié avec son potage, non pas dans son potage, mais avec. Les Français étonnent les garçons avec leurs rappels incessants de petits pains, mais on ne leur fait pas payer un supplément. Le Français fut toujours connu pour son amour du pain. Au moyen âge il portait le surnom de Jean Farine.

Dès cinq ou six heures, la carte à prix fixe disparaît et fait place à une carte grande comme un petit journal, divisée en deux : mets chauds, mets froids. Sur cette carte, les prix sont montés de beaucoup, mais les morceaux et la cuisine sont tout autres. On peut souper avec cette carte jusqu'à onze heures du soir. Il est agréable de souper le soir, aux lumières, une des horreurs du jour disparaît : la crasse générale du frac du garçon.

La cuisine allemande est reconnue comme la dernière de toutes, comme la française est la première. (M. de Bismarck l'a lui-même reconnu en disant : « La France est faite pour produire au monde des coiffeurs, des danseurs et des cuisiniers. ») Beaucoup de restaurants mettent sur leurs affiches ou leurs annonces : « Cuisine française. » Ceux dont le patriotisme répugne à cet hommage disent : « Cuisine viennoise, française et allemande. »

Un Français est étonné quand il entend dire, et furieux quand il en fait l'expérience, que le restau-

rant à Berlin n'ouvre qu'à une heure, deux heures, trois heures. Le Grand Hôtel de Berlin n'a même table d'hôte qu'à quatre heures. On a peur de se couper l'appétit, on erre presque affamé de midi à une heure, deux heures. Arrive l'heure bénie, on se met à table, voilà une quantité de plats qui défilent. On sort. L'après-midi est à peine commencée et l'on est pris de sommeil, on est incapable de rien faire. Beaucoup de Berlinois protestent contre cette absurdité, mais la réforme est difficile même dans les familles, cela bouleverse l'heure des visites, etc. Croirait-on que, dès trois heures, on ne peut plus entrer dans un musée parce que le personnel dîne, puis fera sa sieste ! On compte beaucoup pour la réforme sur le règne de la princesse impériale actuelle qui, paraît-il, donnera l'exemple et l'imposera.

Ajouter que l'Allemand mange énormément est inutile. Tout café et toute brasserie a des choses froides à vous servir à la minute. Les théâtres (sauf les deux théâtres royaux), les cafés-concerts ont toujours un buffet : on ne s'y rafraîchit pas seulement, on peut cueillir alignés des tartines de caviar, de la langue fumée, des débris de homard dans une pâte de mayonnaise, du gruyère sur une moitié de petit pain, du saumon, des anchois, des œufs durs, du veau froid, du jambon. A l'entrée de la National Galerie une pancarte vous avertit que le buffet se trouve à droite. Cette pancarte se retrouve dans une salle du premier à côté de la *Forge* de Menzel.

Le premier orchestre de Berlin, celui de la *Philharmonie*, joue devant une salle qui boit de la bière. A certains jours, aussi visible que possible : « Aujourd'hui fricassée de perdrix » s'étale aux murs sur une pancarte.

N. B. Dès les chaleurs, le garçon de restaurant vous recommande au lieu du potage, la soupe froide, la soupe à la bière. Dites :« Non, non! jamais! »

ÉCOLE DES BEAUX-ARTS * EXPOSITION DES TRAVAUX D'ÉLÈVES * ARTISTES

PAS de sacro-sainte tradition comme chez nous. Ces élèves font de l'art naïvement et font ce qu'ils veulent. Ils ont tous nos cours, plus un atelier pour le paysage et un atelier pour le dessin et la peinture d'animaux.

L'exposition des travaux d'élèves ferait rire notre école, élèves et professeurs. L'impression générale est celle d'une exhibition de pensionnats. Très peu de modèle vivant, beaucoup de dessins d'après la bosse, de patientes planches d'anatomie, des portraits de dames au crayon; des natures mortes (têtes de morts et bocks),des salles entières de petites niaiseries à la mine de plomb avec signatures appliquées; enfin, jusqu'à des caricatures, des vignettes humoristiques pour journaux, des titres et des lettres enguirlandées de fioritures.

L'école compte au moins une dizaine de professeurs.

En attendant l'ouverture du Salon (Exposition Menzel) je stationne dans le corridor d'entrée. Des élèves sont là. Ils portent le vaste feutre que nous

appelons un Rubens et sont hermétiquement gantés. Poliment, avec des courbettes, ils donnent des renseignements aux dames. L'un d'eux est coiffé d'un Rubens sur le côté, est frisé, et porte un veston de velours et un pantalon gris-perle très évasé du bas et à sous-pied. Tous se font une tête et une tenue, aucun ne donne dans le genre canaille. Je regarde le cadre aux affiches ; des réclames de restaurants et de brasseries, plusieurs annonces de loueurs de costumes pour cortèges historiques (ces cortèges et costumes sont la manie des élèves ; ils s'en donnent au moindre anniversaire).

Il y a un club des artistes ; une vraie cave. Passé une soirée là-dedans ; passer une soirée, cela consiste à s'asseoir autour d'une table avec une ou deux personnes et là, boire et même manger en écoutant le bruit du billard voisin. Au mur, tout autour de la salle, des portraits d'artistes, tous parfaitement inconnus. Et des devises ; d'abord la devise philosophique, bien allemande, toujours vide, comme : « Le temps va vite vers l'éternité », puis la devise artistique : « Dieu a créé l'être de l'argile, essaye, c'est aussi en ton pouvoir. » Une copie du faux Rubens du musée. A cette cave se rattache, en montant quelques marches, une salle plus claire où l'on expose à l'occasion les « tableaux à sensation » qui traversent Berlin : le *Christ*, de Munkacsy, les *Deux Sœurs*, de Giron, la *Jacquerie*, de Rochegrosse, etc...

Les Salons berlinois sont chose irrégulière ; on n'a pas de local. Il y a des années où, tout bonnement, il n'y a pas de Salon. L'entrée est de 50 centimes. Ce n'est pas le lieu, et ce serait surtout hors de ton de parler de l'art allemand. En mettant de côté l'extraordinaire génie qui s'appelle Adolphe Menzel, cet

art vient après l'art français, l'art anglais, belge, hollandais, italien, espagnol.

A une vitrine de fournitures d'art une brochure : *Pour devenir connaisseur en peinture, en soixante minutes.* Deuxième édition.

Autant la critique musicale est intéressante et compétente dans les moindres feuilles quotidiennes, autant la critique d'art est nulle.

Il y a trois magasins de tableaux exposant des toiles à leurs vitrines. Deux qui sont voisins, avenue des Tilleuls, et dont les vitrines n'exhibent guère que les éternelles vues italiennes d'Achenbach, des vues de Suisse par quelques sous-Calame, des sentimentalités de famille par Knut-Ekwald, des almées de Sichel, etc... et cette vitrine s'éternise, se renouvelle lentement. Depuis un an, l'un de ces magasins a été pris par un marchand de Cologne qui organise de petites expositions « à l'instar » de celles de la rue de Sèze, mais combien piteuses. Et puis l'entrée de ces expositions coûte un franc : ce qui ne s'est jamais vu.

Le troisième de ces magasins se trouve rue Behren, la première rue immédiatement parallèle à l'avenue des Tilleuls. C'est là le seul magasin artiste de Berlin ; le maître est M. Gurlitt, un homme jeune encore, très intelligent, et qui est au courant de ce qui se passe en art au delà des frontières. La boutique est étroite, mais on y fait de temps en temps de bonnes expositions, tantôt de plusieurs maîtres, tantôt d'un seul : audace mémorable, on a pu y voir une exposition d'impressionnistes français. Si Berlin devient un peu artiste, il le devra beaucoup à M. Gurlitt.

LA RACE

On voit tout de suite qu'elle n'est pas affinée par le luxe.

Pas de pâleurs de civilisés; pas de physionomies et d'allures nerveuses ; les teints sont hâlés, les cheveux plantés en brosse au milieu du front (ceci est général).

Quartier riche. — Je croise des jeunes garçons et des petites filles sortant de l'école. Les voix sont grosses, sans nuances d'intonation.

La femme. Beaux fronts, yeux et cheveux tout nature. Types de visage très variés : anglais, hollandais, hongrois, suédois. Mais voyez, par exemple, un dimanche, un pensionnat de jeunes anglaises sortant de l'église et vous sentirez l'abîme entre une race qui a des siècles de culture et une race pauvre qui n'est à son aise que depuis une génération. Il y a d'ailleurs un contraste quotidien, celui des jeunes juives; on les rencontre partout le matin avec leur carton à musique; elles sont sanglées dans leur costume, on sent une taille; elles ont une allure et non la nonchalance allemande; il faut ajouter à cela la prédilection pour les couleurs sombres et chaudes dans la toilette.

Le pied de l'Allemande n'est pas une légende. Au

bois, celui des amazones vous tire l'œil. Mais qui les chausserait bien à Berlin? Pas un bottier propre. Dès qu'on passe en Suisse, en Belgique, l'isolement et la grandeur du pied allemand apparaissent frappants. L'officier seul soigne sa chaussure, mais il se serre et son pied a l'air d'un boudin ; c'est un peu comme son pantalon collant pour lequel il dit à son tailleur : « Si je puis y entrer, je ne le prends pas. »

L'Allemand idéal : le type des guerriers modernes dans les bas-reliefs de la dernière guerre en opposition au latin. Pas de prétention au distingué, pas même la peur d'être traité de Goth, de Visigoth, Ostrogoth : large face ouverte, barbe largement étalée, sans coupe civilisée, cheveux plantés au milieu du front et rejetés. C'est la tête si populaire du prince impérial actuel.

Type tout opposé et bien allemand : constitution grèle, barbe rousse irrégulière, cheveux plantés très bas sur le front, lunettes.

Petite ville d'eaux, terrasse de l'hôtel. Jeunes bourgeoises allemandes attablées autour d'une bouteille de champagne emmaillottée dans sa serviette. Un jeune *referendar*, un cigare aux lèvres, les sert et les fait rire. Ces teints de blondes s'échauffent tout de suite aux joues et surtout aux mains. Voix criardes : *Nein! So! Wann denn? Ja wohl! Ach! Gott!* Une blonde rit tant que son lorgnon tombe toujours.

Un étudiant me disait : « L'Allemande est plus naïve que la Française et plus naturelle, par conséquent plus facile et plus animale et plus spontanée. Elle n'a pas comme la Française civilisée ce scepticisme qui fait les trois quarts de la vertu féminine. »

LE GEMÜTH

C'EST avec fierté que les Allemands vous disent que vous n'avez pas d'équivalent à ce mot. Mais ils sont eux-mêmes bien embarrassés de définir le *Gemüth*. Le *Gemüth*, c'est l'âme allemande incomprise, la poésie, la nature, la vie intime en famille, etc...

Dans une petite ville d'eau, à l'entrée de la forêt, il y a à un arbre une planchette imprimée d'un avis. Est-ce une ordonnance de police, une indication de route? Non, mais des vers pour vous pénétrer de votre bonheur d'être ici.

> Entouré du feuillage parfumé des bois,
> Comme le cœur se réjouit, comme hardiment se lèvent
> Dans la poitrine de l'homme les pensées!
> Il passe dans les feuillages une haleine divine ;
> Adieu les soucis, adieu également
> Les petites contrariétés de l'existence.

Il y a des journaux de famille dont chaque numéro donne en tête, et en caractères gothiques, une de ces sentences pédantes et vides si chères à l'Allemand. Voici un journal de mère de famille; sa devise d'aujourd'hui est : « Laisse dire du mal de toi, mais vis de façon à ce qu'on n'en croie rien ». Ce journal est surtout composé par les abonnées. Les articles :

« Moyen d'empêcher les enfants de trouer leurs chaussettes », signé : *Une mère de famille en Saxe*; « Recette pour la soupe à la Humboldt, recette pour le dégraissage des ombrelles », etc., etc...

Un indice de la faculté familiale de l'âme allemande est la manie des anniversaires, la manie des jubilés.

On fête, par exemple, la vingt-cinquième année de siège d'un cocher de fiacre. Cela est d'ailleurs quelquefois poussé jusqu'à la caricature, et un mari donne un jubilé pour la dixième bonne chassée par sa femme.

Il y a aussi la manie des *Vereine* (associations) : Berlin en compte huit cents pour un million d'habitants. Mais c'est là le besoin de se réunir entre hommes, de boire ensemble, et cela fait, ainsi que la vie de brasserie, une jolie brèche à la vie de famille.

Voici le fêté d'un jubilé qui dit à la quatrième page d'un journal, parmi les annonces de mort ou de mariage : « Mon merci le plus profond pour le nombre très considérable de félicitations, de télégrammes, et d'envois de superbes fleurs à l'occasion du jubilé de vingt-cinq ans de mon commerce de vins... etc... »

On est frappé de la quantité d'albums pour photographies à poser sur la table du salon, que l'on vend; également des appareils à faire de la magie en famille, et des articles pour égayer les parties de campagne. Ces derniers articles se rapportent presque tous à la musique : boîtes à musique, oiseaux chantants, bock musical, porte-cigares musical, etc..

Dans les cadres-réclames des photographes, on voit souvent le papa ayant son enfant sur les épaules.

J'ai vu aussi cette scène d'intérieur : un mari et sa femme chez eux, à table, deux couverts, des fleurs au milieu ; la femme est en toilette simple, avec ses tresses sur le dos ; le mari est frisé, en veston clair et porte des bottes à l'écuyère !

Grand commerce de papier à lettre avec sentence en tête. Naturellement, c'est la sentence allemande solennelle et vide. Exemple : « D'abord réfléchir, ensuite commencer. » Ou bien quelque chose qui fera rire le destinataire, une tache d'encre avec ce mot « Ah ! fatal ! » A l'époque du poisson d'avril, c'est, chez les papetiers, tout un étalage de plaisanteries à envoyer.

Je trouve dans un salon (classe noble de province) un album qu'on appelle un *Connais-toi toi-même Album.* C'est un album dont chaque page contient, à l'endroit, un ovale qui attend la photographie du patient ; à l'envers, une colonne de questions auxquelles il faut répondre. Il y a un sous-titre : « Mémento pour la caractéristique des amis et des amies. » Puis une épigraphe, un distique prudhommesque de Schiller, puis une préface (signée), puis une poésie d'invitation aux amis et aux amies. Nous connaissons ces sortes d'album, du moins français. Celui que je feuillette a un supplément de deux questions bien allemandes : « Quel est ton plat préféré ? Quelle est ta boisson préférée ? » Les réponses à ces deux questions sont en général : le caviar, la salade italienne et, d'autre part, le champagne (pas vu trace de bière). Autres questions : « Quel est ton artiste préféré ? — Raphaël, Hildebrand, Canova, Deffregger, Thorwaldsen. — Et ton poète ? — Heine, Dante, Geibel. — Le prénom que tu préfères ? — Wanda, Hildegarde. — Ton héros

dans l'histoire ? — Le Grand Electeur, Frédéric le Grand, Gustave-Adolphe. — Ton héros en poésie ? — Don Carlos de Schiller. — Le personnage historique que tu hais le plus ? — Napoléon, Louis XI. — Il faut dire aussi son tempérament ; une jeune fille a écrit d'une main appliquée : « mélancolique ». La page se termine par votre devise ; en voici une, genre allemand (cela ne s'invente pas) : « Essaie tout, choisis le meilleur. »

Heureuse possesseuse de l'album, quand la mélancolique Wanda viendra dîner, vous saurez qu'il lui faut de la salade italienne et du vin de Moselle à défaut de champagne.

Les petits amusements de famille peuvent être poussés jusqu'à la niaiserie la plus répugnante. On dit en Allemagne que les bébés viennent dans les nids de cigogne. Alors c'est à Pâques une véritable orgie de ces symboles. Il y en a partout, ça se vend. Ces photographies sont d'après nature. C'est le bébé sortant d'un œuf posé sur les broussailles d'un nid de cigogne et disant :

> C'était si tranquille dans l'étroite demeure.
> Enfin me voilà dehors.

Un autre bébé sort d'un œuf et dit : « Puis-je venir ? Je vous prie, demandez à votre femme ? » et un autre : « Je vous prie, causez-en avec votre mari. » Et un autre : « Salut, monde ! » Ceci, c'est l'orgie de Pâques ; maintenant il y a un stock de photographies ultra-sentimentales qui ne quitte jamais les vitrines et se vend chaque jour de l'année.

On a ri souvent en France du couple allemand se tenant par la main en public ; la chose n'est pas très fréquente, mais ça se rencontre. J'ai vu le comble du

genre, unique sans doute : un couple attablé côte à côte au restaurant se prenant par la main après chaque plat et restant ainsi jusqu'au plat suivant pour se la reprendre le plat fini, et cela sans parler.

Les sentiments de famille n'ont pas peur de s'étaler. Tous les journaux ont parmi leurs annonces, dans un style tout intime, des annonces de mort, de mariage, de fiançailles. Tous ont des recherches en mariage par annonce.

En voici un modèle :

Un veuf, ayant de la fortune, dans le meilleur âge de l'homme, protestant, le caractère paisible et gai, possesseur d'une maison d'affaires très florissante dans laquelle l'intervention de la femme ne serait pas nécessaire, père de deux jolis enfants bien élevés, un garçon de dix ans et une fille de huit ans, cherche une dame déjà âgée ou veuve comme seconde compagne d'existence. Celle-ci doit être d'un caractère doux et d'un corps sain, doit posséder le sentiment du foyer et être en état de remplacer une mère auprès des enfants. On lui demanderait un apport comptant de 15.000 francs. Discrétion la plus rigoureuse : photographie non exigée.

Autre genre de mariage, par annonce encore :

Un étudiant en médecine, de grand avenir, cherche une dame de bonne famille, catholique, qui lui avancerait l'argent nécessaire pour terminer ses études. Il l'épouserait au besoin. Discrétion et parole d'honneur.

Pauvre étudiant ! Mais non ; assurément il aura trouvé, il y a encore du romanesque en Allemagne.

Les Allemands parlent de l'âme allemande, du sentiment allemand, de la famille allemande. Leur littérature est pourtant insignifiante là-dessus. Les Russes gardent le silence, mais il nous a suffi de quatre ou cinq de leurs romans pour nous révéler bien autre chose que l'âme, le sentiment et la famille allemands.

TENUE

POUR les femmes, le procès est jugé; elles ne savent pas s'habiller. Pourquoi n'apprennent-elles pas?

Le Berlinois se préoccupe extraordinairement de sa tenue, et cette tenue est naturellement influencée par la tenue militaire : le collant, le cambré.

La botte est nationale. Un monsieur vient en visite, il s'assied, le pantalon remonte un peu et découvre le montant de la botte avec ses plis non cirés. La botte est l'orgueil des enfants, le dimanche ; l'intérieur de ces chaussures est vert.

Amour du trapu, épaules carrées, taille énorme et veston collant, dessinant un arrière-train exorbitant, hauts talons, raie derrière la tête, col raide, sous-pieds, gants hermétiquement boutonnés, petit chapeau léger, canne légère.

Il n'y a guère que les tailleurs et les ramoneurs qui portent le chapeau haut. On porte ou bien le tout petit couvre-chef en feutre ou bien le rubens aux larges ailes.

Je ne puis m'empêcher d'envier la perfection de leur cirage. Leurs chaussures semblent sortir d'un bain d'ivoire noir. En revanche, ils viennent en soirée avec des bottines qui ont l'air systématiquement décirées.

Le frac est ici chose commune. On n'en voit jamais à l'Opéra, mais tout le monde en a un ; c'est un cos-

tume comme un autre. Les garçons de café sont en frac, le garçon qui vous sert dans un misérable restaurant à dix-huit sous est en frac. Tristes fracs. De même qu'il n'y a pas un bon bottier ici, il n'y a pas un bon tailleur. La douzaine d'élégants que possède Berlin se pourvoit à Paris ou à Londres.

Ouverture de l'exposition pour le centenaire des salons berlinois. — Fracs en drap brûlé, ton de suie ; l'un d'eux en habit noir et pantalon blanc ; fracs boutonnés avec les pointes du gilet blanc dépassant par le bas ; breloques, gibus déplumés, larges cravates de satin. Deux ou trois artistes bien mis ; on se les montre : ce sont des Belges.

L'ouvrier n'a pas la blouse, mais la redingote ; les officiers ont la redingote ; les balayeurs des rues ont la redingote avec leurs bottes d'égoutier.

Spectacle navrant, à Bade, l'officier venant se promener en civil au casino, parmi les quelques élégants Anglais ou Russes, avec son complet dépareillé, ses gants bien boutonnés, son chapeau défraîchi, sa canne de deux sous.

Tous les Allemands ont une bague, on peut dire tous.

Il serait trop aisé de relever les ridicules des toilettes d'un dimanche. Il suffira de dire qu'on peut voir un monsieur en veston de velours, souliers découverts et sous-pieds laissant voir la ligne blanche de la chaussette, — ou bien un jeune garçon, orgueil de sa mère, en complet civil, bonnet de hussard avec panache et col bleu de matelot.

En résumé, la tenue de l'Allemand et de l'Allemande tient dans un contraste parfait. La femme est tout laisser aller. L'homme se sangle, s'emprisonne dans du collant, marche raide.

LA POLITESSE

L'ALLEMAND est né simple. Sa manie du cérémonieux vient de ce qu'on l'a trop universellement traité de barbare et d'ours. « Ils nous traitent d'impolis, nous serons aussi polis qu'eux, » ont-ils pensé. Seulement, ils se sont trop appliqués et ils ont mis les pieds dans le plat.

Les grands, les larges coups de chapeau que les gens se donnent dans la rue semblent, dans les premiers temps, une plaisanterie entre amis. Il n'en est rien. Trois messieurs rencontrent trois messieurs, on s'arrête, on cause ; quand on se quitte, les six chapeaux s'élèvent et restent un instant suspendus, décrivant la même parabole.

De même pour la courbette. L'Allemand ne salue pas de la tête, mais de l'échine. Il y a aussi le *Knix* que toutes les petites Allemandes font machinalement. Le *Knix* est cette révérence qui consiste à plier vivement un genou.

J'entre dans un « conditorei », ces pâtisseries où l'on peut se rafraîchir, avec une dame de la meilleure éducation, mais tout allemande. En sortant, un garçon nous ouvre la porte, un simple garçon ; la dame lui dit « adieu » avec un sourire distingué.

L'Allemand ôte son chapeau dans un magasin, mais garde son cigare.

Vous êtes dans un coupé de chemin de fer. A une station, un Allemand entre, une jeune fille entre, ils vous disent bonjour.

Un inconnu qui vient s'asseoir à la même table que vous au restaurant vous salue de la formule *Mahlzeit* (abréviation de *gesegnete Mahlzeit*, que votre repas soit béni!) et en s'en allant, il vous dit « adieu ».

Entre midi et trois heures, que vous sortiez d'un magasin, du café, etc., le marchand et le garçon de café vous salueront du *Mahlzeit*.

Heine disait : « A Paris, quand quelqu'un me marche sur les pieds, je me dis : c'est un Prussien. » Ce n'est certes pas là qu'une boutade. Dans les rues de Berlin on est cogné, heurté plus qu'il n'est fatal même avec un trottoir étroit, et les gens ne vous font pas d'excuses. D'autre part, je tape, volontairement, de la pointe du pied le talon d'un monsieur qui marche devant moi ; il ne se retourne même pas. Une dame bousculée n'y fait pas attention.

Dans un salon, une réunion, etc., l'Allemand se dispense de se faire présenter, il se présente lui-même, il salue et vous dit simplement : « Mon nom est un tel » et vous devez répondre : « Et le mien, un tel. »

La première fois, on croit à une provocation.

ALLEMAGNE

AVANT la bonne guerre, l'Allemand se représentait dans les œuvres d'art militaires, vengeur et furieux. On sait que s'il y a la *furia francese*, il n'y a pas moins le *furor teutonicus*. Depuis la guerre, il se représente calme, confiant; cela correspond à la délicieuse image trouvée par la *Gazette de Cologne* : « L'homme de la landwehr ira poser sa large main sur le volcan parisien. »

Cette attitude hypocrite s'étale dans les bas-reliefs d'une frise qui orne la façade de l'école militaire des cadets :

Des fantassins, tout équipés, partent calmes et confiants, et font en se retournant des gestes de retour triomphant. Un cuirassier monte à cheval. Un fantassin serre la main de sa fiancée (ils doivent être fiancés) laquelle a un panier au bras. Un second cuirassier embrasse sa femme, puissante et noble Germaine, qui tient un bébé légitime dans ses bras. Puis un groupe de deux jeunes filles fiancées : l'une désolée, abattue ; l'autre droite, le regard haut. Un vieillard, les yeux au ciel, pose ses deux mains sur la tête d'un guerrier barbu qui s'incline appuyant son casque sur sa cuisse. Et, pour la fin, ce groupe : un paysan, joli garçon, trinque d'un verre de bière avec

un militaire à tous crins; un gamin qui tient à la main une paire de bottes militaires qu'il va livrer, les regarde ; et à côté, une jeune femme, superbe en chair, le front haut et serein, ses tresses allemandes sur le dos, est à genoux devant un petit tonneau de bière, dont elle tourne le robinet, emplissant un bock.

TABLE
DE BERLIN,
LA COUR ET LA VILLE

Pages.

1. *Villégiatures royales. L'empereur et l'impératrice en gare. Entrée à Berlin* 3
2. *Impression monarchique et militaire. Militaria* 12
3. *La cour* 22
4. *L'empereur* 27
5. *L'impératrice* 39
6. *Bal de gala* 52
7. *Le bal de l'Opéra* 63
8. *Amour de la hiérarchie. Titres. Décorations* 72
9. [*Nos aimables voisins*] 76
10. *L'avenue des Tilleuls* 77
11. *La rue* 86
12. *Colonnes d'affiches, vitrines de librairies, photographies de célébrités* 92
13. *Vitrines* 97
14. *Théâtres* 102
15. *Le café-concert* 104
16. *Un ballet au Victoria-Theater. La comédie. Théâtre populaire* 106
17. *La bière et le tabac* 108
18. *Au restaurant* 114

19. *École des Beaux-Arts. Exposition des travaux d'élèves. Artistes.* 119
20. *La race* 122
21. *Le Gemüth.* 124
22. *Tenue* 130
23. *Politesse.* 132
24. *Allemagne* 134

UNE
VENGEANCE
A BERLIN

Mr. Jules Laforgue
souvenir de Franz Karlin
7 1885

VERS huit heures, Jean l'Estrelle, peu à peu réveillé déjà par les sonneries électriques de l'hôtel, sauta du lit au tapage d'un train qui passait comme frôlant sa fenêtre. Il écarta le rideau; cette fenêtre du Central Hôtel donnait sur le viaduc du métropolitain berlinois; il eut le temps d'apercevoir aux portières des têtes émergeant de houppelandes. Tout était couvert de neige et continuait bien les plaines désolées à travers lesquelles un express l'avait amené la veille.

Jean sonna son café et fit sa toilette, tâchant de ne salir ou heurter le magnifique piano à queue qu'il avait trouvé installé là en arrivant, selon la gracieuse attention à laquelle sont habitués les Saint-Saëns et les Rubinstein, quand ils descendent à Berlin. Sur

---

1. Pour ceux que la méthode de travail de Laforgue intéresse, je me fais un devoir de relever ici une page de notes au crayon jetées hâtivement par Laforgue sur le papier, à l'intention de ce conte. Au dos de cette simple feuille, une indication écrite par une main étrangère, lors d'un classement de manuscrits, dit : « Notes reportées dans le volume sur Berlin. » Non, et la comparaison de ces notes et du conte ci-dessus témoigne clairement qu'elles sont un premier jet du conte.

Dans Berlin, — par des rues bordées d'architectures prétentieuses, mais qui

ce piano, se trouvaient éparpillés des programmes et des billets de son concert de demain.

Un garçon entra, déposa le lourd bol de café, les œufs, le pain, le beurre, — et une lettre; puis se mit à faire du feu dans le classique calorifère de faïence blanche.

Une lettre sur papier rose vergé, timbrée de Berlin même ! Jean l'ouvrit avec un vague sourire de fatuité, qui s'acheva en une moue perplexe. Cette lettre disait en bon français :

« Monsieur le pianiste de Paris,

« Je me vois dans la triste nécessité d'avoir une entrevue avec vous avant votre concert.

---

restent froides avec leurs façades sans balcons, leurs fenêtres sans persiennes, ni pots de fleurs, ni cages d'oiseaux, avec leurs murs que n'a jamais souillés la gaieté bariolée d'une affiche.

Sous les Tilleuls, — entre deux files de casernes couleur poussière, sans toits, mais à terrasses plates :

Officiers à monocles et moustaches blondes, — ouvriers en redingotes sales.

Et les fiacres de deuxième classe à caisson rouge et roues vertes, cheval pas plus étrillé que la barbe de moujik du cocher.

Presque jamais d'enseignes en lettres dorées, mais noir sur blanc des couleurs de la Prusse.

Des sergents de ville à cheval, casques, la jugulaire au menton.

Cafés sans la gaieté des terrasses débordant sur le trottoir.

Connaissait Berlin, alla revoir de vieilles connaissances : la petite affiche en vers de... celle-ci commençait par une épigramme contre Thibaudin et finissait par recommander des paletots.

Se munit de tabacs.

Le camion plein de cercueils.

La Sing Akademie, petit temple grec dans des arbres entre le Corps de garde, l'Université et l'Arsenal.

Les dames en cheveux, — bancs, — chapelle protestante.

Habitués des Linden : le prince Radziwill, aide de camp, qui revient du palais, le duc de Sagan à la mode de 1830.

Le remettre au courant de la vie berlinoise par un coup d'œil au magasin de photos.

Bébés en hussard.

« Vous aurez bien l'amabilité de vous trouver, entre deux et trois heures, dans la pâtisserie *A la Couronne*, au coin de l'avenue des Tilleuls et de l'avenue Frédéric. Je serai en noir, j'aurai une tulipe au corsage, et, *surtout, j'aurai un éventail*. Ayez, je vous prie, un *Figaro* à la main, bien que je vous connaisse parfaitement.

« Très sérieux, Monsieur !

« Recevez, je vous prie, Monsieur le pianiste de Paris, l'assurance de mon estime artistique.

« BERTHA DE TACKT

« *Pianiste de Son Altesse la Grande-Duchesse de Mecklenstein, chez Villeroy et Stieffel, marchands de musique, 15, avenue des Tilleuls.* »

Voilà qui sera peut-être amusant, se dit Jean, bien que mon inconnue soit pianiste de cour et n'envoie pas sa photographie. Voyons, pas de visites à faire ; la répétition n'a lieu que demain matin, j'irai manger à une heure, puisque les restaurants de ce pays-ci ne servent qu'à partir d'une heure. D'ici là, j'ai le temps de travailler et de revoir la ville. Et à deux heures sonnant, j'attendrai la pianiste à l'éventail. Pourquoi a-t-elle souligné « surtout j'aurai un éventail ».

Après avoir déjeuné le dos contre un calorifère, Jean l'Estrelle s'installa au piano. Il se délia les doigts[1] et repassa sagement tout le programme de

1. Ici le manuscrit en ma possession porte ces détails plus précis, souvenirs peut-être des moments passés avec Théo Ysaÿe. *Il se délia les doigts avec les éternelles études de Chopin, ensuite soumit son quatrième doigt, toujours un peu récalcitrant, à une gymnastique effrénée et patiente, par une étude spéciale, éprouva les forces de son poignet en scandant deux fois de suite la fameuse deuxième étude de Rubinstein.*

son concert du lendemain, bien qu'il en eût l'avant-veille joué une bonne moitié en public à Dresde.

Midi sonnant, Jean l'Estrelle, bien en garde avec ses doigts, descendit la rue Frédéric et prit l'avenue des Tilleuls. Le ciel était d'un bleu polaire ; la neige couvrait tout comme depuis des temps préhistoriques. Des traîneaux revenaient du bois dans un tintement de grelots ; en traîneaux aussi s'étaient transformés les fiacres, remplaçant leurs roues par les longs patins d'acier.

C'était toujours l'avenue des Tilleuls que Jean avait connue deux ans auparavant, lors de son année supplémentaire au Conservatoire. C'était, sous ce ciel tendu de la toile d'araignée de mille fils téléphoniques, le même public de militaires poseurs, le monocle à l'œil, se saluant comme à la parade, de flâneurs grotesquement élégants, d'ouvriers en redingotes crasseuses, de familles promenant des petites filles à tresses blondes et des garçons en hussards rouges, d'étudiants à casquettes minuscules, et bien pommadés. Midi est l'heure culminante sous les Tilleuls, et Jean n'eut rien de mieux à faire qu'à se mêler à la foule stationnant devant le Palais pour voir passer la garde ; et la garde passa, musique en tête, jouant un air de *Carmen* ; et la foule acclama, comme chaque jour à cette heure, l'empereur qui se mettait à la fenêtre pour saluer sa bonne garde...

Puis Jean l'Estrelle alla refaire connaissance avec deux ou trois rues avoisinantes, rues assez vivantes, mais après lesquelles finit le Berlin-capitale[1].

---

1. A cet endroit Laforgue avait d'abord écrit : *Il se mit au courant par*

Après un excellent dîner français qui ne coûta que 5 francs et en eût coûté 10 à Paris, il acheta l'indispensable *Figaro*, et alla s'asseoir au fond de la pâtisserie convenue. C'est un coin familier de Berlin ; on y consomme des choses fort propres, on y a les journaux allemands, plus l'*Indépendance Belge* et l'*Illustration*. Et, détail inestimable qui en fait un refuge, il est défendu d'y fumer.

La dame à la tulipe et à l'éventail ne se fit pas attendre ; elle se dirigea tout de suite et fort aisément vers Jean. Celui-ci se leva, s'inclina, et avança une chaise.

Bertha de Tackt était une belle jeune dame à longues tresses blondes, mal fagotée, trop de bagues aux doigts, trop de médailles aux bracelets de ses poignets, un chapeau Gainsborough trop aventureux pour sa figure naïve et bourgeoise. Elle commença :

— Excusez, monsieur, le bien mauvais français de ma lettre.

— Mais, madame, il est aussi irréprochable que votre accent.

— Vous me flattez, en vrai Français. Aussi en viendrai-je tout de suite au sujet qui m'amène[1]...

---

une simple inspection des colonnes d'affiches, pleines de programmes de concerts, programme de l'Opéra où l'on donnait Margarethe, *c'est-à-dire le* Faust *de Gounod ; les autres théâtres, encore presque tous comme toujours tributaires de Paris, le ballet* Excelsior, Tête de Linotte, Fédora, le Monde où l'on s'ennuie, la Fille de Mme Angot. *Encore une tournée chez les libraires aux vitrines ornées des volumes de MM. Malot, Daudet, Ohnet, etc. — et chez les photographes de célébrités où les innombrables membres des familles royales sont avec les professeurs de l'Université et les étoiles de théâtre parmi des Wagner, des Liszt et des Sarasate aussi innombrables. Ajoutez-y celle de Jean l'Estrelle. Et Jean l'Estrelle crut être à Berlin depuis le commencement de l'hiver.*

1. Ici dans le manuscrit : *Enchanté, en tout cas, de faire la connaissance d'une collègue. Elève de Kullak, sans doute? — Non. — Est-ce possible?*

J'ai lu depuis trois jours le programme de votre concert de demain. Eh bien! ce programme « m'endommage », il faut qu'il soit modifié, il faut... Voici : vous le terminez par un *Soir de Bayreuth*, inédit de Liszt; est-ce ceci ?

Et la dame fredonna quelques mesures.

— Parfaitement.

— Eh bien ! cette œuvre inédite de Liszt m'appartient, et à moi seule. Liszt l'a écrite pour moi seule et me l'a dédiée. Seule, je croyais en avoir la copie, un manuscrit autographe. Je travaille cette œuvre depuis des mois, et cette œuvre inédite doit me lancer l'hiver prochain, à Berlin même (je ne vais pas vous gêner dans votre Paris, moi)! Or, cette œuvre, d'où l'avez-vous, je vous prie ?

— C'est fort simple. Liszt me l'a donnée lui-même. Je croyais également être seul à l'avoir. Mais je commence à soupçonner que l'illustre et fallacieux maître, que vous devez connaître aussi bien que moi, mieux même puisque vous êtes femme, aura fait encore d'autres heureux que nous avec ce *Soir de Bayreuth* inédit. Qu'en pensez-vous ? Ce sera là, madame, la consolation que je vous offre et l'excuse que je vous prie d'accepter, si je maintiens dûment *Soir de Bayreuth* dans mon programme de demain.

— Vous ne ferez pas cela, monsieur.

— Epargnez-moi, madame, d'insister dans cette attitude désobligeante, mais naturelle, et permettez-moi de ne voir en tout ceci qu'un badinage de confrère et qu'un prélude à des...

— Vous refusez ? et *si je vous menace de mon éventail!...*

— Je croirai devoir vous faire la cour.

— Alors, monsieur, c'est votre dernier mot sur le sujet qui m'amène ?

— Oui, madame, je jouerai demain *Soir de Bayreuth* ; je serai charmé que vous veniez entendre comment j'interprète cette œuvre inédite. J'essayerai de ne pas trop la déflorer pour votre tour. Et peut-être ma modeste interprétation vous suggérera-t-elle...

— Au revoir, monsieur le pianiste de Paris.

— Au revoir, madame. Vous oubliez votre éventail.

— Oh ! mon Dieu ! Grand merci, monsieur.

L'Académie de chant, où se donnent à Berlin la plupart des concerts de virtuoses, est un petit temple grec, entouré d'arbres, avenue des Tilleuls, entre le Corps de garde, l'Université et l'Arsenal. A l'intérieur, une salle nue, toute blanche et glacée ; des rangées de bancs nus comme dans un temple protestant ; au fond, une estrade ornée de trois bustes.

Le concert commence à huit heures. Rien que des toilettes simples ; les dames laissent toutes, et par ordonnance, leurs chapeaux au vestiaire. Aux tribunes, tous les pianistes des deux sexes de la capitale, la lorgnette braquée sur les doigts de l'exécutant, des piles de partitions sur les genoux. On se montre les critiques redoutés, entre autres le sympathique pianiste M..., marié à une Parisienne de Paris, qui, seule, se permet d'entrer ici sans déposer au vestiaire son chapeau à fleurs.

La salle est comble, quelques personnes, très intéressées sans doute, ont pris place sur l'estrade même, près du piano.

Parmi ces personnes, Jean l'Estrelle a naturellement cherché et reconnu, en s'asseyant, son étrange rivale. Elle le fixe et joue avec le gland de son éventail.

Jean l'Estrelle connaissait son public berlinois, il savait que Saint-Saëns avait été sifflé l'hiver précédent, et que, deux ans auparavant, à cette même place, Planté, sentant subitement des sueurs froides envahir ses poignets, avait dû se lever et demander à ce public, en français, la permission de se retirer un instant pour se remettre. Jean l'Estrelle n'avait ni la fougue géniale de Rubinstein, ni la glaciale fantaisie de Bulow. Mais il apportait à ce public cette correction brillamment nuancée qui est la marque de l'école française, et qui avait déjà fait le succès de Planté et de Saint-Saëns en Allemagne. En outre, il avait conscience de lui-même, et n'en était pas à ses premières armes, même à Berlin. Son concert marcha donc parfaitement, de bravos en bravos, vers un très estimable succès, précédé d'ailleurs des articles élogieux de la presse de Dresde.

En commençant le *Soir de Bayreuth*, Jean commença à sentir fatalement l'obsession de la présence de sa rivale. Il levait la tête et rencontrait un regard fixe, un regard souriant et comme se promettant quelque dénouement inconnu. Il répéta ce manège inoffensif à chaque détente possible d'attention dans le cours du morceau.

« Ah ! par exemple, se dit-il bientôt, voici venir le passage fugué ! Il faut que je fasse abstraction de tout autour de moi, ou je perds le mouvement et c'en est fait de moi, de mon concert et de ma réputation à Berlin ! »

Mais arrivé au passage fugué, d'une mesure si

compliquée dans sa délicatesse, le démon de l'obsession le poussa encore à lever les yeux sur l'attitude de sa rivale.

« Qu'importe, songea-t-il, allons-y ! Mes doigts sauront garder le mouvement machinalement. »

Ses doigts eussent continué, impeccables, certes, s'il ne s'était agi que de rencontrer un regard fixe. Mais un bien autre piège, une bien autre vengeance l'attendait.

En levant les yeux, il retrouva l'imperturbable regard, mais en même temps voici que la dame (je vous le donne en cent), voici que la dame, dans le grand silence de la salle attentive, se mit à battre de l'éventail, à battre en mesure compliquée, lentement, à battre de l'éventail juste à contre-temps du passage fugué qui se développait.

Jean l'Estrelle devint rouge, sa main gauche s'embrouilla, l'autre voulut la rattraper et aggrava le sauve-qui-peut ! Il lui sembla que tout tournait autour de lui. Et le passage franchi, il continua à bredouiller encore. Une rumeur ironique couvait dans l'auditoire, on chuchotait.

Et le malheureux n'eut pas même la présence d'esprit de se lever et de s'excuser sur un malaise subit et quelconque, comme d'usage. Il alla jusqu'au bout, stupidement, follement, sentant le fatidique éventail qui battait toujours. La déroute fut complète et sans excuse.

Le morceau fini, il se leva plus gauchement qu'un Allemand. Un silence glacial pire qu'une bordée de sifflets, un silence très public berlinois, encore aggravé de quelques bravos compatissants, fut le seul verdict et le seul adieu de ce public qui se hâtait vers le vestiaire avec de petits rires.

Dans les coulisses, Jean s'excusa auprès des organisateurs qui l'attendaient et se précipita vers la sortie. Il attendit vainement son monstre : plus de dame, plus d'éventail. Il courut à son adresse. Elle n'était pas là et ne rentrerait pas de la soirée.

Jean dut aller retrouver les organisateurs de son concert dans la salle à manger de l'hôtel. Des membres de la presse étaient là. On festoya à ses frais, mais on n'eut que des sourires sceptiques pour son histoire de l'éventail.

S'il avait pu rester encore un jour à Berlin! Impossible. Demain soir, concert à Hambourg !

A minuit, l'express l'avait repris.

« C'est égal, songeait-il, il faut que je revienne, il faut que je la retrouve, il faut que je me venge. J'aurais un bon moyen, ce serait de faire publier à mes frais sa fameuse œuvre inédite de Liszt. Mais non, je ne me vengerai pas en pianiste. C'est en homme vis-à-vis d'une femme que je me vengerai, — elle est jeune et jolie après tout !... »

APPENDICE

VOICI les portraits de quelques-uns de ces personnages avec lesquels Jules Laforgue se trouva en contact à la cour de Berlin, tels qu'ils apparaissent dans la Société à Berlin *par le comte Paul Vasili, qui fut publiée à la fin de 1883*[1].

La Maison de l'Impératrice

La maison de l'impératrice se compose d'une grande-maîtresse, de deux dames du palais, d'un maître de cour, d'un secrétaire particulier et de plusieurs demoiselles d'honneur et chambellans qui se relayent à tour de rôle, suivant les exigences du service.

La grande-maîtresse, la *comtesse de Perponcher*, belle-sœur du maréchal de cour de l'empereur, est une aimable femme, très grande dame, affable, polie, remplissant admirablement les devoirs de sa place, toujours prévenante,

1. Au sujet de ce livre voici ce qu'on peut lire, p. 31 de l'ouvrage anglais de Harold Frédéric publié sous le titre : *Guillaume II d'Allemagne*, chez Perrin et Cie, éd., Paris, 1894.

« *La Société à Berlin* par le comte Paul Vasili, publié à la fin de 1883. Ce volume est peut-être le plus remarquable de la série de publications anonymes, lancées par un éditeur parisien pour faire de l'argent avec la réunion des racontars et des scandales des grandes capitales de l'Europe, dont plus d'un brillant habitué du salon de Mme Adam s'est servi pour satisfaire de vieilles rancunes ou pour faire revivre les diffamations publiées.

« On s'accordait en général à Berlin à attribuer la plus grande partie de celui qui traite de cette capitale, à un journaliste nommé Gérard, alors lecteur français de l'impératrice Augusta, aujourd'hui diplomate. Dans tous les cas, cette supposition parut assez fondée, à cette époque, pour permettre de l'expulser sommairement de Berlin, tandis que le livre était prohibé, confisqué et, peu s'en fallut, brûlé de la main du bourreau. »

toujours accueillante, ne se distinguant en rien que par une immense perruque noire posée en forme de tour au sommet de la tête, aussi nulle que bonne, aussi insignifiante que bien intentionnée. Elle donne des soirées un peu plus gaies qu'un enterrement, mais où l'on tient cependant à être invité, car on y coudoie toutes les altesses royales ou sérénissimes qui se trouvent à Berlin.

Des deux dames du palais, l'une, la *comtesse Adélaïde Hacke*, est bossue, et sans avoir l'esprit qui distingue d'ordinaire cette variété de l'espèce humaine, en possède la méchanceté. Elle a une grande influence sur l'impératrice, qu'elle malmène quelquefois. C'est l'*alter ego* de la souveraine, la personne qui la remplace dans toutes les circonstances où cela est possible. Elle aime l'intrigue, le mouvement, le bruit. Sa voix douce a des accents faux et affectés, elle dit « ma chère » ou « mon cher » à tout le monde, prend des airs de madone qui vont médiocrement avec sa figure, et secrètement, d'une façon voilée, attaque la réputation de celui-ci, dit du mal de celui-là, fait sous-entendre discrètement les fautes de Mme X..., souligne les faiblesses de M. A..., jette à gauche le poison de ses insinuations perfides, à droite le venin de ses suppositions outrageantes. Elle est malfaisante sans s'en douter, et fait du tort aux autres non par malice, mais par l'impulsion de sa nature, qui, à force d'être laide, ne peut pas admettre le beau chez son prochain.

P. 48

Sa compagne la *comtesse Oriola...* n'est pas aimée par l'impératrice, de la mort de laquelle elle se réjouirait sans doute, ayant au fond du cœur la vague espérance que, cet obstacle une fois disparu, l'empereur pourrait être amené à imiter l'exemple de son père et à créer une seconde princesse Liegnitz.

La comtesse Oriola, tout en professant une bonté extérieure, est toujours heureuse lorsque le hasard met à nu quelques vices ou quelques fautes de ses amis ; elle a, en parlant des médisances, un petit rire tranquille et sardonique qui fait involontairement penser à Méphistophélès.

P. 50

M. de Knesebeck, secrétaire de l'impératrice, est un petit homme mince, fluet, chauve en dépit de ses trente ans, spirituel, fin, délié et sachant toujours se tirer d'affaire, même dans les situations les plus difficiles, avec une merveilleuse dextérité. Il a de l'instruction, de la lecture, de la conversation, saurait au besoin intriguer, exerce sur sa maîtresse une influence discrète, mais réelle ; a beaucoup d'ennemis parmi ceux qui se sentent devinés par sa pénétration, mais sait leur rendre au centuple le mal qu'ils voudraient lui faire. Très observateur, il devine de suite les désirs, les espérances et les ambitions de tous les parasites qui tournent autour de l'impératrice afin d'en obtenir, ceux-ci une parole bienveillante dite en public, ceux-là une potiche chinoise ou bien un vase japonais pour décorer leurs salons.

... Le résultat de ses expériences est un mépris de l'humanité qui augmente tous les jours.

P. 51

Comte de Nesselrode, grand maître de la cour de l'impératrice, un bon vivant et un brave homme, trop borné pour chercher les défauts de son prochain, trop indifférent aux choses de ce monde pour les remarquer en beau ou en laid.

P. 52

Mlle de Neundorf, première femme de chambre de l'impératrice. C'est, dans son genre, un personnage, connaissant

tous les secrets de sa royale maîtresse, écrivant ses lettres, transmettant ses messages, s'imaginant lui être dévouée, mais lui faisant beaucoup de tort par son indiscrétion et ses intrigues. Elle est flattée, adulée par toutes les dames désireuses de conserver les bonnes grâces de la souveraine, lesquelles font parfois antichambre pendant deux heures chez Mlle de Neundorf à seule fin de satisfaire son amour-propre flatté d'avoir fait attendre une comtesse ou une princesse.

Plutôt amie que femme de chambre, elle réunit la servilité du domestique à l'insolence voilée et affectueuse de la confidente qui sait qu'on ne peut la renvoyer parce qu'on en a peur. L'impératrice ne voit que par ses yeux et se laisse influencer par son astuce à un point fâcheux pour sa dignité, d'autant plus que Mlle de Neundorf, comme toutes les personnes dans sa position, n'a ni le tact ni l'esprit de dissimuler en public sa situation de conseillère intime de Sa Majesté.

P. 53

L'Impératrice Augusta

L'impératrice Augusta a un certain esprit naturel ; elle s'imagine en avoir plus que ce n'est le cas. C'est une personne qui a des amis ardents, des admirateurs passionnés et des détracteurs acharnés. Ceux qui lui ont attribué une grande intelligence ont eu tort ; ceux qui l'ont dite méchante et nuisible, tort également. Elle n'a pas une intelligence hors ligne ; elle n'est pas mauvaise, mais elle est intrigante, fausse, affectée. Elle veut absolument jouer un rôle, se donne un mal infini pour qu'on la croie instruite, lettrée, au courant de tout ce qui se passe dans le monde de la science et des arts, et aussi afin de se rendre populaire. Mais elle n'a aucune dignité, aucun esprit de conduite, elle confie

ses secrets à sa femme de chambre, Mlle de Neundorf, et cette dernière se livre, en commun avec plusieurs dames du grand monde, à toutes sortes de petites intrigues, à la tête desquelles se trouve l'impératrice.

Elle s'entoure de courtisans et de favorites qui sont les premiers à dire du mal de leur protectrice. Bonne femme au fond, très charitable, mais ridicule par ses efforts de vouloir paraître remarquable. Son cœur est excellent, sa bonté inépuisable, mais elle ignore l'art de donner et a le talent d'ôter à ses bienfaits tout leur prix. Fatigante à force d'être aimable, elle obtient toujours le contraire de ce qu'elle désire. Peu aimée en général, elle n'a jamais été appréciée. On ne croit ni à sa philanthropie, ni à sa charité, ni à aucune des qualités qu'elle possède réellement. Elle fatigue tout le monde, depuis l'empereur jusqu'à ses domestiques. Malheureuse créature, mais malheureuse surtout par sa propre faute. Lorsqu'elle disparaîtra, on poussera un soupir de soulagement, mais on la regrettera plus tard.

L'impératrice d'Allemagne est l'aide de l'empereur, la grande associée à l'empire. Elle aime beaucoup les Français qui la connaissent peu et la jugent mal.

P. 8 et 9

Et, sur la même princesse, M. Amédée Pigeon écrivait, en 1885, dans l'Allemagne de M. de Bismarck, *p. 141* :

Elle lit notre littérature, suit nos expositions, écoute le bruit de nos théâtres, s'intéresse aux discussions, aux querelles et aussi au rire et au sourire de Paris. Elle aime les Français parce que la grande éducation qu'elle a reçue lui a montré que si toute la lumière ne venait pas de France, du moins il venait de France beaucoup de lumière et de la belle lumière claire et dorée. Or l'impératrice a toujours préféré le soleil même au plus fin, au plus poétique des brouillards.

L'impératrice vit donc en Allemagne les yeux fixés sur la France, elle a beaucoup lu, et lit beaucoup. Elle connaît Bossuet, et elle n'ignore pas Theuriet, ni Sully-Prudhomme.

Elle donne l'hiver, à Berlin, le jeudi, des concerts où l'on entend Mme Artot de Padilla chanter du Glück, Mme Tagliana chanter *Carmen*.

L'impératrice a toujours fait résolument et complètement son métier d'impératrice. Mais chacun sait qu'il y a deux femmes en elle : celle qui traverse la Salle Blanche, en manteau impérial, couverte d'émeraudes et de diamants (c'est celle-là que beaucoup d'Allemands connaissent) et celle qui, entourée de ses dames du palais, de ses dames d'honneur et de son secrétaire, lit ou se fait lire une belle étude d'histoire, une curieuse correspondance diplomatique et, de son fauteuil, la joue appuyée sur sa longue main de reine, regarde la grande lanterne magique du monde...

Une lettre du Prince impérial

A l'appui de ce que dit Laforgue au sujet des rapports qui existaient entre Guillaume Ier, le prince impérial (futur et éphémère Frédéric III) et le fils de celui-ci (futur Guillaume II), voici ce que le prince impérial écrivait à Bismarck à l'époque où Laforgue venait de quitter Berlin :

« Portofino, près de Gênes, le 28 septembre 1886.

« Mon fils, le prince Guillaume, ayant à mon insu exprimé à Sa Majesté le désir d'apprendre à mieux connaître l'activité de nos ministères, on aurait, à Gastein, songé, ainsi que je viens d'en être informé, à lui donner une occupation au ministère des affaires étrangères pour l'hiver prochain.

« Comme jusqu'à présent je n'en ai reçu aucune communication officielle, je me vois obligé de m'adresser en

premier lieu et confidentiellement à vous, afin de savoir ce qui a été décidé, mais surtout pour vous déclarer que, tout en n'ayant pas en principe d'objections à ce que mon fils aîné soit mis au courant des questions gouvernementales supérieures, je suis absolument opposé à ce qu'il commence par le ministère des affaires étrangères.

« Vu l'importance de la tâche future du prince et étant donné sa façon de juger déjà très rapide et précipitée, je considère qu'il doit tout d'abord apprendre à connaître la situation intérieure de son pays et la posséder à fond, avant de s'occuper en quelque sorte de politique. Ses connaissances sont encore pleines de lacunes et il lui manque les bases nécessaires; c'est pourquoi il est indispensable que son savoir s'élève et se complète. Ce but pourrait être atteint si on lui donnait un poste d'informateur civil et en même temps, ou peut-être plus tard, une occupation dans l'un des offices administratifs.

« Mais en présence du manque de maturité et de l'inexpérience de mon fils aîné, auxquelles se joint sa tendance à l'orgueil et à la présomption, je me vois obligé de déclarer que ce serait positivement dangereux de le mettre dès à présent en contact avec les questions extérieures.

« Je vous prie de considérer cette lettre comme n'étant adressée qu'à vous seul, et je compte sur votre aide dans cette question qui m'émeut sérieusement. »

TABLE DES MATIERES

Introduction . . . . . Page IX
Bibliographie CXIII
Berlin. La Cour et la Ville. I
Table de Berlin. 136
Une vengeance à Berlin 139
Appendice. 151

ET DES HORS-TEXTE

Photographie de Jules Laforgue (appartient à Mme Théo Van Rysselberghe). Planche I
Jules Laforgue, enfant, et son frère Émile (appartient à Mme Labat). II
Lettre inédite de Jules Laforgue à son éditeur Léon Vanier (Collection Charles Martyne) III
Portrait à l'aquarelle de Jules Laforgue par Franz Skarbina (Collection Charles Martyne) IV

JUSTIFICATION DU TIRAGE

CET *ouvrage a été achevé d'imprimer pour la première fois à Paris, le 25 juillet 1922, sur les presses de l'imprimerie Dumoulin.*

Le tirage ne comporte que mille neuf cent quatre-vingt-cinq exemplaires, ainsi répartis :

Quinze exemplaires sur papier impérial du Japon, des manufactures de Shidzuoka, numérotés de 1 à 15 ;

Soixante-dix exemplaires sur papier vélin de Hollande, des manufactures de Van Gelder Zonen, numérotés de 16 à 85;

Et dix-neuf cents exemplaires sur papier vergé pur fil des manufactures de Canson-Montgolfier, numérotés de 86 à 1985.

Le présent exemplaire porte le numéro

305

BINDING SECT. AUG 14 1964

DD
878
L3

Laforgue, Jules
Berlin

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY